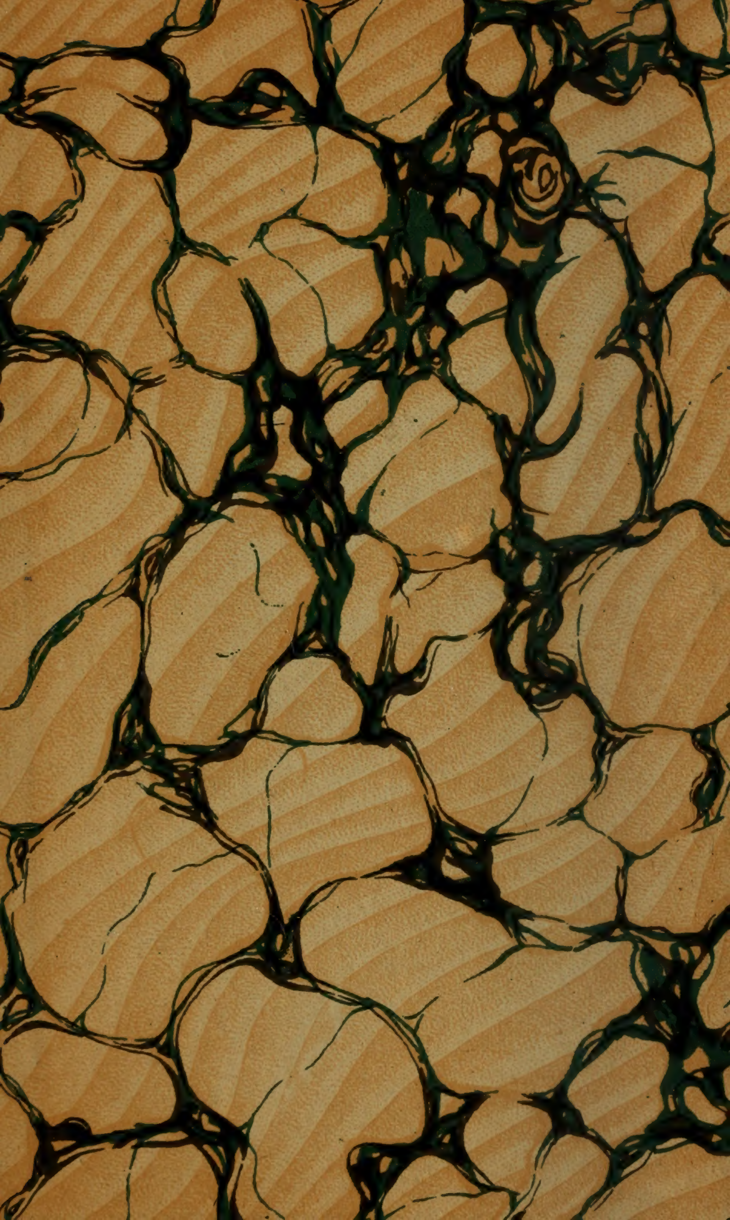
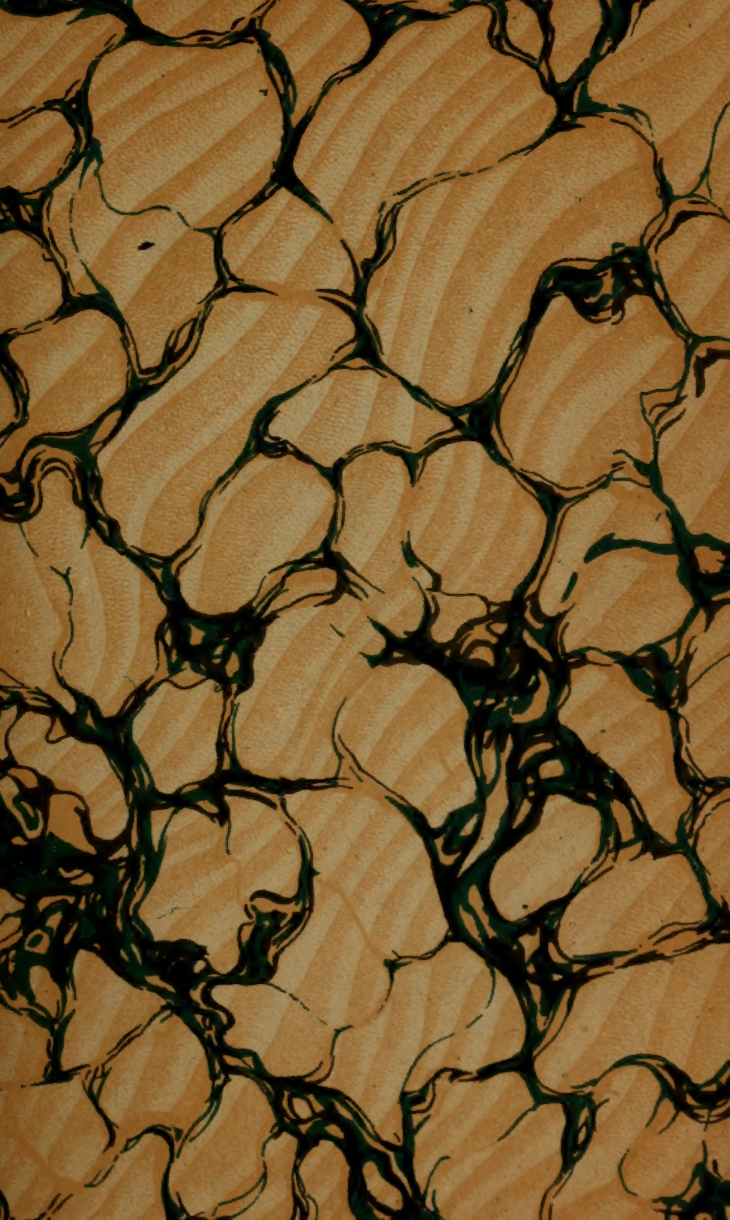

U d'/of OTTAWA
39003013607071
PQ
2607
.U8287
Z48
1920
V.1





LETTRES

précédées d'un

JOURNAL INTIME

OUVRAGES D'HENRY DU ROURE

VIE D'UN HEUREUX, roman, couronné par l'Académie française, *prix Montyon* (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs).

THÉATRE & FRAGMENTS. La reine de Géorgie ; La meilleure part ; Monfleur ; L'ennemi de l'amour ; La promesse ; Le succès ; Notes ; Carnet de route (Plon-Nourrit et Cie).

ESSAIS & NOUVELLES (Plon-Nourrit et Cie).

CHRONIQUES FRANÇAISES & CHRÉTIENNES, *première série* (Édition de la *Démocratie*, 1912).

CHRONIQUES FRANÇAISES & CHRÉTIENNES, *seconde série* (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs).

LA PRINCESSE ALICE, roman (Bloud et Gay, éditeurs).

LA PETITE LAMPE, roman (Lethielleux, éditeur).

LE SECRET DE L'OR, roman (paru dans les *Lectures pour tous*, 1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1916).

LE RÈGLEMENT D'ATELIER & LE CONTRAT DE TRAVAIL, thèse pour le doctorat, soutenue le 28 avril 1910 devant la Faculté de droit de Paris (Imprimerie Eugène Picquoin), *hors commerce*.

UN JOURNAL QUOTIDIEN DE LA DÉMOCRATIE, tract (Edition du *Sillon*).

HENRY DU ROURE

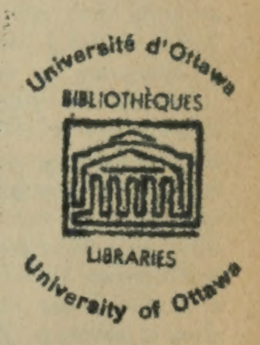
Lettres

PRÉCÉDÉES D'UN

Journal intime

Tome premier





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

AVANT-PROPOS

Ces deux volumes de *Lettres précédées d'un Journal intime* achèvent la collection des œuvres complètes d'Henry du Roure, qui sont désormais tout entières entre les mains du public.

Cette tâche n'aurait pas été menée à bien sans le dévoûment fervent d'un des plus chers amis d'Henry du Roure, à qui nous avons le devoir d'exprimer notre gratitude. Depuis le jour où tomba, pour la défense de la patrie envahie, celui qui avait voulu être pour lui « un grand aîné » plein de prévenante bonté, Louis de Balasy se dévoua à ordonner et à recopier ses manuscrits, à correspondre avec les éditeurs, à corriger des épreuves. Cette consécration des heures recueillies du soir, après le travail pour le pain quotidien, à des œuvres désintéressées qui contribuent à l'enrichissement spirituel de tous, c'est une des plus belles et des plus constantes des traditions sillonnistes. Louis de Balasy a voulu ressembler à ces petits frères silencieux qui, dans les communautés, entretiennent le feu devant l'autel, sonnent la cloche qui rappelle à la pensée l'heure de la prière pour les morts, et ouvrent la porte aux pélerins. C'est grâce à lui que tant d'inconnus se sont pieusement arrêtés devant ce tombeau surmonté de la simple croix de bois — « la seule qui vaille de vivre » — et qu'ils en ont écouté monter la voix pure et profonde qui leur parlait du rivage éternel. Quand il feuillettera ces pages qu'il a rassemblées avec tant d'amour, qu'il entende, plus tendre et plus distincte pour lui, cette voix si chère à son oreille murmurer : « merci ! »

Car nos morts savent nous rendre ce que nous faisons pour eux. Dans cet échange spirituel, nous donnons toujours moins que nous ne recevons et nous ne sommes jamais trompés. Contre quelques miettes de notre pensée, de notre tendresse, de notre temps, ils nous communiquent une large part de leurs biens éternels, de leur sérénité et de leur connaissance parfaite des desseins divins. Nos morts ne restent présents que si nous leur demeurons attentifs : pour qu'ils nous abandonnent, il faut d'abord que nous les ayons rebutés. Les vivants seuls savent être infidèles.

C'est pour nous aider tous à conserver en nous la lumière du brûlant regard d'Henry du Roure, et de son mélancolique sourire que nous publions ces lettres familières. Pour nous, ses amis anciens, et pour toutes ces âmes inconnues qu'invoquait Léonard Constant, dans l'*Avant-Propos,* qui précède la *Vie d'un Heureux* :

« Nous appelons autour de cette âme immortelle toutes les âmes inconnues qu'elle aimait, qu'elle voulait toucher et désabuser du mensonge, et pour qui elle s'est offerte en sacrifice ».

*
* *

Les excuses que les éditeurs de Correspondances intimes ont coutume de présenter au public seraient ici déplacées. Les *Lettres* que contient ce recueil ont été choisies par leurs destinataires en vue de cette publication. Elles font honneur à ceux qui les reçurent comme à celui qui les écrivit : elles sont pour eux des titres de noblesse, autant que de chères reliques. Les vaines ou les malignes curiosités n'y trouveront pas d'aliment. Elles n'éclaircissent aucun mystère, car il n'en existait aucun dans l'âme, ni dans le cœur, ni dans la vie d'Henry du Roure. Elles montrent simplement en pleine clarté cette âme toute chrétienne, ce cœur très pur, cette vie de renoncement et d'apostolat. Quels que soient les agréments de leur style si alerte et si délicatement spirituel, elles ne présenteront

même pas d'intérêt bien sensible pour le lecteur qui y chercherait autre chose qu'un profit moral et une édification.

Henry du Roure a pu écrire, tout à fait à la fin de son *Carnet de route* : « Je suis toujours tel, d'esprit et de cœur ». Fidèle à toutes ses amitiés, dont la plus vive et la plus totale a été celle qu'il avait vouée à Marc Sangnier, il n'a pas davantage varié dans ses convictions. Les rêves de sa jeunesse ont été les consolations et les espérances de sa maturité. Par la plume, par l'action, par la prière, par la souffrance, par la mort, il a lutté pour qu'une élite chrétienne aide la France à instaurer une démocratie véritable, fondée sur l'esprit de justice et de fraternité, dans la paix des classes et le respect des consciences.

Lorsque la maladie l'a terrassé, le contraignant de renoncer à l'action où il avait épuisé ses forces, il s'est consolé en se persuadant que par l'effort de perfection sur lui-même, par la vertu de la souffrance et de l'adoration solitaires, il servirait encore efficacement la cause à laquelle il avait voué sa vie. Ainsi qu'il l'avait prévu, il n'a jamais tenté de se reprendre :

« Dès maintenant, écrit-il à son père en lui annonçant sa résolution d'entrer au *Sillon* — ma vie est toute donnée, elle est compromise, et mon avenir humain est irrévocablement sacrifié... L'autre jour, nous avions l'air de chercher un moyen de me tirer d'affaire, dans le cas d'un écroulement du *Sillon*. Mais n'est-ce pas un peu bâtir sur le sable, puisque le moment venu, je ne me servirai pas de ces moyens ? Ou, si cela est encore possible, je consacrerai tout ce que j'ai de force à réédifier ce qui sera tombé, ou bien, si c'est un désastre définitif, je renoncerai à toute espèce de carrière, pour vivre n'importe où, n'importe comment — moine peut-être. *En aucun cas je ne recommencerai ma vie pour moi.* » (1)

(1) Lettre à son père, 21 août 1905.

Il s'est tenu parole. De 1911 à 1914, confiné pendant des mois dans sa « petite cellule » de l'Hay ou de Sceaux, dans une retraite qu'il sentait préparatoire à la mort, il a seulement procédé à une révision des valeurs sociales telles qu'il les avait hiérarchisées pendant sa période d'action. La famille, la patrie, l'autorité lui sont alors apparues avec un relief plus marqué. Le père, le soldat, le chef, le prêtre ont pris à ses yeux un prestige plus grand. Par ses articles de la *Démocratie*, il s'est inlassablement employé à communiquer à ses camarades le résultat de sa méditation désintéressée, marquant par là qu'il se voulait à jamais solidaire d'eux tous, en union de pensée avec eux tous. S'il était revenu de la guerre, c'est encore à leurs côtés qu'il eût repris sa place, comme il l'avait promis dans l'article écrit à la veille de la mobilisation :

« Nous allons peut-être demain avoir à défendre contre l'étranger ce qui nous reste — et c'est immense — d'unanimité française, ce patrimoine national qui est encore et malgré tout un patrimoine chrétien. Serrons-nous autour de la Patrie, et, nous qui croyons, levons nos regards vers Dieu. Demain, ou plus tard, dans la paix assurée ou rétablie, nous déposerons le fusil ou la lance. Nous reprendrons, dans notre pays même, le combat, noble entre tous, l'éternel combat pour la vérité intégrale et divine. » (1)



Par la lecture du journal intime qui ouvre ce recueil, nous connaîtrons les raisons qui ont déterminé Henry du Roure à sacrifier au *Sillon* tout espoir de carrière mondaine et à s'y consacrer sans réserve. Il n'a pas été entraîné à

(1) *Chroniques françaises et chrétiennes*, deuxième série, p. 251.

cette démarche décisive et définitive par un élan d'enthousiasme d'abord. C'est sur le conseil pressant d'un prêtre, qui excelle à communiquer aux jeunes cœurs la flamme de l'apostolat, que le jeune étudiant de dix-huit ans se résout à étudier le *Sillon*. Pour en bien juger, il aiguise toute son intelligence, qui était déjà merveilleusement pénétrante, et s'arme de tout son sens critique. Il demande à Dieu, dès les premiers jours, de l'empêcher de « s'emballer » et de le maintenir « dans un état assez stable, assez sain, entre l'exaltation et le découragement ». Et, certes, on pourra constater par les lettres que l'on lira plus loin qu'il a procédé à son enquête préalable avec clairvoyance, et même avec une sévérité dont il se reprochait parfois l'injustice. Son cœur ne se laissa prendre qu'après que sa raison fût satisfaite : « Vraiment, je crois qu'ils sont bien chrétiens, au *Sillon*... Comme ils aiment à le répéter, ils travaillent pour le Christ... Décidément, je crois que Marc Sangnier marche, — et que le *Sillon* marche avec lui — dans une bonne voie... »

Quand Marc Sangnier, dans l'inoubliable promenade à Vincennes, noue avec Henry du Roure cette incomparable amitié dont le lien ne devait plus se rompre, le jeune étudiant avait déjà reconnu l'excellence et la noblesse de l'œuvre à laquelle il allait travailler : il avait été convaincu, avant d'être conquis.

Il ne faut pas regretter cette prudence chrétienne qui donna plus de prix et de solidité à l'adhésion réfléchie d'Henry du Roure au *Sillon*. Elle nous aide à sentir ce qu'il y eut de naïf et presque d'offensant dans l'émoi des braves gens qui s'inquiétèrent de savoir, lorsque le Pape condamna le *Sillon*, si Marc Sangnier allait donner à ses camarades l'exemple de la soumission : « La question — observe Henry du Roure — n'avait pas à se poser. Elle était résolue par lui depuis le premier jour de sa vie publique ».

*
* *

D'où vient cette influence singulière qu'Henry du Roure exerça autour de lui, et qu'il continue d'exercer par ses écrits ? De l'efficace vertu du renoncement personnel et de l'exemple. Jamais il n'a rien demandé aux autres qu'il ne se fût d'abord imposé à lui-même. Jamais il ne s'est proposé d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli. Sa fierté et sa vocation furent de servir :

« Servir, c'est-à-dire se soumettre à sa besogne, et soumettre sa besogne à une idée. Servir, ne pas considérer les différents postes que l'on occupe comme les échelons de la gloire ou du pouvoir, mais comme des fonctions assez nobles dès qu'elles sont utiles. Servir, se résigner, quand il le faut, à travailler obscurément, pourvu que l'on travaille. Servir, c'est-à-dire mériter d'être loué, et par conséquent ne l'être pas, mériter d'être comblé d'honneurs, et par conséquent s'offrir à l'ingratitude. Servir, donc rechercher le témoignage de sa conscience, et mépriser le reste. Servir, donc être méconnu, sacrifié, écrasé, mais bienfaisant et satisfait. »

Ayant ainsi accepté, selon le conseil de l'Evangile, de n'être que le serviteur de son idéal et de son prochain, Henry du Roure eut du moins la douceur, au soir prématuré de sa vie, de reconnaître qu'il avait choisi « la meilleure part ». Dans la *Vie d'un Heureux*, il dresse le bilan des joies départies par le siècle à l'un de ces ambitieux qui domptent la fortune, mais qui ne servent qu'eux-mêmes, et voici le sens de sa conclusion implicite :

« Toute brillante qu'elle paraisse du dehors jusqu'à son désastre final, je n'aurais pas voulu d'une telle vie. Vanités et voluptés du monde, vous êtes bien mirages et cendres, telles que vous devina ma jeunesse éclairée par la foi. Je vous ai dédaignées et, au moment que vous allez pour toujours échapper à mes mains, elles ne se tendront pas vers

vous dans un geste de regret. Elles pressent avec plus d'amour l'arbre mort de la croix, que va reverdir pour moi l'éternel printemps. Je m'asseoirai sous son ombre, et je me rassasierai de ses fruits, qui, seuls, ne trompent pas les lèvres humaines ».

Aimé de Dieu, Henry du Roure a vécu la vie qu'il avait souhaitée, et il est mort jeune, de la mort qu'il aurait choisie. Lorsqu'il gisait, près d'expirer, sur le sol de France, si quelqu'un lui eût demandé : « Que ferais-tu d'une nouvelle existence qui te serait rendue ? », certes, il eût répondu, avec le héros symbolique de *Par la Mort* : « Je recommencerais ! »

JEAN DES COGNETS.

NOTE DES ÉDITEURS

Dans le corps du texte, cinq points de suspension indiquent qu'un passage a été supprimé. Les initiales ne correspondent pas ordinairement à celles des noms propres dont elles tiennent la place.

FRAGMENTS
D'UN JOURNAL INTIME

1900.

12 Janvier [1]. — Je commence ce cahier, ce journal, parce que je veux conserver le souvenir de cette année de philosophie, la plus douce et la meilleure que j'aie encore vécue, et aussi parce que j'ai besoin de m'épancher un peu et d'écrire tout ce que je sens.....

Il me semble que si j'étais reporté au début de l'année, et que tout fût à recommencer, je refuserais n'importe quoi plutôt que de reprendre la vie plate et nulle que j'avais avant, de prier mécaniquement, d'être pieux les dimanches et jours fériés, et de manquer d'un ami, d'un vrai ami.

---

4 Février. — .....Je voudrais ne plus avoir de corps et trop souvent je suis ramené brusquement sur la terre. Je ne suis pas assez généreux, assez détaché de tout ce qui m'entoure, même matériellement. Mais qu'importe, et je ne me laisse pas abattre par les moments où je souffre de me sentir froid et sec. Le monde supérieur, dont je parlais tout à l'heure,

---

(1) Henry du Roure naquit le 29 août 1883, à Versailles, troisième fils d'une famille qui devait compter neuf enfants.

m'est trop apparu pour que je n'y entre pas maintenant. Et Dieu qui m'a fait la grâce de me le montrer ne m'en repoussera plus. Je lui ai demandé de m'imposer d'ici quinze jours un très gros sacrifice, afin de me donner l'occasion de lui prouver mon amour. Cette occasion, il me l'accordera.

---

8 Février. — .....Je me sens malheureux, à certains moments, d'être si loin encore de ce que je voudrais être, si peu généreux en somme, si faible et si peu fervent. J'espère néanmoins. Chaque jour, je demande à Dieu, dans une dizaine de chapelet, qu'il me donne la Vocation : me l'accordera-t-il ? Je ne sais pas ; il est vrai qu'on peut être pieux et faire du bien dans quelque position qu'on soit. Mais il me semblerait étrange, après tout ce qui s'est passé ces derniers mois, d'avoir entrevu un instant le bonheur d'une vie donnée entièrement à Jésus-Christ, d'une vraie vie surnaturelle — et de reprendre ensuite le chemin terre à terre, banal, d'une vie froidement chrétienne. Pourtant j'attendrai certainement d'avoir la vocation, et clairement indiquée.

J'ai été au patronage Olier aujourd'hui et j'ai joué un peu avec les gosses. En réalité, je n'y fais pas grand chose. J'ai hâte d'avoir l'année prochaine une action plus vive et plus utile.

---

19 Février. — .....J'ai compris que je me trompais en croyant qu'il viendrait un moment où, brusquement, je connaîtrais tout, où je saurais ce

que c'est que l'apostolat, la prière, l'amour. On ne peut jamais arriver au fond de ces choses-là, pas plus qu'on ne peut mettre de limites à l'infini. M. l'abbé m'a parlé hier de l'amour de Dieu et, encore hier, j'ai pleuré longuement sur son épaule. Comme la religion est belle ainsi, comme elle est vraiment propre à élever l'âme et à inspirer l'enthousiasme ! Ce que c'est qu'aimer vraiment Dieu, je l'ai compris par l'exemple de M. E., et j'ai demandé à Dieu de me donner cet anéantissement, cet amour de Lui, ardent et désintéressé, qui donne le tout pour le tout. Je lui ai offert mon cœur tout entier, et tout ce que j'ai de plus cher, pour le posséder, Lui, et l'aimer comme l'aiment les saints, comme l'aime M. E.

.....J'ai relu ce matin le chapitre de l'*Imitation* sur l'amour ; je l'ai mieux compris ; je veux maintenant me donner tout entier à Dieu, ne lui refuser aucun sacrifice, et vivre en Lui et pour Lui.

.....Mon cœur déborde, je pleure en écrivant tout cela.

---

20 Mars. — .....Depuis quelque temps, sans trop savoir pourquoi, je pense très souvent à la mort. D'ailleurs, je ne suis pas triste. C'est peut-être parce que je ne l'ai jamais vue de très près que la mort ne me fait pas peur. A mon renouvellement, la grâce que j'ai demandée principalement, c'est de mourir chrétiennement, et avant d'avoir vingt ans. J'ai demandé cela pendant deux ans. Ces dernières années, j'avais changé ; je ne voulais pas mourir

avant d'avoir aimé, aimé une femme, de cœur, et complètement. J'avais sur l'amour des idées assez vagues. Je commençais à comprendre la vie d'une façon un peu plus terre à terre, et à jeter des coups d'œil d'envie sur la vie d'étudiant, tout en regrettant que mes principes religieux me l'interdisent absolument. Bien entendu, tout cela très vague, très atténué. J'étais parfaitement résolu à observer tous les commandements de Dieu, et prêt à lutter pour cela. Seulement, j'aimais bien avoir une cigarette à la bouche, et parler de femmes, avec des sous-entendus, moins pour taire ce que je savais que pour cacher ce que je ne savais pas.

Aimer, j'ai vu deux fois cette année, qu'il peut y avoir vraiment amour, amour pur et très ardent, sans qu'on soit obligé de rechercher cela chez une femme. Je n'ai plus envie d'affecter ce genre « potache » ou plutôt étudiant, que j'aimais bien l'année dernière. Je voudrais être simple, simple, redevenu petit enfant presque, l'âme toute neuve. La mort viendra peut-être me prendre bientôt ; cela me semble très possible, et, je ne sais pourquoi, presque probable, que mon vœu se réalise. Mais je ne le demande plus. « Que votre volonté soit faite ! » Il y a pourtant quelque chose qui me semble très pénible, c'est cet adieu, ce grand déchirement. S'arracher à tous, parents, frères, amis, regarder M. l'abbé et H. une dernière fois jusqu'au fond de l'âme, et puis partir avec l'espoir de les revoir, mais plus de la même façon, et dans si

longtemps ! Quand j'étais petit, je faisais ce raisonnement : « Si l'on est bien préparé à la mort, on va dans le ciel ; or, dans le ciel, on a le bonheur parfait, ce qu'on n'a pas sur la terre. Donc, il y a tout avantage à mourir ». Et j'ai beau me dire qu'en somme ce raisonnement est juste, je trouve tout de même quelque chose d'affreux à cela. Et puis, comparaître devant Dieu. Et encore ce n'est pas une terreur pour moi, quoique cela devrait être pourtant. En pensant à tout cela, voilà que j'ai un peu peur maintenant de les sentir loin de moi en ce moment, tous les deux. Si je partais sans leur avoir dit adieu ! J'ai hâte de les revoir.

---

29 Mars. — .....C'est cet amour très ardent des âmes qui me manque encore et que je voudrais avoir. Je voudrais être à chaque instant comme j'étais ce soir chez M. l'abbé ; quel bien me font quelques-unes de ces minutes-là, et comme je voudrais qu'elles emplissent toute ma vie !

---

10 Avril. — Je viens de relire un peu mon cahier, de revivre un peu ces trois derniers mois où il s'est passé tant de choses. Et je suis presque effrayé en constatant ce que Dieu a fait pour moi..... Mais je n'ai pas encore la vocation ; je sais bien que ce n'est pas toujours quelque chose de nettement déterminé qui se produit à un moment donné. Mais il ne me semble pas encore être désigné pour consacrer ma vie à Dieu comme prêtre. Et pourtant,

j'ai été appelé par lui cette année, cela est bien certain ; je me représente ce 1[er] février, toutes ces larmes que j'ai versées, et ce bonheur immense que j'ai ressenti.

Ce qui me désole, c'est de ne pas être toujours à ce point de ferveur. Il y a des moments où je suis vide, où mon cœur ne vibre pas, où je sens l'ennui m'envahir. Pourquoi n'être pas sans cesse au-dessus du monde, posséder Dieu, lui parler, le rechercher en toutes choses ? Mais non ; c'est en cela que je suis encore bien inférieur à H. Ces jours derniers, depuis que nous n'avons presque plus rien à faire, je me suis distrait, dissipé. J'ai fait de la bicyclette, j'ai joué au billard, j'ai été au théâtre. Cela n'est pas ce qu'il me faut ; malgré moi des distractions trop nombreuses détournent trop longtemps mon attention du vrai but de ma vie. Dieu doit être à la base de toutes mes actions et je sens bien, après une journée où je n'ai rien fait de mal, mais où l'amusement a trop été au premier plan, que cette journée a été pour moi un pas en arrière. C'est dans le travail qu'on possède bien Notre-Seigneur, qu'on se fortifie, et qu'on prie à tous les instants.....

Il reste encore en moi trop de l'Henry ancien modèle. Cela reparaît par instants, lorsque je suis resté assez longtemps sans voir M. l'abbé. Ainsi, il me reste, comme premier mouvement, un fonds de dilettantisme et de légèreté, le désir d'être « bien Parisien », au courant de tout, de l'Exposition qui s'ouvre, des nouvelles pièces de théâtre, des potins

de journaux ; et comme contre-partie un mouvement instinctif de recul devant les longs offices ; ce qui tient tout naturellement à ce que je me suis ennuyé souvent, les années précédentes, à rester immobile avec ma famille, pendant de grand' messes ou des vêpres interminables. Mais est-ce que je priais, alors ?

---

13 Avril (Vendredi Saint). — J'ai une foule de grâces à demander à Dieu ; il y a un grand nombre de personnes pour qui je veux Le prier. Mais c'est toujours là que j'en reviens, la Vocation. Car cela, c'est la chose capitale, c'est ma vie qui se décide et l'avenir entrevu le 1er février qui se précise. Tout le commencement de cette année me donne confiance : Dieu m'aurait-il fait connaître M. l'abbé et H. comme Il me les a fait connaître, aurait-Il permis que nous nous sentions ainsi attirés tous les trois les uns vers les autres, que M. l'abbé me comprît et m'aimât au bout de si peu de temps, que H. vît en moi, alors si loin de lui, l'ami imaginaire qu'il rêvait, si tout cela ne devait pas servir à m'amener à Lui et à suivre le même chemin qu'eux. Et puis, hier, en priant, je me rappelais ce consolant Evangile où l'on voit la Chananéenne, dont la prière n'est pas exaucée et que les disciples veulent renvoyer, demander sans se lasser jusqu'au moment où Jésus lui dit : « O femme, votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous le voulez ». Et sa fille fut guérie à l'instant même.

15 Avril. — .....Il y a des bienfaits qui engagent beaucoup ; il ne faut pas enfouir dans la terre le talent reçu et le rendre sans qu'il ait rien rapporté.

---

21 Avril.—.....Ce n'est que de cette année que j'attache un sens à ces paroles qui se trouvent si souvent dans les livres de piété : qu'il faut en toutes ses actions avoir en vue la gloire de Dieu, ne rien faire qui ne soit pour son service ...Je me disais qu'il y a une infinité d'actions, la grande majorité, qui ne sont pas contraires à la religion, mais indifférentes, et qu'en somme cela ne signifie rien de vouloir tout subordonner à la gloire et au service de Dieu. Je comprends maintenant que Dieu doit être le principe dirigeant de toute notre vie, qu'il n'y a rien en dehors de Lui. Les distractions, on ne doit les prendre que parce qu'elles sont nécessaires à notre santé physique et morale, et que nous devons mettre au service de Dieu le plus de forces possible. — Et puis quelle sauvegarde que de penser à Dieu presque à chaque instant de sa vie ! Car, lorsqu'on fait quelque chose qui pourrait lui déplaire, on le sent beaucoup plus vivement. On est obligé, pour passer outre, de chasser en quelque sorte le bon Dieu de son cœur, tout au moins d'en détourner les yeux et cela est pénible et odieux.....

Lorsque je me suppose privé d'eux, M. l'abbé et H., j'aurais presque envie de me comparer au voyageur qui traverse le désert, et soupire après

l'oasis, et meurt de ne pas l'avoir atteinte, si je ne savais qu'au-dessus de toutes les créatures humaines, même celles qui sont nous-même, il y a Dieu qui fait supporter toutes les souffrances et dont on ne se sépare que par sa faute.

1er Août. — J'ai tant de choses à écrire que je ne sais comment m'y prendre. D'abord, que dire ? — En tout cas, je veux dire le dégoût que je m'inspire, déjà depuis près d'un mois, mais particulièrement aujourd'hui. Je sens que je suis en bien moins bonne condition qu'il y a six mois. Alors — autrefois ! (comme c'est navrant que je puisse déjà écrire avec vérité ce mot-là : autrefois ! en parlant de notre chère vie du début de cette année) — quand M. l'abbé me faisait des reproches, il y avait en moi deux êtres : un qui s'était laissé aller à une faute, et qui le comprenait, l'autre qui bondissait sous les reproches et prenait immédiatement de farouches résolutions.

Maintenant je comprends les reproches, je les sens mérités, j'ai horreur de moi-même, mais je ne suis plus le même pour réagir : il me semble que le ressort est cassé.

Tous, — mais surtout M. l'abbé — m'ont tant donné ! Qu'est-ce que je leur rends ? Du mal aux uns, de la souffrance aux autres. Le bien qui m'a été fait, voilà que, par ma faute, il s'en va en miettes, et je vais redevenir comme avant, froid, mondain, idiot. Je ne garderai pas ce qu'ils m'ont donné de bon, et je leur ferai du mal ou de la peine. Je suis

donc foncièrement mauvais, moi ; est-ce que je manque d'énergie à ce point-là ? Et puis, M. l'abbé me l'a fait remarquer aujourd'hui, voilà que déjà l'extérieur de mon affection pour lui s'en va. La façade avant les fondations. Alors, cela aussi va partir.

Est-ce que ce n'est pas navrant tout cela ? Est-ce que ce n'est pas naturel que je pleure en écrivant tout cela, et que mes larmes tombent lourdement sur mon cahier, comme toutes mes illusions sur moi-même qui tombent une à une.

Et peut-être, je me consolerai trop vite. Il y a des jours où je me dis que je ne dois pas avoir de cœur, mais seulement de la sensiblerie, et du cabotinage qui fait que je joue des comédies aux autres ou à moi-même. Je ne suis content que quand j'écris des bêtises ou que je fais des calembours. Pitre, va !

J'espère bien que le grand ressort n'est pas vraiment cassé. Mais pour le moment, devant cette avalanche de choses qui me crèvent les yeux, et que M. l'abbé me dit quand je ne les vois pas, quelle lassitude et quelle tristesse !

J'ai dit souvent bien du mal des autres. Je les ai critiqués. On est quelquefois durement puni de ses médisances ; aujourd'hui je m'aperçois que tous — je ne dis pas M., l'antipathie violente et instinctive que j'ai pour celui-là m'empêche de le juger — tous valent mieux que moi.

Oh ! mon Dieu, ce n'est pas que je sois bien vaniteux ; non, je ne crois pas. Peut-être tout de

même ai-je aussi ce défaut-là. Mais là, vraiment, je suis trop honteux de moi-même. Et puis pour le moment, je ne sais pas, j'en ai assez, je ne peux plus voir, c'est comme si je n'avais plus d'âme, elle est noyée dans ma tristesse ; je ne peux plus bien prier, j'ai trop de peine.....

J'écris tout cela comme un être lâche, avachi, sans volonté. Mais la souffrance écrase. Oh ! la bonne souffrance physique, la bonne et joyeuse maladie, quand la chambre du malade est toute parfumée d'affection, qu'on ne voit autour de soi que des visages sympathiques, des amis avec lesquels on se laisse aller. Mais l'affreuse douleur morale !

---

3 Août. — Encore bien de la tristesse. Mais je ne regrette pas cette tristesse. J'ai plutôt peur de me consoler trop tôt : cela je l'ai fait plusieurs fois et je sais que c'est mauvais ; il faut distinguer entre l'énergie, le ressort, — et l'oubli. J'ai prié le bon Dieu de me garder de l'oubli.

Hier, pendant cette journée que j'ai passée avec Madeleine chez les N., je n'ai pas été moi-même presque un seul instant. Avec les autres, je redeviens bavard et gai ; mais dès que je reste seul avec moi-même, tout de suite la tristesse m'envahit. Je ne recherche pas du tout l'excitation ; mais dès que je me retrouve à table, ou avec n'importe qui, je redeviens l'Henry habituel et extérieur. Je commence à voir un peu plus clair en moi. Il me semble que je pourrais assez bien m'analyser ; les idées là-dessus

me viennent confusément. Mais je n'ai pas encore l'esprit bien net.

Il est ridicule qu'une simple préparation au bachot m'ait tant fatigué. Le fait est que je me suis beaucoup fatigué. Et le prétendu repos que je me suis donné après le bac m'a plus énervé que reposé. Ce qui s'est produit en moi pendant toute cette période-là, — maintenant je le vois très nettement — c'est un brusque et violent retour de légèreté.....

L'horreur du régulier, du repos tranquille, de tout ce qui ressemble à un travail, voilà ce qui a, avec beaucoup d'autres choses, achevé de me désorienter, de me déséquilibrer. En reprenant attentivement les actes qui m'ont frappé depuis le début de juillet, je crois que je retrouverai cela assez bien.

D'abord, le soir de mon bachot, j'ai, en quelques minutes, improvisé avec Charles, une journée assez baroque où M. l'abbé n'occupait qu'une toute petite place ; pourquoi ? Désir de faire de l'imprévu ; journée fabriquée bien plus, en somme (quoique je me sois trompé moi-même) pour moi que pour Charles. Courses à travers les magasins, exposition pour finir, etc., etc., c'était de l'imprévu. J'ai fait inconsciemment une chose monstrueuse et idiote, de passer seulement quelques minutes avec M. l'abbé, devant Charles, et de m'en aller sans me rendre compte (car il a eu la délicatesse de ne pas me le faire comprendre) de la peine que je lui faisais, à lui, et du mal que je me faisais, à moi.

Les autres jours, certainement, j'aurais pu le voir bien davantage, si j'y avais mis de la bonne volonté. Mais je m'étais dit : « Arrangeons des vacances où nous ne nous embêterons pas ». Il fallait à tout prix s'amuser.

Le soir du bachot de Lucien, j'étais avec lui sur les boulevards ; au moment où nous allons partir voir M. l'abbé, on dit que les délégués boërs arrivent : « Zut ! je reste pour les voir. Il y a bien longtemps que je n'ai fait de chahut. D'ailleurs, M. l'abbé n'est jamais chez lui. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Tu l'embrasseras de ma part ».

Et les fêtes de nuit à l'Exposition, et tous les livres commencés à la fois, le sport, la musique, la lecture, Charles, les gosses, tout cela pêle-mêle ; je me laisse aller, emporté par le torrent, sans vouloir me faire une vie régulière et intelligente. La visite chez M. l'abbé n'était pas une « distraction ». C'est idiot, mais je crois que c'est bien cela.

Un moment, cela a mieux marché. Pendant l'absence de maman, je me suis occupé des gosses, et je m'en suis occupé assez régulièrement et intelligemment. La raison est bien simple ; c'est qu'en somme cela m'a amusé de les faire jouer, de les mener à l'Exposition et de leur jouer des comédies.....

Mon excuse est ma fatigue physique et intellectuelle très réelle. Paris est la ville où l'on s'amuse, mais pas où l'on se repose. J'ai soif de la campagne. J'ai besoin de me retremper. Mais actuellement, un peu écrasé par les reproches de l'autre jour, et

plutôt par les faits, je suis encore bien veule et sans énergie.

En général, lorsque M. l'abbé me fait des reproches, même très durs, après la peine réelle qu'ils me causent, il y a la réaction qui se produit très vite, le besoin d'agir dans le sens qu'il m'indique, les bonnes résolutions qui se pressent, pas toujours mises à exécution. Mais enfin je me sens retrempé, fort, et plus prêt pour la lutte. Et ici, il y a deux choses. D'abord, la conscience de mes fautes, la *raison* qui me montre en quoi j'ai eu tort et ce qu'il faudra faire désormais, et puis *l'impression* de force qui résulte d'une de ces gronderies. L'impression est beaucoup chez moi. Beaucoup trop, même. Mais quand l'impression est bonne, les actes sont bons.....

Maintenant j'ai bien la conscience, la raison, le sentiment, mais je n'ai pas ce quelque chose que j'appelle l'impression qui fait paraître les obstacles peu importants, l'avenir en rose, etc. Je vois ce qu'il faut faire, mais je me sens abattu et sans force. Je n'ai pas le cœur à l'ouvrage, ni pour prier, ni pour agir. Je ne sens en moi qu'un immense dégoût, et que de la tristesse et de l'ennui.

Il me semble que je ne dois pas m'en préoccuper, car on ne doit pas trop se préoccuper des choses qui dépendent plus de Dieu que de soi.

---

14 Septembre. Cauterets. — 3 Août-14 Septembre. Je ne peux pas m'empêcher de commencer aujourd'hui mon journal par la compa-

raison de ces deux dates. Ce silence de plus d'un mois est assez significatif. Après avoir été constamment ou trop bas ou trop haut, je suis arrivé à un tel degré de tristesse et de découragement que j'ai préféré ne plus rien écrire et laisser le repos complet agir sur moi. Maintenant, un séjour d'une dizaine de jours dans les montagnes m'a déjà bien remis et je suis beaucoup mieux équilibré. Il est temps que je reprenne cette analyse minutieuse, parfois pénible, de tous les instants de ma vie.

Après les lignes déjà pas très gaies que j'écrivais à la date du 3 août, je suis parti pour la campagne, chez des amis de papa. Je m'y suis d'abord laissé vivre, sans vouloir un seul instant penser sérieusement. Quand j'ai commencé à regarder en moi, je me suis senti affreusement triste, et sans force. J'ai écrit à M. l'abbé deux lettres pleines presque de désespoir. Cela a continué ainsi, en s'atténuant pourtant, pendant une semaine, entre mon retour de la campagne et mon départ pour Cauterets.

Ici je me repose sous l'influence calmante d'abord, vivifiante ensuite, de la tranquillité et de l'air des montagnes. Je commence à me trouver dans un état d'esprit plus stable, entre l'enthousiasme et le découragement. Evidemment il y a encore beaucoup à faire, mais je suis en bonne voie. Faut-il qu'une fois de plus je revienne sur ce qui s'est passé depuis Pâques, pour m'accabler d'épithètes méprisantes ? Je ne le pense pas. Peut-être ferai-je un jour l'analyse détaillée de tout ce que j'ai fait et pensé à cette époque.

2 Octobre. Paris. — Mon Dieu, non ; je ne la ferai pas cette analyse détaillée. Maintenant que me voilà revenu à Paris, dans ma petite chambre de la rue Michelet, où j'écris bien tranquillement loin de mes enthousiasmes ardents, mais aussi calme et plein d'espoir, j'ai horreur de tous ces sentiments souvent faux et toujours exagérés par lesquels j'ai passé cette année. A quoi bon ressasser tout cela ? Mon premier cahier est celui de l'emballement, de la joie mystique et forcée, qui m'a fait faire bien des sottises, et bien du mal, inconsciemment presque. N'en parlons plus. Je l'aimerai toujours, ce premier cahier parce que de tous ceux que j'écrirai, il sera toujours le plus jeune et le plus chaud. C'est la nouvelle vie qui commence ; c'est M. l'abbé, H., J., et toute la « famille » qui m'apparaissent. Avec le second cahier commence une forte réaction ; la tristesse et le découragement, l'égoïsme et l'orgueil au fond de tout cela. Et puis, une coupure d'un mois et demi. Maintenant que ce silence a cessé, que j'ai repris ma vie normale et paisible, je ne veux plus fouiller indéfiniment dans tous ces souvenirs ; j'en ai bien souvent causé avec M. l'abbé. A présent, qu'ils restent dans un coin de ma mémoire pour que je puisse les consulter quand je serai sur le point de retomber dans les mêmes erreurs et de recommencer les mêmes fautes. Ils seront comme les feuilles mortes amassées au pied des arbres, après la tempête, et qui restent là toujours, redonnant à la terre sur laquelle elles se décomposent, une nouvelle vigueur.

5 Octobre. — Ce qui a le mieux résisté à la bonne et fortifiante influence de mes trois semaines de repos dans la montagne, ça a été l'orgueil. J'ai quitté Cauterets très orgueilleux — orgueil inconscient d'abord, quoique très réel. Seulement, au lieu d'être la vanité bête, l'orgueil qui recherche toutes les flatteries — et dont on peut venir aisément à bout avec un peu d'énergie et en l'attaquant bien en face, c'était l'orgueil subtil, qu'on devine à peine et qui fait pourtant de durs ravages, caché dans un coin de l'âme qu'il vide et dessèche peu à peu. Là où nous l'avons vu apparaître clairement, c'est dans quelques occasions, lorsque M. l'abbé a eu à m'adresser des observations. Je me suis trouvé très rebelle aux observations : sans toutefois me révolter contre elles, j'en gardais longtemps une très forte impression de malaise et de mauvaise humeur contre moi-même, il est vrai, mais dont pouvait souffrir M. l'abbé. Et cela était surtout sensible lorsque l'observation avait un caractère général. Alors je me désespérais, au lieu de chercher à corriger le défaut dont il s'agissait et d'aller de l'avant. Je me décourageais complètement, jusqu'à ce que, consolé par M. l'abbé, je me fusse laissé remonter, presque oublieux des reproches faits.

---

7 Octobre. Ma vie de cette année à Paris. — Nous avons décidé, M. l'abbé et moi, que cette année, d'abord j'abandonnerais le patronage Olier. J'ai rencontré là trop de difficultés. Et puis nu

patronage est-ce bien vraiment ce qu'il me faut ? Nous ne le croyons pas. Ou j'y vais sans enthousiasme, et alors j'y perds mon temps ; ou je m'y donne entièrement, je m'y lance à corps perdu, comme j'ai fait au moment de la première communion, et alors je me laisse absorber entièrement par lui et je ne reçois plus aucune autre formation.....

Pour moi, qui n'ai commencé à *vivre, chrétiennement parlant,* que de cette année — à 16 ans — je suis loin d'être formé. M. l'abbé dit que je peux donner beaucoup ; en tout cas, je peux, comme n'importe qui, muni de bonne volonté, donner quelque chose. La formation que j'ai à l'heure actuelle, c'est à lui que je la dois ; personne, ni René, ni maman, ni papa, si j'en causais sérieusement avec eux, ne contesterait qu'il m'a fait du bien, et beaucoup.....

Mais si je ne m'occupe pas du patronage de cette année, je ne renoncerai pas pourtant à toute vie chrétienne et à toute participation aux œuvres.

---

10 Octobre. — Nous avons convenu, M. l'abbé et moi, que je me lancerai dans le mouvement du *Sillon.* Marc Sangnier, l'âme du *Sillon* va commencer cette année à organiser des universités populaires catholiques et il réclame des étudiants sortant de philosophie. Je lui ai écrit, il y a quelques jours, pour me mettre à sa disposition et j'attends sa réponse. Je m'occuperai donc, cette année, de ce mouvement-là. J'espère être plus *un* et plus sérieux

que l'année dernière. Dès le jour de mon arrivée à Paris, j'ai écrit un règlement — assez large d'ailleurs — qui sera comme un point de repère qui me permettra de m'orienter.....

En général, je tâcherai de me former un peu, littérairement, par des lectures — je n'ai pour ainsi dire pas lu pendant mon année de philosophie — et en écrivant un peu. Que ferai-je plus tard ?

Maintenant, il n'y a presque plus de jours que je ne me pose cette question. C'est devenu pour moi une grosse préoccupation. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ferai du droit pendant cinq ans, jusqu'au doctorat. D'abord être docteur en droit, c'est un titre qui peut toujours servir, pour beaucoup de carrières, et puis qui me permet de ne faire qu'un an de service militaire. Nous verrons après.

Même jour. — (Souvenirs d'un bref séjour fait à Tours en revenant des Pyrénées)..... Tours est l'idéal des villes où l'on prend sa retraite. Il y a dans ces paysages gracieux, riants et un peu monotones, dans ce ciel lourd et bas, mais si joli, aux tons si harmonieux et si doux, jusque dans ce fleuve large, au milieu duquel on voit de longs bancs de sable, — il y a dans tout cela je ne sais quelle douceur qui repose, qui porte à la méditation, ou plutôt à la rêverie tranquille, mais pas à l'action. M. l'abbé m'en avait prévenu, et je l'ai remarqué et éprouvé moi-même. Toute cette Touraine est

séduisante et charmeuse, mais en même temps molle et lâche. Un jour, j'ai fait avec M. l'abbé une promenade de deux heures, en bateau. Nous n'avions pas pris de batelier ; M. E. disait son bréviaire, je ramais lentement sur le Cher, et notre barque glissait silencieusement entre deux rives de prairies et de verdure. Tout autour de nous se taisait. De temps en temps nous échangions un mot, ou un simple regard. Cette promenade était délicieuse, mais qu'il y avait loin de ce calme lourd et assoupissant, au repos vivifiant des montagnes !.....

Pendant les trois jours que j'ai passés à Tours, j'ai commencé à connaître l'œuvre principale de Tours, celle autour de laquelle les autres viennent se grouper, le patronage dirigé par M. l'abbé Maugis. L'abbé Maugis est un prêtre d'un dévouement sans limites, extrêmement simple et en même temps d'une grande intelligence et de beaucoup de finesse. Il a une activité extraordinaire.....

---

25 Octobre. — Dimanche, après avoir essayé de faire changer Ch. d'avis, je l'ai accompagné aux courses de chevaux. Il y avait déjà été plusieurs fois, et il y avait parié — enthousiasmé quand il avait gagné, jurant de ne plus y retourner après avoir perdu. Je me figurais qu'en pariant sagement sur les favoris et en ne se laissant pas emballer, on était sûr tout au moins de ne pas perdre beaucoup. Et puis, j'avais peur de m'ennuyer, et j'ai parié aussi de compte à demi avec Ch. J'ai joué trois fois, et les

trois fois, malgré les savantes études que nous avions faites des pronostics de la presse, les trois fois nous avons perdu. Je m'en suis tenu là, mais Ch. a risqué encore dix francs qu'il a perdus ; après quoi, faute d'argent, il a regardé avec moi la fin des courses. C'est alors que j'ai regretté la sottise faite en pariant ; si, au lieu de me créer un intérêt factice et fiévreux par le jeu, je m'étais contenté d'observer autour de moi les courses et surtout les spectateurs de Longchamps, alors j'aurais passé une journée intéressante et même utile.....

---

16 Novembre. — Je suis maintenant entré au *Sillon*. Cela a été bien vite fait. J'ai été voir Marc Sangnier, de retour de ses vingt-huit jours. Deux jours après, j'assistais à un Congrès des cercles d'études, au *Sillon* ; le dimanche suivant, il y avait un punch auquel j'assistais encore ; et même je portais un toast ! Hier, j'allais aux salles de travail. Mardi prochain, je visiterai des Cercles d'études avec Sangnier. Et voilà. Pour le moment, je visite un peu tout, je regarde de tous les côtés, mais je ne resterai pas longtemps passif, et je finirai par adopter une branche quelconque à laquelle je me donnerai plus spécialement.

Jusqu'ici tout va bien. Marc Sangnier m'a fait dès le premier jour, l'accueil le plus charmant, me parlant sur un ton de camaraderie, et pas du tout protecteur ; je ne le connaissais pas depuis huit jours qu'il me tutoyait, et exigeait un tutoiement réciproque.

Avec son tact merveilleux, il sait trouver les mots aimables, les attentions délicates, sans avoir l'air de s'en donner la peine. Il est aimable, comme il est orateur, sans effort et par instinct ou par habitude.

Toujours prodigieusement occupé, ayant une foule de choses en tête, ce qu'on lui dit glisse un peu sur lui sans pénétrer. Il oublie facilement une chose qu'on lui a dite, peut-être même ne l'a-t-il pas entendue. Avec cela un optimisme extraordinaire, qui ne recule devant rien, et le goût de l'impossible.

Il est éminemment l'homme de son œuvre, celui qui lance un mouvement, attire à lui toutes les bonnes volontés, même quelquefois les mauvaises. Partout où il est, ne fût-ce que comme invité, il règne, il dirige tout, mais il dirige merveilleusement.

---

21 Novembre. — Les choses continuent d'aller parfaitement bien du côté du *Sillon.* D'abord, au point de vue de ma formation, j'y suis dans d'excellentes conditions. Je rencontre là un bon nombre d'étudiants, intelligents, ardents ; j'entends à chaque instant Sangnier, Isabelle, et d'autres, causer de leurs cercles d'études, de leurs universités populaires ; ils disent leurs projets, leurs rêves, leurs espoirs ; ils discutent les moyens qu'ils emploieront pour faire aboutir leurs œuvres. Je vois comment ils utilisent tout, comment ils savent profiter même de ce qui semblait devoir leur être défavorable.

Il y a aussi une très réelle fusion entre étudiants, ouvriers qui se tutoient et sont là sur le pied d'égalité.

Les ouvriers viennent volontiers dans ces réunions où leur simple blouse bleue leur vaut d'être traités comme de vieilles connaissances, et où Sangnier, ce monsieur toujours si bien mis, les appelle « camarades » avec une si grande simplicité. Mais si complète que soit cette fusion, elle ne transforme pourtant pas le *Sillon* en une œuvre exclusivement populaire, très enthousiaste et peu agissante, comme le sont souvent ces réunions d'ouvriers. A côté des braves gens sortant de l'atelier, Sangnier a su grouper d'éminentes personnalités. D'abord, la plus éminente de toutes, le cardinal Richard ; il y a cinq mois, le Nonce apostolique ; des académiciens : Thureau-Dangin ; des députés : M. Lerolle ; des professeurs de faculté : M. Chénon, et encore une foule de noms connus : le duc de Broglie, M. Fonsegrive, M. Keller, Mgr Péchenard, etc.....

Vraiment, je crois qu'ils sont bien chrétiens, au *Sillon*. Ce n'est pas, en somme, un mal que d'être fier des efforts accomplis, pourvu qu'on n'oublie pas la raison de l'œuvre. Ce qu'ils recherchent, en théorie, c'est, immédiatement, l'éducation sociale du peuple, le réveil des catholiques engourdis et, au-dessus de cela, la conquête des âmes, la gloire de la religion. Comme ils aiment à le répéter, ils travaillent pour le Christ. Pourvu qu'ils n'oublient jamais qu'ils travaillent pour le Christ et non pour eux, leur orgueil est, après tout, un stimulant nécessaire. Mais combien il est difficile — quand on est comme Sangnier, l'âme d'une œuvre, le promoteur

d'un mouvement important — de savoir, si l'intérêt de la Cause l'exige, s'effacer ; pour faire réussir le *Sillon*, faire disparaître Sangnier ; pour faire triompher la religion, faire disparaître le *Sillon*.

Je l'espère, cette éventualité ne se présentera jamais ; rien ne me porte à le croire. Mais j'y songe, car je sens que c'est là l'écueil où se heurtent beaucoup d'hommes d'œuvres et, si je n'y pensais pas d'avance, peut-être me trouverais-je désarmé devant une chose analogue. Avec la nature orgueilleuse et ambitieuse que j'ai, il faut que, plus qu'un autre, je fasse attention à m'habituer au travail fécond, mais humble, à la tâche utile, mais obscure, impersonnelle. Dès les premiers jours où j'ai été au *Sillon*, j'ai demandé au bon Dieu de m'empêcher de m'emballer ; il me semble que, pour le moment, je suis dans un état assez stable, assez sain, entre l'exaltation et le découragement. Je sais bien et je n'oublierai pas à qui je dois cette mise au point qui a duré une année. Je sais quel est celui qui, après m'avoir profondément remué, fait vibrer jusqu'au plus intime de mon âme, a su me ramener à la juste mesure. Cette exaltation de l'année dernière, cet enthousiasme religieux, cette passion violente où il y avait du romantisme et du mysticisme, tout cela il le fallait. C'était nécessaire pour me tirer de mon apathie, de mon égoïsme tranquille de jeune homme chrétien qui va à une conférence de Saint Vincent de Paul. Et puis, une fois que, devant les résultats, mon exaltation est tombée, et que je semblais être

retombé plus bas que je n'étais tout d'abord, c'est encore M. E. qui m'a remonté, m'a fait voir clair dans mon âme. Tout d'abord, je l'ai aimé pour l'enthousiasme qu'il me communiquait ; plus tard je l'ai aimé pour la peine que je lui avais faite, et les souffrances que je lui avais causées ; maintenant j'ai une reconnaissance bien grande pour le prêtre qui m'a formé, en un an, plus et mieux que ne m'avaient formé mes maîtres. Ce que je pourrai faire de bien, c'est à lui qu'en sera le mérite, puisque dans ce qu'il m'a donné, se trouvait en puissance toute ma vie chrétienne.

---

26 Novembre. — Avant hier, j'ai visité un cercle d'études avec Marc Sangnier. Avec lui, j'ai vu comment les ouvriers discutaient, quelles étaient leurs idées, leur façon de juger les choses et les gens. Il m'a semblé que ce cercle (un cercle de Plaisance, celui du Rosaire) répondait bien à la conception que je m'en étais formée. Cette visite, qui a duré deux heures, a été au total intéressante ; c'est toujours mon initiation qui continue. Maintenant je suis du *Sillon* ; bientôt j'y aurai un emploi plus déterminé. De ce coté-là, tout va bien, et pour le présent et pour l'avenir.....

Pendant que, de ce côté, les choses sont en bonne voie, il n'en est pas de même pour ma vie chrétienne et intime. Je me laisse trop extérioriser, je perds le contact avec Dieu, la piété muette et continue qui doit faire de toute la journée une action de grâces.....

25 Décembre. — Voilà la fin de mon cahier, en même temps que la fin de l'année. Lorsqu'on arrive à la fin de quelque chose, instinctivement on jette un regard en arrière ; on revit quelques instants tous les événements passés. Je viens de faire ainsi et de feuilleter ces pages, toutes pareilles en apparence, comme ont été pareils tous les jours que j'ai vécus cette année, pour ceux qui ne me connaissent pas intimement. Mais pourtant lorsqu'on regarde de plus près, lorsqu'on lit ces pages, lorsqu'on sait retrouver son âme sous les phrases obscures ou incomplètes, que de choses contient ce cahier ! Il y des pages de lourde tristesse, de découragement ; il y en a où je reprends espoir, où je recouvre une bonne santé morale ; puis je laisse quelque temps de côté mes états d'âme pour étudier les autres, et après m'être attristé sur moi, je m'attriste sur H. Plus loin, c'est mon entrée au *Sillon*. Elle s'est effectuée dans les meilleures conditions. Que vais-je en dire sur mon cahier ?

Ah ! ce n'est pas un chant de triomphe comme l'année dernière en entrant dans la « famille » ; ce ne sont plus d'immenses espoirs, une sorte de fanatisme très exclusif. Non ; c'est une note de défiance ; je ne me laisse plus emballer ; pendant que je cause avec Sangnier, tout de suite charmant, cordial, affectueux, je lui souris, je m'efforce de lui être utile, mais en moi-même je prends plaisir à le disséquer, à en retirer la vie qui l'anime et qui est tout lui, pour analyser ses imperfections. Monsieur l'abbé m'a fait

remarquer cette injustice ; je la comprends bien maintenant et je vois d'où elle vient.

Cette année, certainement, j'ai perdu beaucoup d'illusions ; ce n'est pas regrettable, non, mais c'est toujours pénible, et cela laisse une fâcheuse impression de tristesse. Non pas cette tristesse aiguë, harcelante qui provient d'une cause immédiate, mais une tristesse douce, pieuse, qu'on éprouve plus profonde au fur et à mesure qu'on entre dans la vie. Je n'en connais pas encore grand chose de la vie ; c'est vrai, et pourtant ? Combien j'ai changé en un an !

J'ai acquis de plus en plus la conviction intime de cette chose que je savais, jusqu'ici, théoriquement : c'est que nous ne pouvons rien faire sans l'appui de Dieu. C'est une vérité bien simple, et qui devrait être évidente pour tout catholique ; pourtant c'est avec quelques-unes de ces vérités-là qu'on change toute l'orientation de sa vie. Je disais que j'avais perdu beaucoup d'illusions ; d'abord sur moi... Je me suis cru capable d'une grande abnégation, uniquement pour des motifs de l'ordre le plus élevé. En effet, pendant quelque temps je me suis constamment trouvé prêt à obéir aux ordres les plus durs, à me livrer aux exercices de la piété la plus ardente ; oui. Uniquement parce que j'avais compris ce que c'était que d'être chrétien ? Non, pas uniquement. Je l'avais compris, il est vrai, pour la première fois et pour toujours ; c'est à M. E. que je le dois. Mais les choses n'auraient pas été aussi

vite si, au lieu de l'avoir pour directeur et à la fois comme chef de toute la « famille », je l'avais eu pour confesseur.

Au début de l'année dernière, j'ai eu des joies divines, surnaturelles, très grandes dont j'ai joui égoïstement. Maintenant, elles ont bien diminué. La vie normale revient, prosaïque, tranquille, et le pire, c'est qu'elle tend toujours à être moins sérieuse. Il y a des moments où Dieu vient manifestement à nous, et si nous n'allons pas à Lui, alors, souvent, c'est fini. Il est venu à moi, et j'ai été à Lui. — Mais il y a d'autres moments où l'on se sent une âme froide, qui ne veut plus vibrer, qui retombe lourdement après s'être élevée bien haut, et qui tend à oublier Dieu.

Et c'est bien là, je trouve, le seul problème, la seule difficulté de la vie : l'âme trop souvent retenue à terre, si bien qu'à certaines époques, on *sait* la présence de Dieu, mais on ne la sent plus. Si nous étions toujours *pratiquement* certains que nous sommes chrétiens, notre vie serait étrangement facilitée ; mais déjà j'ai vu des moments où je ne suis plus chrétien que parce que je l'ai été, et où, sans la force acquise, je m'arrêterais et remettrais tout en question. Il me semble que les deux principaux défauts, et presque les seuls, ce sont la sensualité et l'orgueil. Et encore, ceux-là on en triompherait aisément si Dieu ne se retirait pas de nous. La grande épreuve, ce sont ces communions où l'on ne sent rien, rien, où l'on ne peut penser, la tête dans ses

mains, qu'à la journée qu'on va passer ou à la pièce de théâtre qu'on vient de voir.

Ces froideurs, ces sécheresses, je les avais eues bien des fois, — presque à l'état habituel, — avant de connaître M. l'abbé. Brusquement, j'ai été transporté dans un monde nouveau qui m'est apparu comme le seul digne de considération, étant au monde terrestre ce que le cauchemar est à la réalité ; et puis je suis retombé, mais à présent je souffre d'être retombé et je cherche à retrouver Dieu.

Voilà ce qui est acquis, et cela est vraiment énorme.

C'est à M. E. que je suis redevable d'avoir mis un sens dans ma vie, d'avoir désiré réussir non pour moi, mais pour faire du bien. C'est à lui que je dois d'avoir compris ce que c'était qu'une affection chrétienne, de l'avoir pratiquée, avec lui surtout. Quand je songe à ce que j'étais en quittant Massillon, il me semble que cette première année de droit, où je suis si libre, aurait pu être bien mauvaise pour moi, au lieu d'être ce qu'elle est, c'est-à-dire absorbée par mon travail, par le *Sillon*, par mes relations avec la « famille ».

Il est vrai que j'ai sérieusement reculé au point de vue de la vocation. Maintenant je ne me sens plus du tout cette vocation, ni même le désir de l'avoir. Mais ai-je vraiment reculé ? ou plutôt n'est-ce pas que je vois à présent les choses plus froidement ? Mon désir d'être prêtre a toujours marché parallèlement avec mes relations avec H. Maintenant je ne

me sens plus le même désir que j'avais le 1er février où j'ai tant pleuré à côté de M. l'abbé. Ce n'est pas une crise de ma vocation comme en ont si souvent tous ceux qui veulent devenir prêtres. Je n'ai pas eu de cette vocation une conception assez nette, un désir assez fort pour pouvoir dire que je traverse en ce moment une crise.

Mais qui sait ? Il ne tient qu'à Dieu de faire de moi un prêtre, et je ne résisterai pas à son appel, je l'espère. Mais pour le moment je songe à mon avenir, à ma carrière, comme si je devais rester toujours laïc. Les prières de Monsieur l'abbé, et des autres quand ils seront prêtres, pourront changer mon orientation et ma vie.

C'est sur ces pensées que je clos mon second cahier, d'où se dégage au lieu d'un enthousiasme débordant, bien de la tristesse, ou du moins de la mélancolie, mais aussi qui me laisse l'impression d'une formation plus solide, plus complète, puisqu'elle a traversé une pénible épreuve.

1901.

5 Février. — J'ai déjà fait tant de réflexions dans mes cahiers précédents sur tous les événements qui se sont produits depuis un an, et je me suis aussi tant de fois demandé ce qu'il en adviendrait pour plus tard, que je veux maintenant laisser un peu en repos le passé et l'avenir, et n'examiner que le présent.

Il est bien net et bien rassurant. Je fais mon droit et, au point de vue du travail « scolaire », je ne fais que cela. J'ai donc des loisirs considérables, et j'en profite d'abord pour voir M. l'abbé environ trois fois par semaine, ensuite pour lire beaucoup, écrire un peu, enfin — et c'est ce qui m'absorbe le plus, — pour aller au *Sillon*. J'y suis depuis trois mois, presque jour pour jour, et déjà j'y ai un rôle bien défini et assez important pour me permettre d'être au courant de tous les événements importants et de l'orientation du *Sillon*. Je suis extrêmement heureux d'assister au petit Comité, composé de sept membres et où l'on décide la route à suivre. C'est là la partie intéressante, vivante et qu'il m'est, par-dessus tout, bon de connaître.

De plus Marc Sangnier a tout de suite été très simple et très aimable avec moi, si bien que j'en suis arrivé à avoir une grande affection pour lui, et qu'il en a aussi pour moi, je crois. Il me tient au courant de presque tout ce qu'il fait, et j'ai avec lui un contact

très réel et même intime, car j'ai à plusieurs reprises senti que c'était un contact d'âme.....

En attendant je jouis de cette amitié, et de la vie de cette âme qui se communique un peu à moi, ce qui m'est infiniment précieux. D'ailleurs je pense bien qu'il ne se produira guère de changement tant que nous serons unis par le *Sillon*. Quand il sera député — s'il doit l'être un jour — alors il se trouvera absorbé par une vie et des préoccupations nouvelles, et nous n'aurons plus de commun, peut-être que le but, les convictions et les idées. Cela pourra m'être dur, mais je n'aurai jamais même l'idée de regretter que Marc ne soit pas resté le simple directeur du *Sillon*, puisque dans ce nouveau rôle il sera plus utile.

Pour le moment tout est en bonne voie. Le premier institut populaire fondé par des catholiques vient de s'ouvrir, dimanche dernier, dans le Ve arrondissement, et l'inauguration s'est produite dans d'excellentes conditions. Il y a eu des objections faites, quelques protestations, et même une manifestation hostile, dans la rue. Mais nous n'avons garde de nous en plaindre, car le danger était plutôt que la tentative passât inaperçue et aboutît à un piteux et silencieux échec. La presse s'est beaucoup occupée de l'Institut populaire de la rue Cochin, et tandis que le *Gaulois* l'exaltait, la *Petite République* de Jaurès, Gérault-Richard et Cie racontait qu'une imposante manifestation socialiste avait accueilli la naissance de notre œuvre. Quelle belle réclame cela

nous fait, et comme je suis loin de regretter les quelques instants d'émotion que nous avons eus, dimanche soir, quand nous avons entendu retentir dans la rue la *Carmagnole* et l'*Internationale*.

C'est Sangnier qui a répondu ensuite aux contradicteurs de la salle, assez pacifiques d'ailleurs, et il a parlé admirablement. Je ne connais personne qui soit à la fois aussi éloquent et aussi habile, aussi ardent et aussi maître de lui. Il était radieux, après l'inauguration, et satisfait pleinement, sans un mouvement d'orgueil. Décidément je crois qu'il marche, — et que le *Sillon*, marche avec lui, — dans une bonne voie. René lui-même paraît conquis, et il semble admettre enfin qu'il y ait quelque utilité à créer un mouvement catholique, qui remplace l'inertie habituelle des catholiques dans la société ; il admet qu'il soit bon de changer l'état actuel, et d'habituer les socialistes, les radicaux, les anticléricaux vulgaires à voir un groupe de catholiques jeunes, ardents, démocrates, faisant marcher d'accord la religion et le progrès, au lieu du parti terne désigné avec mépris du nom de « conservateurs »....

1er Mars. — Quelle grande nouvelle à consigner ! Quel heureux événement et depuis si longtemps, si impatiemment attendu, bien que je n'en aie jamais parlé dans mes précédents cahiers. Monsieur l'abbé va s'occuper d'une œuvre de lycéens et abandonner prochainement tout à fait la vie de paroisse. Elle lui avait fait un bien suffisant

en lui donnant cette formation, très pénible d'ailleurs, qui manque à tant d'hommes d'œuvres. Maintenant, il va pouvoir faire le bien de la façon qu'il a toujours préférée, suivant un plan conçu par lui de longue date.....

On a vite fait de se forger une conception de la vie, et celles qu'on en a vers quinze ou seize ans ne sont pas trop édifiantes. Il est même étonnant de voir combien peu les enfants, les jeunes gens comprennent l'esprit de la religion qu'ils pratiquent. Il a fallu que je trouve Monsieur l'abbé sur mon chemin pour me rendre compte de la nécessité de faire passer sa foi dans la vie pratique, d'anéantir toute cloison étanche entre « le sacré et le profane ».

Quelle révélation ça a été pour moi que d'apprendre qu'il fallait ne désirer *réussir* que pour faire du bien ! Il me semblait naturel de me créer une vie heureuse, facile, honnête d'ailleurs, et à côté une moyenne de vie religieuse, peu gênante en somme et pas efficace du tout.

Toutes ces idées ne m'étaient pas particulières et je crois qu'elles sont très répandues dans la clientèle des externats catholiques d'une part, dans les élèves catholiques de lycées de l'autre. Et c'est ce qui fait que la moyenne des catholiques est si terne, si passive, et plus gémissante qu'agissante.....

---

5 Mars. — Il y a un peu plus d'un an, le 18 janvier 1900, je me suis promené, au bois de Vincennes, avec H. Bien des choses, bien des crises,

bien des peines ont passé par dessus cette journée..... Et avant-hier, je suis retourné au bois de Vincennes avec Marc Sangnier, et nous nous y sommes promenés très longtemps aussi. D'ailleurs, il faisait très mauvais temps ; nous causions sous nos parapluies, et cela manquait totalement de poésie. Et pourtant je crois que cette journée m'aura fait le plus grand bien. Ce n'est pas une chose banale qu'une conversation de trois ou quatre heures avec Sangnier. J'ai revécu avec lui les premières années du *Sillon*, à Stanislas, puis à Polytechnique, et il m'a raconté tous les sentiments et tous les états d'âme par lesquels il était passé quand il avait eu l'impression que la vie n'était pas ce qu'elle devrait être, et qu'il avait réuni ses camarades pour le leur dire. Il m'a expliqué aussi ce qu'était le *Sillon* actuellement, moins une *œuvre* qu'un *esprit* commun à une partie de ceux qui s'en occupent. — C'est une très grande grâce de Dieu qu'il m'ait accueilli tout de suite avec affection, et cela facilite singulièrement ma tâche de cette année.

---

19 Avril. — Décidément je délaisse un peu ce pauvre cahier. Est-ce parce que j'ai peu de temps et que le *Sillon* lui fait une concurrence redoutable — ou bien parce qu'il faudrait écrire des choses pénibles, qu'il vaut toujours mieux garder silencieusement dans un coin de son cœur ? Il y a des deux, je crois. Au *Sillon*, on agit, et beaucoup ; on cause aussi et, surtout avec Marc, nous disons tant de

choses, que je n'ai plus, en rentrant, ce besoin d'expansion que je ressentais l'année dernière. A cette époque-là, il n'y avait personne à qui je puisse dire complètement tout ce que j'éprouvais, ou plutôt tout ce que je pensais sur M. l'abbé et sur H. Les éloges que je ne pouvais leur faire directement, la reconnaissance que je ne savais pas exprimer, et tous les sentiments puérils — je ne veux pas dire enfantins, mais simples et naïfs — qui naissaient en moi, venaient naturellement s'épancher sur mon cahier. Maintenant ce n'est plus la même chose. Je suis arrivé, je crois, au maximum d'intimité avec l'abbé E. et je n'ai plus besoin de recourir à cet intermédiaire ; et puis ma vie actuelle, presque tout entière en action et en conversations, est si changée ! Je n'ai plus le travail scolaire auquel on se donne si peu ; et je *fais* ce que, auparavant, je me contentais forcément d'imaginer ou d'espérer.

En effet, ma vie extérieure s'est totalement transformée, tandis que ma vie intérieure restait la même ; aussi, cette année où rien de ce que je fais ne ressemble à ce que je faisais, marque, aux yeux de tous ceux qui me connaissent, le commencement d'une nouvelle période. Pour moi, pourtant, elle est infiniment moins neuve que l'année dernière. Il y a un an, j'ai commencé d'envisager la vie à un point de vue différent de celui auquel je l'avais regardée jusqu'alors ; c'est là ce qui m'a paru un changement immense, et c'est là ce qui m'a donné ce besoin si impérieux d'écrire toutes ces idées et tous ces senti-

ments nouveaux. Maintenant, j'ai beaucoup de temps libre, et que je peux remplir à mon gré ; je m'occupe d'une façon conforme à mes croyances et à mes désirs ; c'est donc une chose très naturelle. Aussi il me semble que le *Sillon*, cette nouvelle connaissance si envahissante, n'est pas un nouveau venu. Je ne dis pas : « Quelqu'un qui, il y a dix mois, m'eût dit que je me donnerais ainsi au *Sillon* m'aurait bien surpris » tandis qu'entre ma réthorique et ma philosophie il y a une séparation très profonde.

---

27 Mai. — Dans quelques jours je saurai s'il s'introduit un nouveau changement dans ma vie. Changement superficiel, il est vrai, et qui ne porte en rien atteinte à l'essentiel de ma vie, qui laisse intactes mes affections, ma foi, et la conception que je me fais, jusqu'à présent, du devoir : il s'agit simplement d'être secrétaire d'un député. C'est une bonne affaire, ce n'est presque que ça. Maintenant, cela me prendra du temps, cela me force à aliéner dans une certaine mesure mon indépendance, il y a quelques sacrifices à faire. Ce sont les préoccupations matérielles qui commencent et vont aller maintenant en augmentant. Je verrai quand j'y serai. Pour le moment, tout compte fait, je souhaite obtenir cette place extraordinaire. Quand ce sera fait, le bon Dieu m'aidera.....

---

28 Mai. — Vu ce matin M. X., député, qui va peut-être me prendre pour secrétaire. L'amabilité

personnifiée ; très bien disposé à mon égard par son secrétaire actuel, que j'ai connu au *Sillon*. Je crois d'ailleurs, d'après ce qu'il m'a dit, que la situation pourrait être plus intéressante qu'elle ne m'avait paru au premier abord : relations avec quelques hommes politiques, articles de journaux à écrire, quelquefois questions parlementaires à étudier... Je souhaite de plus en plus que cela se fasse, si ce ne doit pas être seulement, comme je l'écrivais hier, une bonne affaire. J'aurai une réponse définitive demain, ou après-demain au plus tard. Je pense qu'elle sera favorable. *Deo gratias.*

---

29 Mai. — M. X. me prend définitivement pour secrétaire. Me voilà enchaîné pour quelques années. Cela va apporter dans ma vie un changement immédiat assez sensible ; peut-être même cela changera-t-il mon orientation. Dans deux jours je serai installé dans mes nouvelles fonctions. *Alea jacta est.*

Mais je ne veux toujours être qu'un très petit enfant, et rester très simple, très aimant, peu intéressé. Pourtant je prévois déjà quelques difficultés. Mon Dieu, aidez-moi.

Tolstoï dit quelque part : « Quand j'étais jeune, je me figurais qu'à un moment donné *cela commencerait*, que je prendrais une décision importante, et que, dès lors, je verrais l'avenir avec lucidité et m'y acheminerais d'un pas sûr. Et puis, je me suis aperçu plus tard que *c'était commencé* depuis longtemps,

sans brusque changement, et que je vivais toujours dans la même incertitude, presque dans l'attente de *quelque chose* qui allait m'éclairer soudainement ».

Est-ce que ce n'est pas un peu cela pour moi ? Tout petit, voulant être marin, je songeais au jour où je quitterais les études classiques pour entrer dans la classe préparatoire à Navale. A la sortie de ma seconde, j'y entrai, dans cette fameuse classe. — Je n'y restai que trois jours, assez cependant pour me rendre compte que, fait à cette idée depuis si longtemps, comme je l'étais, il n'y avait pas eu changement. Et encore, brutalement, je subis cette humiliation d'être repoussé par les circonstances dans la voie que je voulais quitter. C'était inattendu, c'était très dur, et ce ne fut l'affaire que de quelques secondes : de petits signaux rouges et verts qu'on me présentait, et qui me semblaient tous pareils. Affolé, devinant d'un seul coup ce qui allait m'arriver, je répondais au hasard. Mêmes erreurs extraordinaires sur des écheveaux de nuances variées, — et ce fut fait. Jamais je ne serais marin. — Marin ! La mer ! Si sûr que je sois de ne pas regretter ce premier obstacle à ma première vocation — c'était bien une vocation, celle-là ! — ces deux mots-là, je ne les prononce pas encore sans émotion. J'ai feuilleté dernièrement, par hasard, un annuaire des anciens élèves de Massillon, et j'y ai retrouvé le nom d'un de mes camarades d'autrefois ; l'annuaire marquait qu'il venait d'entrer au *Borda*. Voilà près d'un an qu'il y est. Il se trouvait dans

les mêmes conditions que moi ; j'étais même plus fort que lui. Très probablement à l'heure actuelle, je serais comme lui, là-bas, à Brest, sur le bateau-école, dont je lisais la description pendant les longues et lourdes études d'été, avec passion, même avec une sorte de trouble délicieux. Oh ! la mer ! Vraiment, à de certains moments, j'en éprouve la nostalgie et je revois la grande jetée de Bayonne, s'avançant dans l'Océan, le long de la « barre » de l'Adour, cette grande jetée de bois, avec un plancher mal assujetti, si bien qu'en regardant à ses pieds on voyait, tout au-dessous de soi, à travers les planches disjointes, les vagues, jaunes de sable, se battre furieusement. Et les senteurs salées qui nous arrivaient, et la brise humide, et même les paquets de mer, balayant brusquement la jetée ! D'autres fois, à Biarritz, c'était tout différent. Au lieu de s'emporter, la mer se faisait calme, calme, retirée tout là-bas, à l'autre bout de la plage de sable fin et doré où nos pieds nus laissaient des marques si nettes, si délicates. Le terrible soleil nous tombait d'aplomb sur la tête, et c'était comme un anéantissement de tout l'être. Je me couchais tout de mon long sur la plage brûlante, les yeux fermés ; il me semblait que rien n'existait plus dans la nature, rien que ce délicieux et monotone bruit des vagues qui se brisent, s'étendent en glissant rapidement sur le sable, se forment et se brisent de nouveau... Ce bruit lointain, doux, et puissant à la fois, si souvent, à la Côte des Basques, il a frappé mon oreille, qu'il y est resté et

se fait entendre de temps en temps, au milieu de mon travail. Jamais un tableau ne m'a rendu exactement l'impression de la mer, car, cette impression, elle n'est pas seulement dans mes yeux mais dans mes oreilles pleines encore de ce bruit de vagues brisées, et dans mes narines qui humaient avec délices l'air vigoureux et bienfaisant, et sur mes lèvres où se déposait une sorte de buée salée, et dans tout moi-même enveloppé par cette atmosphère marine, jouissant alors inconsciemment de la présence de cet Océan que je n'ai pas revu depuis huit ans !

Mais pourquoi parler de tout cela ? Je commençais, je crois, à passer en revue ma vie jusqu'à présent, et le mot de marin m'a arrêté, si bien que depuis trois pages je parle, — je traduis les souvenirs, les impressions qui me reviennent à l'esprit. A quoi bon ? Jamais je ne serai marin. Ce serait à refaire, et cela ne dépendrait que de moi, je n'hésiterais pas : je me détournerais de la mer, que Dieu a faite si belle, et que malgré tout j'aime si violemment. Pourtant, je n'y trouve pas la force et le repos, comme dans les montagnes de Cauterets ; peut-être, après tout, est-ce justement pour cela. C'est un amour plus désintéressé. L'année dernière, quand, avec les F., j'ai passé trois jours au bord de la Manche, je n'avais pas l'idée de chercher le repos sur cette plage vaste, simple, si peu théâtrale, du Touquet ; mais simplement je voulais jouir de tout cela. Je n'étais pas là pour moi, mais pour elle, la mer.

Rhétorique, philosophie. Les circonstances me

guidaient ; je rencontrai Lucien, il me fit connaître M. l'abbé. J'étais presque passif ; puis je fus actif, mais dans des limites bien déterminées ; je mis ma force et mon courage à atteindre un certain idéal de vie chrétienne, à faire du bien dans la mesure où je le pouvais. — Je m'étais dit : « Au bout de mon année de philosophie, une grande décision à prendre. Que ferai-je désormais ? » Et pourtant, non. Cela s'est fait tout seul, presque. Je suis entré à l'école de droit un peu à cause de la grande latitude que cela me laissait. — Puis le *Sillon*, puis Marc, puis cette place de secrétaire... Est-ce *commencé* ?...

---

24 Septembre. — Quel long silence ! Je ne regarderai même pas la date de mon dernier cahier...

---

25 Septembre. — J'étais hier dans ma chambre ; j'avais passé toute la matinée et une bonne partie de la journée à B. pour affaires. Il me restait quelques heures avant le dîner et je me décidais à en profiter pour retirer mon pauvre cahier du tiroir où il dort depuis plusieurs mois. J'écris une ligne, et le domestique vient me chercher. M. X. a besoin de moi. Je n'aurai pas eu une minute depuis le matin ! Et c'est toujours ainsi !.....

---

30 Septembre. — Je n'ai, pendant ces vacances, ouvert ce cahier que deux fois, et ça a été pour y consigner des plaintes. Si je l'avais ouvert plus souvent, j'aurais simplement récriminé davantage.

Egoïste que je suis ! Mes petites peines, mes souffrances les plus faibles prennent à mes yeux des proportions si grandes qu'elles me cachent et me font oublier les vraies souffrances des autres.....

---

8 Octobre. — Je suis vraiment fatigué maintenant. Un peu découragé même. Non pas que j'aie renoncé à faire quelque chose de bon cette année, mais ici la perpétuelle incertitude où je vis m'a ôté l'envie de rien commencer. J'emploie les nombreux mais courts moments de loisir qui surgissent à chaque instant dans mes journées de travail, à bâtons rompus, à dormir ou à me promener dans le jardin, en cueillant du raisin. Parfois je dessine ; je joue aussi du violon de temps à autre. J'affectionne ces occupations peu fatigantes, et de durée absolument indéterminée, parce qu'il est moins pénible, après m'y être adonné, de me remettre au travail. Un des traits de mon caractère est de très mal supporter les déceptions. J'aime mieux subir une fatigue attendue que de voir amoindri un plaisir sur lequel je comptais..... Ces plaintes sont justifiées. Mais il faut avoir ressenti une très profonde fatigue de tout son être pour les comprendre. Parvenu à un certain point de lassitude, — surtout s'il s'agit de lassitudes d'esprit, — on en arrive à ne plus guère désirer que le repos, les heures de sommeil, d'abandon, d'oubli. Oubli des préoccupations journalières, des tracas incessants, de la vie chez les autres, oubli aussi des sujets de tristesse plus sérieux et plus durables.....

2 Décembre. — Hier j'ai passé la journée avec C. H., un enfant de onze ans, à qui, depuis plusieurs mois, M. l'abbé apprend le catéchisme.

Je l'avais vu une fois, un jeudi, à l'une des promenades de lycéens. Et déjà il m'avait extrêmement plu. — Mais cette journée d'hier m'a ému comme je ne l'avais pas été depuis longtemps. Nous nous sommes promenés quelque temps ; le petit C. devait se confesser à M. l'abbé, et nous sommes rentrés pour cela rue Bara (le siège de l'œuvre de lycéens). Mais, avant la confession, j'ai causé pendant une demi-heure ou une heure avec lui. Je l'ai un peu interrogé sur le catéchisme, et je lui ai raconté quelques scènes de la vie de Notre Seigneur qu'il avait oubliées. C'est cette conversation-là qui m'a passionné, et profondément ému. Les questions qu'il m'a posées montraient toutes qu'il comprenait parfaitement, toujours, et sur les points de doctrine il ne me faisait que des objections intelligentes. Sentir cette petite âme si vivante, vibrant à l'unisson de la mienne, si prête à s'ouvrir à la Vérité, mais à la Vérité reconnue comme telle, et non pas imposée par une autorité morale plus ou moins forte ; et voir les efforts de cet enfant pour tout saisir, oui, c'était pour moi une impression tout à fait neuve, à la fois plus forte et d'une tout autre nature que celle que m'avait procurée l'instruction de J. L. Mais aussi, combien, hier, je me suis senti inférieur à la tâche qui m'était momentanément échue ! Jamais mon ignorance en matière religieuse ne m'était

apparue si clairement et jamais je ne l'avais tant regrettée. J'ai compris alors tout le passionnant intérêt et toute la difficulté de la mission de M. l'abbé. Pour moi, j'ai été obligé d'éluder bien des difficultés, de passer à côté de bien des questions qu'il aurait fallu aborder. Je sais bien qu'il n'était pas du tout nécessaire de faire un cours complet et suivi, ni de me cantonner exclusivement dans telle ou telle partie de catéchisme ou de l'Evangile. Mais que faire lorsqu'on a peur, en arrivant aux points les plus intéressants, d'une objection à laquelle il faudrait, faute de savoir, ne pas répondre ?

La veille, j'avais, pendant près de deux heures, causé avec Lucien. Il a depuis longtemps des doutes, souvent très violents, sur la vérité des dogmes que nous propose l'Eglise catholique. Surtout, il se plaint que sa raison ne soit pas satisfaite et son principal grief c'est qu'aucun des dogmes catholiques essentiels ne lui apparaît dès l'abord comme évident. Ce qu'il y a d'un peu enfantin dans cette idée-là, j'ai tâché de le lui montrer. Et, puisqu'il se plaçait surtout sur le terrain philosophique, j'ai fait appel à ses notions de philosophie pour lui faire admettre que, d'être composée uniquement de propositions « évidentes » ou dites « de bon sens », cela ne constituerait nullement pour la Religion une chance de plus d'être vraie.

Je lui ai dit ce que je pensais de la valeur respective de la certitude rationnelle, de la certitude morale et de la certitude religieuse, et je me suis

enfin attaché à lui donner les raisons pour lesquelles, étant dans le doute, il devait néanmoins continuer à pratiquer.

Je me suis vraiment donné tout entier à cela, et certes, je tenais à ne pas lui donner quelque niaise raison de croire qui fût pour lui un nouveau motif de douter. Mais, dans cette longue conversation-là, quelque ardue qu'elle fût par moments, je n'ai pas ressenti la crainte, presque l'angoisse de ne pas savoir, d'être cloué, que m'a procurée ma demi-heure de causerie à bâtons rompus avec C. H. ! J'ai vu alors tout le mal qu'il y avait à ne pas étudier toujours et ardemment, les vérités essentielles, la vie du Christ, les Actes des apôtres, le catéchisme même. Je ne pense pas, car j'ai été très prudent, avoir fait du mal à ce petit C. ; mais mon ignorance m'a empêché de lui faire vraiment du bien.....

J'aurai bien pensé au bon Dieu, pendant cette journée-là.....

1902.

Jeudi 10 Avril. — .....Aucun départ ne m'a semblé plus mélancolique et jamais, jusqu'ici, je n'avais mieux vu, de mes yeux, ce nouvel aspect de la vie que l'on décrit dans les romans comme dans les livres de piété. A de certains moments, le manque absolu d'harmonie, la lutte non entre le bien et le mal, mais entre un bien terne, sans joie, sans beauté, et une autre chose attrayante plus que tout, admirablement belle, bonne en soi, mais mauvaise relativement. D'une part, ce voyage — idéal ; et puis la vie habituelle, si empoignante, il est vrai, si lassante en même temps, et tout encombrée et ternie par la fastidieuse besogne professionnelle. Il m'a semblé que je comprenais, ce jour-là, en quoi consiste le sacrifice de ceux qui renoncent non à l'amour, qui est le fond et le tout d'une vie chrétienne, mais à un amour, à un moment donné.

Voyage réussi parfaitement, charmant à tous points de vue, fécond, et que j'ai vécu d'une façon extraordinaire, constamment en communion de pensée avec les absents.....

Tout s'enchaîne et ceux qui prétendent renfermer l'amour dans des limites restreintes sont des savants desséchés ou des imbéciles, en tous cas des païens. L'amour avec toute sa passion, son enthousiasme, son dédain de tout, surtout son irrésistible force intervient à chaque instant dans notre vie.....

Je n'ai jamais rencontré personne qui ressemblât à cet enfant. Il sent les choses. Il comprend tout. Il vit. Il est artiste ...Je ne sais pas, moi ! Et puis, quoi ? Je l'aime de tout mon cœur..... Je ne l'aime peut-être pas tant pour ce qu'il est que pour ce qu'il sera ou du moins ce qu'il pourra être, si Dieu le veut. Il y a là une énigme passionnante. Oh ! si tout cela avortait ; si ce petit être s'écartait du bon Dieu, s'il devenait mauvais, ou quelconque, nuisible ou inutile, névrosé...

Et je sens bien — et cela me réjouit beaucoup — que s'il devenait cela, si je savais aujourd'hui même, dans cinq minutes, et à n'en pouvoir douter qu'il deviendra cela, ce serait un bien grand déchirement ; mais rien ne croulerait dans ma vie. Je crois qu'elle resterait telle qu'elle est, orientée comme elle est, occupée par la même action et que cette catastrophe ne me déterminerait guère qu'à travailler d'une façon effrénée, jusqu'à y succomber.

Je crois cela, mais peut-être est-ce de l'orgueil de le croire ? « Avant que le coq ait chanté trois fois... » Mon Dieu, je vous en prie, ne faites pas cela, ni que je vous abandonne, ni que cet enfant vous abandonne. Vous voyez bien qu'il peut être tout à vous, qu'il peut être un merveilleux serviteur de votre cause, que, comme tous les hommes, il ne trouvera qu'en vous son complet développement, son épanouissement, que tous ces dons, dont vous l'avez orné avec amour, ne doivent pas, ne peuvent pas se tourner contre vous. Prenez-le tout entier ;

arrachez-lui son orgueil, sa paresse, tous ses défauts ; ne faites pas que nous puissions, un jour, l'aimer sans sentir que c'est vous que nous aimons à travers lui !

Lundi, 2 Juin. — C'est d'aujourd'hui seulement que je comprends véritablement ce que c'est que la générosité. J'ai causé durant une heure avec M. l'abbé ; il m'a dit plusieurs choses qu'il avait sur le cœur, et que je sentais entre nous depuis quelque temps. Et il m'a fait des reproches dont j'ai compris l'absolue justesse. Je vois bien que ma conduite, par rapport à lui et à son œuvre de lycéens, n'a pas été ce qu'elle devait être. Je n'y ai pourtant pas mis de mauvaise volonté : mais j'aurais pu, si j'avais voulu, me rendre un compte exact de la situation. Je me suis donné au *Sillon* trop exclusivement, et il y avait à faire cela une véritable ingratitude et une compréhension fausse du devoir.

Je vois bien aujourd'hui en quoi consiste la générosité. Je prends à ce sujet quelques résolutions qui ne pourront guère s'appliquer que l'an prochain, mais que je tiendrai, sûrement.

Quelle lourde tâche que s'occuper des autres ! Quelles déceptions et quelles peines, quelles souffrances perpétuelles ! J'aurai bien fait souffrir M. l'abbé, en échange de tout le bien qu'il m'a fait. Que je voudrais donc ne lui avoir jamais causé de chagrin ! — Je vais tâcher d'être moins égoïste et surtout de voir plus clair. Cela dépend encore plus

du cœur que de l'intelligence. Plus j'aimerai le bon Dieu, mieux je trouverai la route à suivre. Je veux l'aimer de tout mon cœur.

LETTRES

A SA MÈRE

Cauterets, 6 septembre 1900, 6 h.

Ma chère petite maman, nous avons un temps splendide. J'en suis, nous en sommes ravis, mais c'est à vous de vous en plaindre, car ce temps-là nous encourage à entreprendre de grandissimes excursions durant toute la journée. Ce qui rend difficile la confection des lettres, mais non pas impossible, comme vous le voyez.

Tout de suite, mon appréciation sur le pays. Elle est on ne peut plus favorable. C'est la grande montagne ; d'ailleurs ce qu'il y a de plus épatant, ce n'est peut-être pas les montagnes, c'est l'eau. Une eau (je ne parle pas de l'eau thermale, mais de l'eau des sources et des cascades) limpide, d'un vert clair splendide (à moins qu'elle ne soit rouge, hélas, pauvre daltonien !), qui sort à profusion des montagnes, comme les bêtises de la bouche de Mme X. Un gave passe ici, c'est le gave de Cauterets, qui devient le gave de Pau après sa réunion avec le gave de ...machin-chouette, quoi ! Enfin, Papa qui sait tout vous dira ça. Il tombe d'une montagne par une cascade à faire tarir de jalousie celle du Château d'Eau, et qu'on aperçoit de Cauterets.

(Quel français !) La cascade est ici à l'état habituel. Il y en a partout. Le cours des gaves est une succession de cascades, dont quelques-unes sont extraordinairement belles. Ne vous étonnez pas de cette débauche d'adverbes et d'adjectifs admiratifs ; je n'en trouve pas encore assez pour qualifier deux ou trois des endroits que nous avons vus, par exemple le Pont d'Espagne, ou le Cérizet.

Enfin, je n'ai rien vu d'aussi beau, à part la mer, mais c'est si différent !

On arrive de Pierrefitte à Cauterets par un petit tramway électrique, qui remplace les antiques diligences à quatre chevaux et qui est d'une hardiesse inouïe. Il s'accroche au flanc des montagnes, mais il ne semble pas beaucoup plus en équilibre sur son étroit ruban d'acier qu'un Blondin traversant le Niagara sur la corde raide. Avec cela des côtes de 50 centimètres par mètre, des tournants à angles droits, des ponts à donner le vertige ; enfin un parcours aussi pittoresque et aussi ravissant que possible. Dans Cauterets, qui est déjà à une altitude de 933 mètres, notre maison est presque immédiatement dominée par le Péguère, une montagne énorme qui semble prête à nous écraser et qui n'a pas moins de 2.200 mètres de hauteur. Cauterets se compose d'un tas de toutes petites maisons serrées les unes contre les autres dans l'étroite vallée du Gave. De quelque côté qu'on aille, il faut monter. C'est presque un entonnoir... Ce terme a généralement un sens péjoratif qui n'est pas du tout de mise ici. C'est

grandiose, mais pas étouffant du tout. Le beau temps est revenu, et avec lui une chaleur terrible (!) Je suppose que vous devez cuire à Paris, si j'en juge par la façon dont le soleil tape ici. Seulement voilà ! Dans les montagnes, et surtout pour peu qu'on s'élève à 1.500 ou 1.700 mètres, comme nous l'avons fait hier, il y a un air vivifiant et frais grâce auquel on n'a jamais chaud.

Et puis, il y a tant d'eau ! De toutes les cascades, il s'échappe des nuages d'eau pulvérisée qui inondent les routes et rafraîchissent les passants en venant se condenser sur eux.

Je n'ai guère le temps de vous en écrire plus long aujourd'hui, ma petite maman chérie. Pourtant j'aurais encore bien des choses à vous dire sur notre voyage, sur Lourdes, etc. Mais ce sera pour une autre fois.

Embrassez bien Papa de ma part ainsi que tous vos enfants présents à Paris en ce moment, et en particulier Charles, s'il est là, Madeleine, Jeanne, Marguerite, Jacques, Pierre et Marthe.

Et pour vous, ma petite maman, de bons baisers, des tas de bons baisers. Votre petit

HENRY.

A SA SŒUR MADELEINE

Cauterets, 11 septembre 1900.

Victoire ! ma chère Madeleine ; le soleil a enfin percé les nuages et chassé la pluie. Je n'aurai plus

la peine de comparer les nuées à des Walkyries, ni Papa celle de se moquer agréablement de son fils. Au diable N. et ses pronostics fâcheux ! Il est vrai que la saison est finie. Le Casino ferme boutique ; les gens chics en traitement s'en vont peu à peu. Mais nous ne sommes pas à court de distractions. Ainsi hier, nous avons été au Cirque de Gavarnie. Mais ici, je me rappelle que nous n'y avons pas été seuls, M. l'abbé et moi, et je reprends les choses de plus haut.

Figure-toi que, l'autre jour, comme je terminais ma lettre à Papa, j'entends dans l'escalier le pas léger de la bonne, qui d'une main cogne à ma porte, tandis que de l'autre elle m'annonce qu'un jeune homme désire me voir. Je descends et je me trouve en présence d'un charmant jeune homme, doué d'un physique agréable. Tu te doutes que ce devait être Y. C., ou C. H., mais ce dernier détail t'apprend que ce n'était pas Y. C. était arrivé depuis la veille au soir à Cauterets avec sa mère, son frère B. et sa sœur A. Le jour même, nous avons été au lac de Gaube, et le lendemain, c'est-à-dire hier, nous partions pour Gavarnie.

Oh ! un chic voyage, si tu savais ! Il y a 42 kilomètres de Cauterets à Gavarnie ; aussi nous partons de bonne heure, vers 6 heures et demie, alors que le soleil se levait à peine derrière les montagnes. Nous sommes en landau, un landau épatant, avec quatre chevaux, s'il te plaît, bien harnachés, tout cousus de grelots qui grelottaient

tout le long de la route, et conduits par un cocher en costume du pays : veste à broderie rouge et argent, chapeau ciré, etc. Je monte sur le siège avec l'abnégation qui me caractérise, mais j'en suis récompensé par une vue superbe ; à St-Sauveur, nous admirons le pont Napoléon, un pont d'une seule arche, à 70 mètres au-dessus du Gave. A côté, le même individu — Napoléon III — a fait ériger une colonne en haut de laquelle un aigle contemple les œuvres de Napoléon le Petit de l'air d'une poule qui a couvé des œufs de canard. La route est superbe, très audacieuse d'ailleurs et nos chevaux vont grand train. Le cocher nous montre au loin, du bout de son fouet, la Brèche de Roland ; nous ne voyons rien, mais désormais nous serions capables de la montrer à d'autres. C'est tout ce qu'il faut et nous sommes satisfaits. En approchant de Gavarnie, le pays devient plus sauvage et plus beau. La route passe au milieu d'une vallée qu'on appelle le Chaos et où sont entassés d'immenses blocs de pierre, prêts à nous écraser. Sur l'un d'eux le cocher, toujours aimable, nous montre la trace du pied du cheval de Roland. Ça n'a d'ailleurs rien de très curieux ; c'est un pied comme tout le monde. On aperçoit le Vignemale et les glaciers qui étincellent au soleil. Déjeuner à Gavarnie ; de là nous nous dirigeons, C. et B. H., et moi, à cheval (!) vers le Cirque. Monsieur l'abbé, Mme H. et A. vont à pied, réunis par une communauté de goûts ou de costume. Le cirque est extrêmement beau et pas

banal. Il est impossible de se faire une idée de cette double assise de granit — deux étages de 400 mètres chacun — d'où tombe une cascade qui s'évanouit en vapeur d'eau avant d'arriver en bas. Nous marchons sur la neige, ce qui ne manque pas d'un certain charme avec le soleil qu'il fait. Le temps de prendre des grogs et nous repartons. C. et B. ont d'assez bons chevaux, mais je suis affligé d'une rosse blanche épouvantable. Le sentier longe des précipices, puis arrive dans une plaine gazonnée où nous jugeons à propos de faire un match. Un, deux, trois, nous partons ; j'enfonce mon bâton ferré dans le ventre de ma monture. O miracle, elle galope, mais B. H., m'a devancé ; nous chevauchons côte à côte avec la rapidité d'un train express... qui a une avarie de machine. Un dernier coup de trique à mon coursier ; il rattrape son retard et franchit le poteau avec une tête d'avance. J'ai gagné ! Enthousiasme général, cris, bravos, ovations délirantes, auxquelles je me dérobe modestement, et nous repartons pour Cauterets au grand trot de nos quatre chevaux, dont les colliers tintinnabulent (oh !) tandis que le cocher fait claquer victorieusement son fouet. Un dernier regard aux glaciers, et nous voilà de nouveau au Chaos. Le cocher nous remontre du bout de son fouet la Brèche de Roland, mais comme la brume du matin s'est dissipée nous la voyons distinctement. Nous en voyons même deux : « la fausse brèche », explique-t-il. Hélas ! que veux-tu qu'on y reconnaisse, et quel triste caractère

de caprice a cette brèche, nulle le matin, double le soir. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ». *Ubi est veritas ?* Et penser qu'il en est ainsi quand il s'agit de Roland, une de nos pures gloires nationales (mettons nationalistes pour faire plaisir à Jules Lemaître), l'ancêtre de cette armée qui... que... enfin tu me comprends.

Nous déposons à Pierrefitte, Mme H. et ses enfants ; ils reprennent le train pour Lourdes, Pau, Biarritz, etc. Ils ne seront restés que deux jours. C'est peu, mais c'est mieux que rien. Nous rentrons ensemble, M. E. et moi, seuls dans le grand landau à quatre chevaux, pendant la dernière heure du trajet, que nous accomplissons à la nuit, ce qui ajoute au pittoresque de la chose. Et voilà.

Maintenant que le beau temps est revenu, nous allons recommencer nos excursions, ce qui nous promet encore bien des distractions en perspective. Tu es bien gentille de m'avoir écrit. Je n'ai pas vu tes fautes d'orthographe, c'est peut-être parce que je n'en suis pas capable. Je me console en pensant que tu ne vois pas les miennes non plus. D'ailleurs, comme tu dis si bien, il n'y a plus d'ortografe. Tan mieu. Ça sera un ambêteman de moin poure nos enphants, et lais profaisseures neu pourrons plu enfourché leur dada favori. Ancore un cheuval de réformai !

Ne t'étonne pas, ma chère Madeleine, des innombrables bêtises que je déverse sur toi. Tu te rappelles ce que je t'ai dit. Je suis comme une femme qui a trop de lait, et qui ne peut pas se placer comme

nourrice. De peur d'étouffer, je m'en débarrasse comme je peux. C'est toi que j'ai choisi pour cela aujourd'hui ; ne t'en plains pas trop et avale de bon cœur cette pilule, j'allais dire ce biberon.

La lettre de Papa m'a fait beaucoup de plaisir, comme toutes ses lettres d'ailleurs. J'espère que quand celle-ci arrivera, il sera débarrassé de son affreux rhume. Dis-lui ceci pour lui faire plaisir : L'excursion d'hier, que j'avais comptée comme devant être des plus coûteuses m'est revenue aussi peu cher que possible, Mme H. ayant tenu à tout payer. Je n'ai eu à me charger que du cheval — 3 fr. 50 — mais comme il faut défalquer le prix du déjeuner ici — 2 fr. 50 — il reste vingt sous que j'ai eu à débourser. Ce n'est pas trop cher. Sur cette remarque qui doit aller droit au cœur d'un censeur à la Caisse d'Epargne, je te quitte, non sans t'avoir embrassé un nombre effrayant de fois. Ne garde pas tout pour toi, ma chère Madeleine ; d'ailleurs je t'en sais incapable. Donnes-en beaucoup à Papa et à Maman, et partage le reste entre les membres inférieurs de la famille et Charles. — Ne t'épate pas de ce qu'il y a écrit au bas de cette page ; j'avais commencé ma lettre hier, et j'ai utilisé ce bout de papier.

Ton complice, HENRY.

Je recommence ma lettre pour te dire que je viens de me rappeler, en présence des montagnes et des glaciers qui caractérisent cette région, que

Louis XIV avait dit qu'il n'y avait plus de Pyrénées. Grande gouape, va ! Ne dis pas ça à Maman, ça lui ferait trop de peine ; il ne faut pas la blesser dans ses convictions royalistes.

En relisant ma lettre, ma conscience m'avertit que peut-être Papa sera froissé que Mme H. ait payé le déjeuner à Gavarnie, et le landau. Qu'il sache donc :

1° qu'il était bien juste qu'elle payât le landau, attendu que nous ne l'aurions pas pris sans elle ; 2° qu'il en a été de même pour M. l'abbé que pour moi ; 3° que pour le déjeuner nous avons fait des efforts désespérés quoique vains. *Amen.*

Tu embrasseras encore Papa un nombre incommensurable de fois pour le récompenser d'avoir écouté si patiemment et sans dire un mot des explications aussi ennuyeuses.

Cette fois c'est bien fini. Bonsoir. J'vas me coucher.

A SA MÈRE

Tours, 30 septembre 1900.

Maman chérie, est-ce que vraiment vous pensez, comme Papa, que si je ne rentre pas à Paris, c'est parce que cela m'est égal d'être séparé de vous, et que le seul résultat de notre voyage à Cauterets a été que j'oublie mes parents ? Non, n'est-ce pas, vous vous êtes un petit peu fâchée quand vous avez reçu la dépêche, parce qu'une dépêche, c'est toujours

désagréable et sec, et que cela ne dit que le fait brutal, sans donner les raisons. Mais je serais si désolé si vous vous figuriez que le désir de vous revoir, l'affection que j'ai pour vous ne sont plus que de vieilles illusions qu'il faut entretenir pieusement ! Monsieur E. écrit à Papa pour lui expliquer un peu tout cela, mais certainement sa lettre sera bien inutile, parce que déjà Papa, en y réfléchissant, aura oublié de m'en vouloir. C'est très vrai que j'ai beaucoup résisté et que je voulais revenir tout de suite, mais on a tant insisté ! Je ne crois pas que cela gêne beaucoup M. et Mme E. qui vont voir encore leur fils bien après mon départ. Et puis maintenant je vais rentrer à Paris, plein de bonne volonté et de force pour vous aimer davantage, si je peux, avec aussi des trésors de reconnaissance pour les petits Parents qui, passant à Paris les deux mois de vacances, ont trouvé le moyen d'envoyer aux quatre coins du monde, leurs trois fils faire provision de santé et de grand air.

O ma petite maman chérie, vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas ; vous m'embrasserez bien fort, demain lundi, quand j'arriverai, et en attendant vous embrasserez bien Papa de ma part aussi, pour qu'il ne se fâche plus contre son grand enfant gâté.

Allons adieu, ma petite maman. A bientôt, bientôt, presque dans quelques heures. Je vous connais, et je sais que vous serez si contente de me voir, que vous me serez reconnaissante d'avoir allongé mon séjour parce que cela augmentera la

joie de se revoir. Quand, dans peu de temps, Charles sera revenu de L... (par parenthèse, il m'a écrit aujourd'hui une lettre qui m'a fait extrêmement plaisir), nous nous retrouverons tous au complet dans notre appartement bien chaud, le soir, autour de la grande table, avec tous les petits qui piaillent, mais qu'on est bien content de revoir tout de même. Et les parents seront bien heureux de constater qu'encore un an s'est écoulé, et que leurs petits (ce sont toujours des petits pour eux) sont rentrés au nid paternel sans avoir perdu une plume, ni reçu une égratignure. Ils ne songeront plus que celui-ci a été fatigué, ni que cet autre s'est un peu attardé et, surtout le jour de leurs noces d'argent, ils se diront que le bon Dieu décidément bénit les grandes familles. Quant aux enfants, oh ! les enfants ils seront tellement contents qu'ils se jetteront au cou de papa et de maman, en les embrassant de toute la force de leur affection, comme je le fais en ce moment par anticipation, petite maman chérie, avant de vous quitter.

A SA GRAND'MÈRE

Samedi 23 février 1901.

Ma chère grand'mère, j'ose à peine vous avouer, après les éloges immodérés et immérités dont vous m'accablez, que je suis bien l'auteur de l'article du *Petit Versaillais*. Je suis tout confus d'apprendre

que l'on m'a publiquement traité de « haute personnalité de la jeunesse catholique de Paris », ainsi que le dit le journal, si j'ai bien compris votre lettre. Le rédacteur de cet élogieux entrefilet a suivi évidemment un instinct de réclame plutôt qu'un penchant de sincérité. Les lecteurs du *Petit Versaillais* seraient bien étonnés s'ils apprenaient que la « personnalité marquante » est un jeune homme imberbe qui sort de philosophie !

Aussi, j'avoue que j'attache un prix infiniment plus grand aux éloges, déjà mille fois trop flatteurs, de ma grand'mère qu'aux dithyrambes du journaliste. Quand mon article n'aurait eu pour résultat que de vous causer cette joie, je ne le regretterais pas, bien loin de là. Vous êtes si indulgente que les actes et la conduite de vos petits-fils peuvent bien vous procurer un peu de bonheur, et être la cause en même temps pour vous d'un peu d'orgueil de grand'mère ; mais ils voudraient vous rendre bien plus heureuse et bien plus fière, pour payer toutes les tendresses dont vous les avez entourés.

Je bénis Dieu, avec vous, de m'avoir fait entrer dans une œuvre qui déjà me passionne et m'enthousiasme et de m'avoir empêché d'être marin, comme je le désirais tout d'abord, puisque cette douleur passagère m'a valu mon bonheur présent, et puisque cette carrière en se fermant à moi, m'en a ouvert une autre moins égoïste et plus belle.

Je vous embrasse bien fort, ma chère grand'mère, en vous remerciant du fond du cœur de l'intérêt que

vous prenez à mes premiers pas dans la voie des œuvres. Votre affection et votre estime, que je mérite trop mal, me font tant de plaisir !

Votre petit-fils qui vous aime, lui aussi, bien tendrement.

A HENRI DE N.

14 mai 1901.

Mon cher Henri, figure-toi que je viens d'être souffrant, et que je ne pourrai pas encore sortir d'aujourd'hui. Mais du moment que je ne suis plus dans mon lit, je puis t'écrire et c'est ce que je m'empresse de faire.

J'ai été, moi aussi, très heureux de te voir venir au *Sillon*, et de te faire faire connaissance avec Marc Sangnier. Le *Sillon* est assurément ce qui m'intéresse et me passionne le plus, c'est le fond et l'essentiel de ma vie, il est donc naturel que je tâche de te mettre au courant de ce que j'y fais et que je sois très heureux de ce premier rapprochement.

La seconde partie de ta lettre m'a surpris. Tu te fais de la vie en général, et de l'affection en particulier, une conception qui m'étonne. Certainement nous ne sommes plus des enfants, et certainement aussi la plupart des jeunes gens de notre âge ont « quelque tendresse spéciale ». Mais je me soucie peu de ce que font les autres et je n'y trouve pas une règle de vie. Crois-tu nécessaires, indispensables et bonnes, ces *affaires de cœur* ? Je crois autant

que toi qu'il est beau *d'aimer*, d'aimer avec passion et de toute son âme. Mais il me semble que c'est rapetisser l'amour que de le ramener à la sentimentalité mièvre des « affaires de cœur ». Entretenir dans son cœur quelque tendresse spéciale, épier un sourire, se laisser aller aux espoirs enthousiastes et aux désespoirs farouches, glisser quelques vers dans la main de celle qu'on aime, il me semble que c'est un jeu bien énervant, bien débilitant et bien dangereux. Je comprends qu'on ait le désir de le tenter : si ce n'est pas une haute aspiration morale, c'est du moins un inconscient désir physique. Quand j'étais en seconde ou en rhétorique, j'ai passé par là ; maintenant que j'ai ma vie occupée, que je sais nettement où je vais, et par quelles voies j'y veux aller, mon âme est assez remplie pour que je tâche de toute ma force d'en écarter ces contrefaçons de l'amour. Les « âmes nobles et pures » me plaisent, en effet, et de ceux qui les possèdent, je tâche de faire mes amis. Mais dans les *affaires de cœur*, est-ce bien vraiment l'âme noble et pure que l'on recherche ; n'est-ce pas plutôt le *joli visage* ? Est-ce que, pour tes affaires de cœur, tu ne t'accommoderais pas bien mieux d'un joli visage doué d'une âme pas très pure, que d'une âme très pure douée d'un visage très laid ?

Maintenant, tu as 17 ans, tu es nerveux, plein d'imagination, prompt à l'enthousiasme ; il est naturel que ton cœur s'émeuve facilement et ce n'est pas moi — qui ai le même âge et un peu la même

nature que toi — qui m'en étonnerai. Je crois seulement qu'on ne joue pas impunément avec le feu et qu'il est aussi imprudent de nourrir des affections de ce genre, et d'en faire l'essentiel de sa vie, quand on veut rester sérieux, que d'aller jusqu'à la porte d'un théâtre où l'on n'a pas le droit d'entrer. Et puis, à parler franchement, je ne trouve pas qu'il y ait dans ce genre d'amour, l'extraordinaire poésie et l'extraordinaire originalité que tu y vois. Ces amours-là, platoniques ou non, dont tu avoues toi-même qu'ils te rendront malheureux, sont, en somme, chose tellement banale ! Je ne vis pas en plein Paris, comme tu le dis, et tu pourrais ajouter : en plein quartier latin, sans en avoir remarqué beaucoup, et je t'assure que d'habitude ce n'est pas parmi ceux qui les pratiquent que je trouve les âmes belles, originales et généreuses. Il y a les égarés qui peuvent faire beaucoup quand ils auront retrouvé la bonne voie, — il y a ceux qui se donnent tout entiers à une cause qu'ils croient bonne, mais il me semble bien difficile de travailler vraiment et utilement pour le bien, tout en s'acheminant par l'éternelle aventure vers un dénouement qu'on redoute, avec, au fond, une certaine fierté de le savoir imminent.

Tu vois, mon cher Henri, que je réponds pleinement et longuement à ton invitation de me confier à toi. Peut-être trouveras-tu que ces déclarations affreusement raisonnables jurent par trop avec mon caractère, — peut-être sera-ce pour toi

une grosse déception de me voir si *bourgeois*. J'aime mieux croire que tu me comprendras entièrement, que tu sentiras cette fois comment je conçois la vie, et que tu chercheras du même côté que moi la satisfaction des légitimes espérances et des aspirations élevées de ton âme si généreuse. Pardonne-moi d'avoir été si long et crois qu'en t'écrivant ainsi je te donne la meilleure preuve de la profonde et sincère affection que j'ai pour toi.

AU MÊME

12 juin 1901.

Mon cher Henri, par ces temps lourds et pénibles d'été, je songe à l'examen que tu prépares, au fin fond de la province, en de longues études, monotones, pleines de découragements et d'inquiétudes. Je les connais trop bien, ces études, pour ne pas te plaindre d'avoir à les subir en ce moment, et d'autant plus que j'en suis exempt. Ne vas pas croire pourtant qu'en ce moment je m'endorme dans les délices du *far-niente*. L'examen de droit me guette ; le 5 juillet ce sera fait. Et de plus, ceci va te sembler bizarre, depuis le 1er juin je suis secrétaire d'un député, chez qui je passe toutes mes matinées, enfoui jusqu'au cou dans des réclamations, des demandes de bureaux de tabac, des convocations de toutes sortes, respirant une atmosphère saturée de lois sur les Associations, de changements de ministères, de « tuyaux » confidentiels et sûrs.

Cela me semble bien drôle, je t'assure, de me trouver « bombardé » à ce poste. En huit jours, ce fut fait. Un de mes amis qui quittait la place, me l'offrit ; je l'acceptai. M'y voilà. A quoi tiennent les choses, mon cher Henri, et comme, la minute d'avant, nous sommes loin de nous douter de ce qui se passera la minute d'après !

Et, à part cela, rien de nouveau. Le Droit m'embête, le *Sillon* se creuse, ma famille se porte bien, et les heures coulent, coulent, parfois joyeuses, passionnées — il vient d'y avoir une grande réunion de propagande organisée par le *Sillon*, qui a été superbe — parfois aussi tristes et ennuyeuses, mais toujours rapides à faire frémir, quand on songe à ce qu'il y a au bout, dans 40, dans 50 ans, peut-être demain.

Mais je ne veux pas te faire un sermon sur la Mort. Je n'en ai ni le temps, ni les moyens. Je voulais simplement te dire que je pensais à toi en ces moments désagréables. Tu n'en doutais pas, je pense, pas plus que je ne doute de ton affection, bien que je n'espère ni même ne demande de lettres avant ton bachot. Mais après !

Bien affectueusement à toi.

A SA MÈRE

Précy, 21 juin 1901.

Jusqu'ici tout va bien et je suis content de « ma » maison de campagne. Figurez-vous une vieille

bicoque dans le genre de Viroflay, toute simple, un peu pourrie, mais commode, installée au milieu d'un grand jardin à vastes pelouses ; de grands beaux arbres, des fleurs et des fruits à profusion ; voilà Précy. — Je vous écris au fond d'un petit bois qui se trouve à l'extrémité du jardin, dans un petit coin, à l'ombre de quatre gros tilleuls qui infusent dans l'atmosphère surchauffée, de sorte que je suis comme dans un bain de tisane. J'entends sans cesse le chant harmonieux des merles, des bouvreuils, des corbeaux ; quelque part dans le bois un coucou chante aux heures et à la demie, comme font, paraît-il, les coucous bien élevés, et moi, j'ose écrire de la prose au milieu de toute cette poésie, bercé par les suaves modulations des rossignols et d'un petit chemin de fer poussif qui longe la propriété.

De temps à autre — tenez, juste en ce moment, — un petit vent frais souffle évidemment pour que je n'aie pas trop chaud, et, par bouffées, monte une bonne odeur de foin coupé, sans nul doute pour charmer mon odorat, — car je trouve pour le moment la nature si à mon goût que je crois fermement, avec Bernardin de Saint-Pierre, l'univers fait pour le plus grand plaisir de l'homme, les melons divisés en tranches pour être mangés en famille, les arbres feuillus pour nous donner de l'ombre, et les députés mis au monde pour avoir des secrétaires. Du soir au matin vivant d'une vie champêtre, je deviens campagnard dans l'âme ; j'acquiers des connaissances rustiques qui me manquaient jusqu'ici.

Ainsi j'ai vu que, contrairement au proverbe, on ne mettait pas la charrue devant les bœufs, mais les bœufs devant la charrue... Je tiens d'un vieux paysan que j'ai fait causer, que les vaches ne sont pas, comme le chantait l'abbé Bruneau à Châteauneuf, « vertes l'hiver, jaunes l'été..... »

Je vous tiendrai au courant de mes nouvelles découvertes.

D'ailleurs, je serai demain à la maison soit vers 5 heures, soit vers 7 heures. Je ne puis pas préciser, cela dépendra d'une foule de choses.

A SA SŒUR MADELEINE

Précy-sur-Oise, 11 septembre 1901.

Ma chère Madeleine, Dieu que le temps s'enfuit vite, si vite que les mois s'écoulent sans qu'on n'ait pu rien faire de sérieux, d'utile ! Mais je ne me plains pas de cette course effrénée, de ce tourbillon vertigineux, puisque chaque jour qui s'écoule est un jour de moins qui me sépare de vous. Tes projets, chère, aimante et astucieuse petite sœur, m'ont presque séduit et ont tout au moins une apparence de possibilité. Je vais encore y réfléchir et après tout il ne serait pas impossible que je vous rende visite dimanche prochain.

13 Septembre. — Décidément non, je ne pourrai pas aller à la Loupe après-demain. Cela me fait plus de peine qu'à vous, mais j'en ai recausé

avec Papa, et ce ne serait pas pratique. D'ailleurs maintenant, patience ! plus qu'une quinzaine de jours...

Ces dernières semaines, je suis beaucoup venu à Paris pour affaires, et j'ai ainsi vu Papa ; j'ai même plusieurs fois déjeuné avec lui. Cela met un peu de gaîté — et d'affection — dans ma vie si monotone, si conventionnelle, si glacée, si ennuyeuse ! Les joyeuses conversations, les rires qui éclatent sans se gêner, les tendresses journalières, les bons baisers, avec quelle joie je trouverai tout cela ! Pour moi, je souhaite la rentrée avec ardeur, car elle représente la vie qui recommence, la famille qui revient, la liberté qui m'est rendue. Mais je serais bien content de vous savoir frais là-bas, et reposés — surtout ma pauvre petite maman, toujours pas sage, malgré tes sermons, j'en suis sûr ! Voilà René qui revient ; le service de Charles touche à sa fin ! Ne va-t-elle pas être un peu satisfaite, cette maman toujours occupée à rassembler ses poussins ? Dis-lui que je ne suis pas du tout malheureux, au contraire ; qu'au physique — Papa peut le lui affirmer — je suis dans un état tout à fait satisfaisant et que s'il est vrai que je m'ennuie et que je perds un peu mon temps, ce sont des misères de peu d'importance.....

Je t'envoie le dessin du pont de Précy que je t'avais promis, et un petit griffonnage à la plume qui représente le château de Chantilly. Ce n'est pas bien beau, mais je suis loin de posséder le talent grâce auquel tu fais de si jolies choses en pyrogravure.

Bons baisers à tous, ma chère Madeleine, et surtout à ma petite mère chérie. Toi je t'embrasse tout spécialement, comme la meilleure des sœurs que tu es.

A HENRI DE N.

Précy-sur-Oise, 4 octobre 1901.

.....Tu as passé quelques jours sur une mer idéalement belle, — mon rêve ; et mes vacances s'écoulent dans un pays qui est assez joli, il est vrai, mais n'a rien de maritime. Tu as admiré l'Acropole, et j'ai assisté aux séances du Conseil général ! Tu es au pays des classiques souvenirs et tu crois, à chaque pas, que tu vas rencontrer Périclès ou Platon — je vis entouré d'électeurs stupides. Enfin, il y a deux grands mois que je suis séparé de maman et de ma famille presque entière, et tu voyages avec ta mère.

Permets-moi donc de t'envier. Ne crois pas, d'ailleurs, d'après ce qui précède que je me considère comme malheureux, mais enfin je vois avec grand plaisir arriver la rentrée.

La rentrée définitive, elle n'arrivera pour moi que dans une quarantaine de jours ; pourtant dès maintenant je vais aller à Paris tous les dimanches et les après-midi de samedi. A ton retour, tu me ferais grand plaisir en venant un samedi soir au *Sillon* entre 5 h. 1/2 et 7 h. Nous causerons de nos projets

pour cette année..... Je commence à espérer que nous pourrons nous voir un peu maintenant. Que cela va nous changer !

A SA MÈRE

Précy-sur-Oise, 31 octobre 1901.

Une valse chante depuis ce matin dans ma tête, une valse lente, une de ces valses tziganes qui disent tant de choses quand on sait les entendre. Elle accompagne toutes mes actions ; le musicien invisible qui la joue connaît à merveille toutes mes pensées, car la valse est gaie, légère, dansante, quand ce sont des idées roses qui me traversent l'esprit, — et quand ce sont des idées noires, tout doucement, en sourdine, sur un rythme ralenti, les notes se prolongent, graves, évocatrices de souvenirs, des notes qui pleurent discrètement, avec une infinie et mélancolique poésie. Dehors le vent souffle et les feuilles tombent. Elles sont ma principale préoccupation depuis quelque temps, ces feuilles. Il y a un mois, elles ont commencé à jaunir. Maintenant, sans interruption, elles tombent, d'un vol joli et capricieux. Elles s'entassent sur le gazon, et les branches des arbres se dépouillent peu à peu, jusqu'à devenir des baguettes toutes noires, du bois mort. Bientôt tous ces massifs verts ne seront plus que des groupes de squelettes décharnés. Chaque jour le feuillage des marronniers, plus transparent, laisse voir les branches.

Et là-bas, près de la petite porte du jardin, les deux grands peupliers maigrissent, et quand le vent les fait frissonner, quand leurs feuilles s'écartent, on commence à s'apercevoir que, sous ces vêtements en lambeaux, ce sont simplement deux immenses mâts de navire, tout droits et très laids, qui se balancent.

Je contemple ce spectacle de décomposition de la nature avec une joyeuse tristesse, — la tristesse qui serre le cœur devant les agonies, la joie qui accompagne tous les retours. On ne peut expliquer ce sentiment complexe ; seule, ma valse est assez souple, assez expressive pour traduire cela.

Je voudrais hâter cette mort ; chaque feuille qui tombe marque une minute qui s'écoule ; lorsque nous partirons enfin, il n'y aura plus rien sur les arbres, je le sais, et je suis comme les enfants qui font tourner les aiguilles d'une pendule pour que le temps fuie plus vite. Aussi ce vent violent qui souffle me remplit de joie, parce qu'impitoyablement il secoue les cimes des peupliers, et les grosses branches des marronniers, et que, grâce à lui, les feuilles depuis ce matin tombent plus vite.

Au revoir, ma chère petite maman. Il faudrait les notes passionnées de la valse qui chante dans ma tête pour vous dire l'ardent désir que j'ai de vous retrouver.

A LA MÊME

20 août 1902, Maison Mezloc, rue de Pauze,
Cauterets (Hautes-Pyrénées)

Vous devez vous plaindre amèrement de mon silence, maman chérie ! Mais si vous connaissiez notre genre de vie ici, vous m'excuseriez. Nous partons le matin après la messe de l'abbé E., nous déjeunons dehors, sur l'herbe, et nous rentrons vers sept heures. Il m'a fallu pourtant faire pour le *Sillon* un article qui m'a donné bien du mal, et pris bien du temps.

Ne croyez pas que je vous oublie ; ma pensée va bien souvent vers Montmeille en faisant un grand détour pour éviter Précy-sur-Oise. Je suis sans nouvelles de M. X. et ne sais jusqu'à quelle date durera mon congé. En tous cas, je ferai tout mon possible pour passer soit un ou deux jours, soit même une semaine avec vous. Vous savez quel plaisir, quel bonheur ce sera pour moi. Malgré tout ce que vous m'avez dit, j'ai peur qu'au fin fond de votre cœur vous ne m'en veuillez encore de ma fugue montagnarde. Elle m'était bien nécessaire pourtant. Ici, il y a un air qui vaut tous les médicaments du monde. En plein midi, et aux jours les plus chauds du mois d'août, il fait frais sur les hauteurs : une brise imprégnée d'une odeur de sapins, et rafraîchie sur les glaciers, nous vivifie ; d'ailleurs, de l'eau partout : des gaves, des cascades merveilleuses, des sources timides, sur toutes les routes. C'est tout cela

qui fait la montagne et qui repose. Les soirées surtout sont délicieuses. Quand vers sept heures, le soleil s'est couché derrière quelque sommet, que la paix et que l'ombre descendent dans les vallées, qu'on ne rencontre plus personne, et que dans le lointain sonnent les clochettes de quelques troupeaux, il me semble que nous avons presque la perception de Dieu ; à cette heure-là il doit habiter les Pyrénées, de préférence aux églises mêmes. Les prières montent tout naturellement aux lèvres, et les soucis mesquins s'en vont. L'âme s'élargit... Vous apprécieriez cela mieux que personne, petite maman, et je voudrais que tout au moins, quand revient cette heure-là, vous pensiez un peu à votre Henry. Vous direz l'*Angelus*, je le dirai de mon côté, et les deux prières se rejoindront quelque part, très haut.

J'attends et j'espère la venue de Marc Sangnier. Mais on le réclame de tous côtés ; il retarde et je commence à avoir peur. J'aurais bien besoin pourtant de le voir, de faire plus intime connaissance avec sa femme et de causer avec lui de ce que sera pour le *Sillon* l'année prochaine.

A LA MÊME

Cauterets, le 2 septembre 1902.

Ma chère Maman, votre lettre m'a fait autant de plaisir que votre dépêche, partie de Montmeille juste à l'heure de ma naissance. Vous m'aviez déjà

parlé de cette joie un peu mystérieuse que vous a causée mon apparition dans le monde. Comment l'expliquer ? Pauvre Maman ! N'allez pas croire au moins que je sois destiné à de grandes choses ; je ne le pense pas du tout... Je voudrais faire simplement mon devoir, et ce n'est généralement pas ce qui mène à être ministre ou président de République ; je n'ai guère d'autre ambition que celle de ne jamais vous faire de peine. Pour le reste, je vais, les yeux bandés, assez insoucieusement. Cela me mènera je ne sais où, mais vos prières m'empêcheront de tomber.

Durant ces derniers jours de mes vacances, je jouis peut-être mieux qu'au début de la beauté de ces montagnes. Nous n'avons pas un temps radieux, et le ciel est presque toujours couvert de nuages. Je ne m'en plains pas d'ailleurs, car ces nuages ajoutent à tous les paysages infiniment de charme. Quelquefois ils descendent très bas, et il nous faut les traverser pour peu que nous nous élevions au-dessus de Cauterets. Ils fuient rapidement avec nous, le long des vallées, en se déchirant par endroits, en s'accrochant aux sapins dont les pentes des montagnes sont couvertes. Enfin nous sortons de ce brouillard glacé qui nous cache les objets les plus rapprochés. Dernièrement, nous avons été au lac de Gaube (dont vous connaissez la photographie que m'a donnée l'abbé E.) Les nuages se sont amoncelés au bord du lac, qui avait l'air d'être suspendu bien au-dessus du reste de la terre. Et puis ils ont

envahi l'endroit où nous déjeunions au pied du Vignemale et nous avons dû leur laisser la place. Un autre jour, nous avons déjeuné et dîné dehors. Le retour dans la nuit — une nuit sans lune — sans autre lumière que les étincelles que nos bâtons ferrés faisaient jaillir des rochers, était très impressionnant. Comme nous suivions la grand' route, il ne présentait d'ailleurs aucun danger, et nous avons pu admirer à notre aise la descente sur Cauterets, le long des vallées sombres et pleines du bruit mystérieux du gave.

Hier, nous avons fait une ascension, peu importante à la vérité, celle du Cabaliros, une montagne qui domine Cauterets et qui n'a que 2333 mètres de haut. Du sommet, la vue est superbe sur Argelès, Lourdes et toute la plaine d'une part, et de l'autre sur le Vignemale, tout neigeux, sur le Pic du Midi, et un grand nombre d'autres cimes. Ce qui est beau, c'est la variété des différentes teintes, le contraste des cimes blanches et des pics rocheux tout noirs, et surtout la couleur bleu foncé des vallées au fond desquelles brillent les torrents, tout en cascades. Je vous décris fort mal tout ceci ; mais votre imagination si semblable à la mienne, complètera, et vous vous ferez une idée assez exacte, chère petite maman, de toutes les sensations agréables et pacifiantes que je suis venu chercher ici.

Le jeune ménage Sangnier n'est pas venu et ne viendra probablement pas ; ils me l'avaient fait espérer pourtant ; mais les circonstances s'y sont

opposées. Cela me chagrine beaucoup, car j'aurais bien voulu causer avec eux de tout ce que nous ferons l'an prochain au *Sillon*.

Notre unique compagnon de voyage, le jeune H. R. dont je vous ai déjà certainement parlé, nous a quittés, il y a une semaine ; il a beaucoup de qualités très précieuses, dont nous aurions bien mieux joui s'il s'était donné plus complètement.....

A SA SŒUR MADELEINE

Cauterets, le 5 septembre 1902.

Ta gentille lettre s'est croisée aveo une carte postale où je te faisais presque des reproches sur ton silence. C'est que, de mon côté aussi, je sens très vivement tout ce que nous avons perdu en perdant pour un temps l'intimité commencée entre nous deux à Biarritz, continuée pendant les grandes vacances jusqu'aux dernières années. Une sœur comme toi a une place à part entre les parents et les frères. Elle est toute désignée pour recevoir les confidences, pour conseiller, pour consoler. C'est un rôle que tu remplissais très bien à mon égard, et que tu rempliras encore, n'est-ce pas ? Il ne faut pas que nous soyons séparés parce que je vieillis — puisque vous m'appelez le « vieux » à la maison, et que tu grandis. Avec tes robes longues, ton chignon et ton air altier de duchesse (ceci est tout à fait un compliment), tu m'intimides presque quand je

te rencontre dans Paris. Et puis, tu t'es formée si vite ! Aujourd'hui, c'est pour y conduire les petits que tu vas au cours ou au catéchisme. Tu remplaces Maman, tu aides Mme D., tu rassures les séminaristes effarés. Mais, je t'en prie, sans rien délaisser de ces utiles occupations, fais une petite place à ton frère aîné — si peu aîné ! et souvent plus fatigué que tu ne crois du sérieux de sa vie.

Nous causerons de tout cela dimanche. J'ai reçu hier une lettre de M. X. qui décidément ne m'accorde pas la prolongation de congé qu'il m'avait fait espérer. Il me rappelle auprès de lui le 8 au matin, c'est-à-dire lundi. Demain samedi je quitterai toutes ces montagnes amies qui font la vie si reposante. Dimanche matin, vers 8 h. 1/2 je serai à Paris. J'y aurai la messe et repartirai le plus tôt que je pourrai pour Beauvais et Montmeille. Si je puis, je déjeunerai avec vous. Si non, vous ne me verrez que vers deux ou trois heures ; je dînerai et, pour la première fois, coucherai là-bas......

Avant-hier et hier, nous avons fait une excursion dans le massif du Vignemale. Nous avons couché dans un refuge du Club Alpin, accroché au flanc de la montagne, parmi les torrents et les flaques de neige, à peu de distance du glacier. Je n'avais encore rien vu d'aussi impressionnant que le spectacle de pareils sommets. A un moment nous nous sommes trouvés dans une petite plaine (à plus de deux mille mètres d'altitude) juste au pied de la « ligne longue », point culminant du Vignemale.

Figure-toi une arête de rocher, verticale et presque lisse, dont le sommet était à plus de mille mètres au-dessus de nous. Une muraille de mille mètres ! Ajoute à cela que les autres parties du massif, tout en rochers d'un très joli gris et dont les saillies étaient desssinées par de minces bandes de neige, formaient un cirque que, pour ma part, je trouve bien plus beau que le cirque de Gavarnie. En bas, de grandes coulées de neige et, à mi-hauteur, un double glacier, contenu entre deux parois de roches. Au fur et à mesure que nous nous élevions, nous apercevions à droite et à gauche de nouveaux sommets lointains, les uns bleuâtres, les autres blancs, tandis qu'en face de nous le Vignemale semblait toujours nous dominer autant. Au moment où nous sommes parvenus au col d'Ossoue (à 2738 mètres de haut) le soleil s'est couché. Toute une série de pics se détachaient en noir sur un fond d'or. Des nuages passaient ; il y en avait de sombres, violets et d'autres roses, ou dorés. Un calme extraordinaire, le bruit sourd des gaves en bas, et l'air le plus vif et le plus pur qu'on puisse rêver. C'était émouvant à faire pleurer. Enfin il a fallu quitter le col ; de l'autre côté, nous avons aperçu une autre vallée, pleine de mystère, de grands pans d'ombre, et fermée à l'horizon par les chaînes des sommets neigeux de Gavarnie. A travers les grosses pierres et les quartiers de roche qui forment le sol des Pyrénées, en longeant de grandes plaques de neige, nous sommes arrivés au refuge dont j'envoie une photo à Marthe. Je te dirai une autre fois le

pittoresque du dîner et du coucher, et ce que nous avons fait le lendemain. Mais je tenais à t'écrire tout de suite l'extraordinaire impression de recueillement et presque d'extase éprouvée avant-hier au col d'Ossoue.

A bientôt, chère petite sœur... Je t'embrasse très tendrement.

A HENRI DE N.

Précy-sur-Oise, 26 septembre 1902.

Ton affection et ta confiance me font beaucoup de plaisir, tu le sais. Ce qui me réjouit dans ta nouvelle orientation, c'est que je suppose que tu vas être plus libre, et que nous nous verrons davantage. Je ne sais si la préparation à l'Ecole des Beaux-Arts présente plus de dangers que la préparation à Saint-Cyr ou à l'X. Les tentations, je crois bien qu'on les rencontre un peu partout, et que la meilleure garantie est d'être occupé, pris tout entier par une vie passionnante. L'*Aube* et le *Sillon* pourront te donner cela. Tu es bien gentil de dire que mon amitié pourra t'être de quelque secours, et je suis très heureux que tu l'envisages comme une amitié chrétienne et utile. Certainement nous serons plus forts en nous appuyant l'un sur l'autre, et je compte sur toi, autant que tu comptes sur moi.

Marc Sangnier est demeuré absolument tel qu'il était avant son mariage ; il n'est ni moins abordable,

ni moins actif, ni moins ardent. Sa femme est tout à fait charmante, et comprend à merveille le *Sillon*. Elle y pourra faire beaucoup, en travaillant à unir les familles de nos amis : et elle a la ferme intention de le faire. Depuis dimanche, Marc Sangnier est parti pour Toul où il fait ses vingt-huit jours ; il reviendra le 18 octobre, et probablement une journée dans l'intervalle. Si du moins il pouvait se reposer un peu là-bas ! Il en a grand besoin ; sa tournée de conférences pour la liberté de l'enseignement l'a exténué.

Je ne serai définitivement installé à Paris que dans les premiers jours de *novembre*, hélas ! En ce moment, d'ailleurs je suis particulièrement occupé à cause de l'élection de dimanche prochain à Compiègne. Il m'a fallu courir les routes en voiture, en chemin de fer, et même en automobile. Je n'ose pas te donner rendez-vous dimanche, n'étant pas encore sûr de pouvoir venir, et surtout ignorant à quelles heures j'arriverai et repartirai.

AU MÊME

Précy, 15 juillet 1903.

.....Tu as bien raison de me parler de Marc comme tu le fais, et il est certain que son affection est une des choses les plus précieuses et les plus douces que j'aie. Mais l'organisation de ma

vie et la tyrannie que le *Sillon* lui-même exerce sur nous, font que je n'en jouis que bien rarement. La semaine dernière, je t'enviais d'être à Fontaine, et de goûter un peu de ce repos moral qui est si bon... Toi qui as été longtemps interne et loin de tout, tu as dû souffrir de l'isolement et de la contrainte que l'on éprouve lorsque l'on est entouré de gens qui ne comprennent rien de ce que vous faites, et n'aiment pas ce que vous aimez. C'est ce qui est pénible ici. La vie du *Sillon* est si intense, et elle s'empare de notre âme tout entière à un tel point que, dès que l'on s'absente, on a la nostalgie de cette petite maison du boulevard Raspail.

Je n'ai pas la fatuité de croire, comme tu me le dis, que je mérite l'affection de Marc : mais du moins je crois qu'elle me crée des devoirs, et qu'au contraire, avec un tel appui moral, je devrais être cent fois meilleur que je ne suis. D'ailleurs il me semble que l'on doit d'autant mieux aimer que l'on est moins imparfait : plus on peut arriver à se dépouiller de soi-même, à ne pas se rechercher, et plus on est capable de se donner, de donner à ses amis le meilleur de soi-même. Et ainsi je crois que toutes les questions sont, par un côté au moins, des questions morales : par exemple, il me semble qu'un individu est d'autant plus utile, exerce une action d'autant plus efficace qu'il est plus profondément chrétien ; et de même pour un littérateur, pour un artiste.

Tout ce que je te dis là doit te paraître

horriblement « pompier » et certainement ce sont des réflexions que tu as faites cent fois. Tu me pardonneras pourtant de te les répéter. Ici, après le dîner, nous jouissons de soirées admirables, et pendant une heure, à la tombée de la nuit, je me promène en rêvassant dans le jardin. Cette extraordinaire importance de la question morale qui se mêle et se substitue parfois à toutes les autres est un inépuisable thème de méditation ; et je n'ai pu m'empêcher de t'en parler. C'est une phrase que j'ai entendu dire bien souvent par des prédicateurs, qu'il n'y a de vraiment important qu'une chose : être bon chrétien. Mais cette phrase-là m'avait toujours paru insignifiante, vide de sens, dépourvue de portée pratique jusqu'au jour où j'ai connu le *Sillon*, où j'ai vécu de sa vie. Ce serait déjà un motif suffisant de reconnaissance envers le *Sillon* et envers Marc...

A bientôt. Que nous nous sommes peu vus cette année, mon pauvre Henri !... Mais aussi où trouver du temps ? Le temps ne t'est pas trop parcimonieusement mesuré. Pour moi, j'en ai bien peu et j'en aurai de moins en moins jusqu'au jour où je serai libre de conduire ma vie comme je voudrai, c'est-à-dire dans trois ou quatre ans. Que feras-tu à cette époque là ?.....

Si ce n'est pas trop te demander, fais-moi de temps en temps une phrase dans tes prières, et crois-moi bien affectueusement tien.

A SA SŒUR MADELEINE

Précy, 17 juillet 1903.

Chère petite Madeleine, quelle surprise et quelle joie m'a causées ta lettre ! Tu trouveras peut-être que j'ai beaucoup attendu pour te le dire... Que veux-tu ? Le temps me fait toujours défaut, surtout ces jours derniers. Quelques affaires délicates, dans l'arrondissement, nécessitent une foule de démarches ; hier, je n'ai pas eu, à la lettre, une minute ; aujourd'hui je crains à tout instant, en t'écrivant, d'être interrompu.

Tu devines avec quel plaisir j'ai constaté que les choses n'avaient pas changé depuis Biarritz, — depuis le temps où nous formions une petite alliance offensive et défensive. Nous avons si rarement l'occasion de causer ensemble, et aussi — jusqu'à ces derniers temps du moins — nous avions des occupations et des préoccupations si différentes que je craignais un peu, et je regrettais, que nos relations ne fussent plus tout à fait les mêmes. Mais je vois que c'était tout à fait superficiel, et je te remercie de tout mon cœur, ma chère petite Madeleine, de m'exprimer si délicatement et tendrement ton affection. Par exemple, les éloges sont de trop. Vois-tu, on s'est habitué, rue Michelet, à m'élever sur un piédestal, et depuis que j'y suis perché, on n'aperçoit plus mes défauts, mes innombrables défauts. Il ne faut pas, je t'en prie, que tu coupes dans ce pont-là. Ce sont des illusions que des parents peuvent se

permettre, mais les yeux des frères, et surtout des sœurs, doivent être beaucoup plus clairvoyants.

Le *Sillon*, tu as pu le constater toi-même, est prodigieusement attachant, et même tyrannique :

« Laissez-lui prendre un pied chez vous,
Il en aura bientôt pris quatre ».

Le pied qu'il a pris chez nous pour commencer, c'est moi, et il a continué en prenant tous les cœurs de la famille. Le temps que j'y passe, c'est du bon temps que je me donne. Et souvent, la vertu consisterait à y aller moins, et à rester davantage dans notre famille, où il y a aussi une action à exercer... J'aurais plus de mérite si je faisais du droit plus souvent et moins d'articles... voilà la vérité. Non, je ne suis pas du tout vertueux, je t'assure ; c'est une légende qui s'en va, et qu'il faut aider à s'en aller. Mais puis-je compter sur toi pour travailler à la démolir ?

A LA MÊME

Cauterets, 12, rue de Pauze, août 1903.

Papa m'écrit qu'il est inquiet de moi. Dis lui bien vite pour le rassurer que je n'ai plus de pansement maintenant, que les muscles n'ont pas été atteints, ni les nerfs, et qu'il ne me restera de cette blessure qu'une assez longue cicatrice, et un souvenir désagréable. Quant à mon traitement, je le suis avec résignation et régularité. Enfin, le droit

commercial n'a plus de secrets pour moi. Donc, que papa ne soit plus en peine de ma santé physique ni intellectuelle. Figure-toi que le *Sillon* est si exigeant que maintenant que je l'ai quitté, c'est lui qui vient me relancer jusqu'ici. Il y a trois jours, plusieurs prêtres de Pau ont débarqué dans notre maison, parmi lesquels un de tes anciens catéchistes, l'abbé Canhapé. Tous ces abbés ont fait merveille dans leur pays : cercles d'études, caisses ouvrières, voire même un cercle d'études de jeunes filles ! Quant à l'abbé Canhapé, il s'efforce de ressusciter un cercle ouvrier vénérable — l'un des premiers fondés par M. de Mun — et qui s'était doucement endormi dans la paix du Seigneur. Ces messieurs veulent que j'aille faire un laïus à Pau, le 17... si je suis encore là. Dimanche prochain, nous irons à Lourdes pour une petite réunion de jeunes gens et de jeunes lévites auxquels il faudra que j'explique les beautés de la démocratie en général et du *Sillon* en particulier.....

Je ne te parle pas des promenades que nous faisons, et pourtant elles sont délicieuses : avant-hier, par le plus beau clair de lune, les montagnes étaient admirables, presque transparentes, et le gave et les cascades ! — Un jeune abbé de Lourdes nous chantait des chants du pays , d'une voix de tête comme celle de l'abbé S. Mais tout cela ne se raconte pas et ton imagination t'en dira bien davantage que mes souvenirs.

A LA MÊME

Cauterets, 14 août 1903.

Mais non, chère petite Madeleine, la mésaventure arrivée à tes lettres, aux correspondants du *Sillon* n'a aucun inconvénient, ou du moins elle n'en a pas d'autre que de te forcer à recommencer... Mais tu es si « emballée » que tu parais disposée à écrire sans te plaindre toutes les lettres du monde.

..... Je suis rentré hier un peu fatigué mais ravi de l'ascension du Vignemale, faite en deux jours. Le premier soir, j'ai couché dans un refuge du Club alpin, au col d'Ossoue, avec l'abbé E. et un type de la rue des Postes qui est venu quelquefois me voir à la maison, J. F. Le lendemain, à cinq heures, F. et moi avons laissé au refuge l'abbé E. qui est sujet au vertige, et précédés d'un guide (et accompagnés par les vœux de tous les touristes qui avaient passé la nuit au refuge) nous avons abordé le grand glacier. A huit heures et demie, après un dernier effort pour franchir la dernière pointe du rocher, nous étions là-haut, à 3300 mètres d'altitude. Un temps superbe. Peu de vent, et température assez élevée. A nos pieds, j'entends à 1500 mètres au-dessous de nous — la mer des nuages, c'est-à-dire une immense nappe blanche qui s'étendait dans toutes les vallées et sur la plaine jusqu'à Toulouse. De là émergeaient une quantité innombrable de pics, de massifs plus ou moins neigeux, et en particulier toutes les montagnes qui forment le cirque de Gavarnie.

Nous ne pouvions nous arracher à cette contemplation et nous avons passé près de deux heures là-haut, sur une toute petite plate-forme où ne tiendraient pas vingt personnes. Au retour...

Mais voici l'heure de la levée. Je cours jeter à la poste cette lettre et te raconterai une autre fois la suite. Je t'embrasse très tendrement.

A HENRI DE N.

Précy, 21 août 1903.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de te dire combien ta bonne lettre, l'affection et la confiance que tu me témoignes m'ont touché. Tu as raison : souvent il est plus facile d'écrire que de parler. Une certaine gêne, la crainte de n'être pas au même diapason, de ne pas savoir me faire comprendre, ou de ne pas comprendre, m'empêchent de causer, à cœur ouvert, comme je voudrais le faire. Mais tu sais, pour avoir éprouvé toi-même ce sentiment, qu'il est indépendant de l'affection véritable que l'on ressent.

23 août. — Je te plains d'autant plus d'être dans un pays où tu ne parais pas beaucoup t'amuser que je viens moi-même de passer quelques semaines bien agréables à Cauterets, avec l'abbé E. Une saine et raisonnable fatigue physique, et un grand repos intellectuel, un pays assez grandiose et simple pour inspirer de fortes impressions religieuses, voilà ce que nous avons trouvé, ou plutôt retrouvé là-bas.

Tu te figures aisément combien après cela la vie extérieure du *Sillon*, l'allure toujours pressée, presque fiévreuse, de nos amis m'ont frappé. Je n'ai passé boulevard Raspail que quelques heures : mais lorsqu'on se trouve au milieu de gens si affairés, on a un peu honte d'avoir pris tant de repos. Maintenant, je reprendrais volontiers cette vie-là, qui, à vrai dire, nous prend bien plutôt elle-même et presque malgré nous. Mais il a fallu retourner à Précy, et jamais les jours ne m'y ont paru si longs et si inutilement dépensés que cette année. Plus M. X. se fait vieux, moins je suis libre ; le temps nous tient tous enfermés à la maison, un temps morne, toujours le même depuis un mois, paraît-il. Dès le matin, le ciel est bas, couvert de nuages gris ; le soleil ne se montre que quelques minutes. Puis la pluie tombe, serrée, mais sans hâte, durant des heures entières, qui me paraissent bien monotones, à lire des articles de journaux éternellement les mêmes, à m'occuper d'affaires toujours pareilles, d'électeurs toujours quelconques. Par ci, par là, un peu de liberté et je retourne à mes lettres et à mes bouquins... pour en être bientôt arraché. Ainsi ai-je été interrompu avant-hier, alors que je venais de commencer à causer avec toi.

Quand finiront tes vacances ? Je ne sais si tu es comme moi ; mais les moments que j'apprécie le plus ou du moins qui me donnent la plus grande impression de satisfaction morale, sont ceux où sans emballement, avec effort quelquefois, je travaille à

quelque obscure et nécessaire besogne pour le *Sillon*. Les résultats obtenus sont beaux, peut-être. Mais à les regarder trop longtemps et de trop près, on se rend compte surtout des imperfections de l'ensemble, de tous les points faibles, de tous les dangers qui nous menacent. Et c'est quelque chose de pénible, comme tous les examens de conscience. Aussi, aux manifestations bruyantes, aux apparences qui dépassent souvent si fort la réalité, je préfère le travail réel et humble, que l'on ne voit pas, mais qui est fécond, moins par ses résultats matériels que par la peine qu'il donne. Comme cela nous console parfois des déceptions de toutes sortes, comme cela fait oublier les froissements et les égratignures que notre amour-propre ou notre sensibilité ont à subir !

Pardonne-moi de te raconter tout cela et si longuement ; mais l'oisiveté d'ici me fait apprécier plus que jamais notre cher travail de Paris.

A SA SŒUR MADELEINE

Précy, 13 septembre 1903.

Je te remercie de ta lettre qui m'a bien touché. Comment peux-tu croire que tu as été pour moi un embarras ! J'ai été si heureux au contraire de t'emmener ainsi, toute seule, et de te mêler plus intimement encore à cette vie du *Sillon*, si forte et si prenante. Je ne sais si tu as été émue, comme je l'ai été moi-même, par la séance intime qui a suivi

la seconde messe et où il a été question de la vie intérieure du *Sillon*. Tu as pu t'y rendre compte que la meilleure, la seule manière d'appartenir au *Sillon* était d'en avoir l'esprit, et d'unir à une foi intense, réfléchie et vivante, l'amour de notre société moderne, la confiance en elle. Et de cette façon, tu vois que tu en es sans doute bien plus véritablement que beaucoup de ceux qui y viennent et s'y agitent sans trop savoir pourquoi.

Mais que de choses ne devrions-nous pas faire, nous qui avons la joie d'être mêlés à un mouvement comme celui-là, d'être nés dans une époque troublée peut-être mais si passionnante, dans un pays si attachant, et dont les pires erreurs ont toujours quelque chose de généreux !.....

A SA MÈRE

Cauterets, Maison Hourcade, 12, rue de la Pauze, 1904.

Chère petite Maman, vous trouvez peut-être qu'Henry n'écrit pas bien souvent ; et vous lui en voulez un peu ou ce qui est encore pire, vous trouvez dans son silence une raison nouvelle de vous inquiéter de sa santé. — Mais vous auriez grand tort ; car nous sommes revenus, un de nos camarades et moi, d'une ascension de deux jours, ravis et sainement fatigués. Nous sommes montés au pic d'Enfer, un peu moins haut que le Vignemale, mais très sauvage et d'un abord plus difficile. Et l'air que

l'on respire à ces hauteurs-là, un air qui a passé sur des sapins et des glaciers, vous dilate la poitrine, vous fortifie, vous exalte... D'autres excursions plus courtes, et aussi des journées de complet repos ont achevé de me retaper. Vraiment je vais très bien, je recommence à lire sans fatigue, mais je n'en abuse pas, et même à écrire sans fatigue, et j'en abuse encore moins. Donc, en conscience, je puis vous affirmer que je serai en état d'aller à Rome ; j'y prendrai des paquets de quinine, et puis je terminerai cela par une dizaine de jours de repos avec Marc Sangnier et vous devinez que cela ne m'est pas indifférent non plus. Je n'aurai jamais passé si longtemps seul avec lui ; et il est si intimement lié à tout ce qu'il y a de plus important dans ma vie ! Je ne dis pas à ce qu'il y a de très élevé, car cela c'est ce qui devrait y être, ce que je voudrais y mettre, et ce qui y est si peu. Vous me connaissez donc bien mal, Maman, que vous parlez du brasier qui est dans mon cœur et de la petite flamme que vous m'avez donnée, alors qu'il faudrait dire le contraire. Il est sûr que le *Sillon* me passionne et que j'y donne beaucoup de temps et d'effort ; mais cela ne signifie pas grand chose, et des industriels qui ont gagné assez d'argent pour n'en plus désirer, se donnent autant de mal, et même plus, pour faire marcher leur maison, simplement parce qu'on s'intéresse à ce qu'on fait. Et d'autre part je vois trop bien tout ce que je n'ai pas fait à la maison, où j'ai plutôt désorganisé la vie de famille, pour ma part ;

et alors, à quoi sert de se donner beaucoup de mal pour remplir certains devoirs qu'on se crée, si on néglige ceux qui sont tout proches et qui s'imposent ?

Je me dis cela souvent — et je ne m'améliore guère. Alors il ne faut pas trop admirer quelqu'un qui ne le mérite pas beaucoup.

Vous avez beau dire que vous êtes déjà toute reposée, je ne m'y fie pas trop ; heureusement les petites sont là, mais enfin vous avez eu tant de fatigues et d'émotions que l'hiver m'effraie un peu, car les hivers se suivent et se ressemblent pour vous : ils sont tous aussi durs. — Au mois d'octobre, nous pourrons nous voir un peu, par extraordinaire. Je vous accompagnerai et nous causerons.

A bientôt, chère petite maman. Ne pensez pas tant de bien de moi, mais aimez-moi toujours autant, n'est-ce pas ? Mille choses à tous. Merci à Madeleine pour sa lettre si gentille.

Vous savez combien je vous suis reconnaissant de savoir si bien tout comprendre. Je vous aime et vous embrasse très tendrement.

A LA MÊME

Rome, samedi 10 septembre 1904.

Chère maman, nous sommes depuis deux jours à Rome. Le voyage n'a pas été très fatiguant parce que nous étions tous plein d'entrain. Des nouvelles extraordinaires nous attendaient ici. Marc Sangnier

avait vu le Secrétaire d'Etat, Monseigneur Merry del Val, et lui avait parlé pendant trois heures des difficultés de toute sorte que rencontre le *Sillon* : Action libérale, Mgr Turinaz, Association catholique de la Jeunesse française, etc. Mgr Merry del Val, qui n'est nullement démocrate, mais qui est fort intelligent, lui a donné gain de cause sur toute la ligne. Il nous a encouragés à travailler sans nous soucier des critiques de certains catholiques, de certains évêques ; *à rester indépendants* ; il trouve tout naturel que nous ayons refusé de nous affilier à l'Action libérale. Il a déclaré que Rome n'entendait aucunement *imposer* l'union, nous donner un chef, ni concéder un monopole à un homme ou à un groupe.

On prétendait fortement autour de nous que Rome voulait fondre toutes les œuvres en une seule, et unir, par exemple, le *Sillon* et l'Association. Mgr Merry del Val n'a jamais songé à cela. Il nous a dit de travailler de notre mieux, en conservant nos idées, nos méthodes propres. Il a même ajouté qu'il était très bon qu'il y eût deux groupements parce qu'ils pourraient réunir des individus de toutes opinions : « Si vous travaillez assez pour absorber l'Association, eh bien ! tant mieux pour vous ! »

Et un tas d'autres choses sur notre conception de la démocratie, etc., etc. Bref un succès inespéré.

Marc Sangnier a vu le Pape cinq ou six fois. Je l'ai vu deux fois aux audiences générales. Hier

notamment toute la jeune garde en costume lui a été présentée spécialement, chacun de nous l'a vu de tout près, a baisé sa bague. Il paraît un peu accablé, a l'air bon, sourit, et ne dit rien, ou à peu près.

Demain, audience du *Sillon*. Très probablement le service d'honneur habituellement fait par la Garde Noble sera fait par la jeune garde que le Pape aime bien. Nous allons donc le voir encore mieux. Cette audience-là sera très bien, parce que nous serons entre nous. Marc Sangnier lui fera un discours et nous, nous allons faire un chahut de tous les diables ; il paraît que le Pape aime bien ça, et nous tâcherons de lui montrer la physionomie d'une réunion publique. — Déjà le *Sillon* fait une drôle de figure dans Rome, à côté du pèlerinage de la *France du travail* lequel ne comprend que des dames et des curés. On ne voit que nous ; nous sommes en contravention constante avec le protocole. Aux audiences, nous sommes tous en veston, avec des chapeaux mous ou des casquettes cyclistes, et Marc, qui se tient aux côtés du Pape pour lui présenter nos amis, a arboré une petite jaquette. Quant à la jeune garde, elle manœuvre et fait de « l'école de compagnie » dans le Vatican. Je vous quitte pour aller au banquet du *Sillon* que présidera le cardinal Vannutelli. — A bientôt d'autres nouvelles, et mille baisers, chère petite maman.

A SON PÈRE

Rome, 12 septembre 1904.

Mon cher papa, voici le dernier jour : dans douze heures, les derniers de nos camarades seront partis, et sans doute Marc Sangnier et moi ne tarderons guère à les suivre.

C'était hier la journée la plus importante, l'audience spéciale du *Sillon*..... Elle nous a tous bien profondément émus et enthousiasmés. Elle avait lieu le matin. Longtemps d'avance, nous étions réunis dans la Cour de Sainte-Marthe, la jeune garde en grand costume, et nous montions par de longs escaliers et les cours curieuses du Vatican, jusqu'à la salle qui nous était réservée, une des plus belles, décorée de peintures, de mosaïques et de statues. Au fond, le trône du Pape sur une estrade élevée ; devant, la jeune garde, et tous nos camarades pressés derrière elle.....

Tout le monde est là, et le *Sillon*, les officiels du *Sillon* vont chercher le Pape dans ses appartements. Les officiels, c'est-à-dire Marc Sangnier, en jaquette, cela va sans dire, et autour de lui, vêtus avec l'élégance et la recherche qui les caractérisent, des camarades d'un peu partout : d'Hellencourt, Hoog, Meyer; de tout jeunes étudiants, Clevers, un de nos amis les plus actifs, coupeur à la *Belle Jardinière*, etc., etc. L'attente a duré quelque temps et nous étions un peu inquiets. L'adresse du *Sillon*, une adresse très nette, qui se terminait par

l'affirmation de notre foi démocratique et où nous expliquions que si nous ne pouvions pas nous passer du catholicisme et de l'Eglise, d'autre part nous n'avions pas à demander au Pape l'approbation de nos méthodes et la confirmation de nos espérances dans l'avenir de la démocratie, — cette adresse avait été acceptée par le Pape. Mais nous ne savions pas encore quelle serait sa réponse. La veille, Marc Sangnier avait été voir Mgr Merry del Val pour la cinquième fois ; ils sont tout à fait intimes maintenant, et causent comme de vieux amis ; le cardinal le reconduit jusque dans l'antichambre ; Marc Sangnier m'a présenté, et le cardinal m'a dit quelques mots très gentils ; il a beaucoup d'allure, très distingué, mais n'a pas l'air de se « gober » du tout. Donc Mgr Merry del Val avait dit à Marc Sangnier : « Vous serez content de l'adresse du Pape », mais il ne la lui avait pas montrée. D'où anxiété générale.

Entrée du Pape. Acclamations ; Pie X monte sur son trône, et le cardinal Vivès présente le pèlerinage. Il parle italien, on ne comprend pas, mais ça a l'air très bien. Marc Sangnier, à son tour, d'une voix de stentor, lit notre adresse. On l'interrompt trois ou quatre fois pour l'applaudir et même l'acclamer. C'est d'une haute inconvenance, on ne doit pas applaudir en présence du Pape. Mgr Bisleti, maître des cérémonies, nous fait des signes désespérés mais impuissants, et le Pape sourit.

Le Pape se lève et répond, en italien, malheu-

reusement, mais Mgr Bisleti traduira tout à l'heure. Il a une voix très forte et très chaude, parle avec animation, avec des gestes énergiques. Presque tout le temps, il fixe les jeunes gardes ; nous sommes figés dans un « garde à vous » impeccable. On l'interrompt une fois pour l'acclamer ; nous avons su depuis que c'était encore plus inconvenant, mais il avait l'air très content. A la fin de son discours, une ovation ; il se relève pour nous remercier, en souriant.

Enfin Mgr Bisleti lit la traduction. C'est une adresse inespérée. Vous l'avez peut-être déjà lue dans l'*Univers*. Le Pape nous remercie de notre adresse « si pleine d'affection » et « puisque nous avons su concevoir des pensées si nobles et si généreuses » il déclare que « chacun de nous aura à le considérer désormais non comme un père, mais comme un ami ».

Il « s'abstient de nous recommander la piété et la vertu, parce qu'il sait que ces avis nous sont inutiles ». Il nous félicite « parce que nous sommes forts » et souhaite que notre action s'étende.

Il ajoute : « Ne vous laissez pas décourager si vous êtes encore peu nombreux, mais *restez fidèles à votre bannière et vous règnerez*... Ne vous laissez pas décourager *si tous les catholiques ne s'unissent pas à vous, et n'acceptent pas vos méthodes* ; car il est naturel que dans une armée tous les soldats n'aient pas les mêmes armes et combattent de façon différente ; mais restez sur le terrain religieux et pratiquez la charité... »

15 septembre. — Voici trois jours que je traîne cette lettre dans ma poche sans trouver le temps de la terminer. Aussi je renonce à achever ma narration ; je vous dirai à Paris par le détail tous les succès que le *Sillon* a remportés ici..... (1)

AU MÊME

Chartres, 17 novembre 1904.

Nous avons déposé aujourd'hui nos demandes de permission, et nous avons tout lieu de croire que nous pourrons aller à Paris samedi soir. Nous commençons à être équipés presque complètement ; nous avons touché aujourd'hui une quantité d'effets invraisemblable : caleçons, chemises, ceintures de flanelle, brosses à reluire, à boutons, etc., ciseaux, fil, aiguilles, dé à coudre, et jusqu'à un bonnet de coton ! Cela fait beaucoup de travail en prévision, car il va falloir tenir tout en bon état et en bon ordre. En bon ordre ! c'est ce qui me paraît ici le plus extraordinaire, avec l'obligation d'être exact. J'ai parfois toutes les peines du monde à arriver à temps, et à me tirer des diverses corvées : certaines sont bien ennuyeuses, la corvée de table, par exemple. Il faut laver d'ignobles assiettes dans un ignoble baquet, plein d'une eau non moins ignoble.

---

(1) Au retour du Pèlerinage de Rome, Marc Sangnier et Henry du Roure s'arrêtèrent quelques jours en Suisse, au col de la Furca. Peu après, Henry du Roure partit à Chartres, pour y effectuer une année de service militaire.

On sort de là les mains grasses et empuanties. Mais tout ce qui aurait choqué dans la vie civile semble tout naturel ici. Ainsi je ne me suis pas lavé depuis hier soir ; eh bien ! cela me semble tout naturel.

A part cela, rien d'extraordinaire ; notre journée a été aujourd'hui très occupée : il a fallu pour la troisième fois changer de chambrée, déplacer ses draps, ses matelas, son paquetage, et tout cela est très ennuyeux. Déjà je sens cette vie monotone me faire remonter jusqu'à la brute primitive : les conversations sont nulles ou ignobles et l'on ne songe guère qu'aux choses du service, à la permission prochaine ou à une corvée à éviter. Rien enfin, tout va bien.

AU MÊME

Chartres, 29 novembre 1904.

Rien de bien nouveau dans cette monotone vie de caserne. Il fait un peu moins froid, mais le brouillard est opaque le matin, et même toute la journée, ce qui est désagréable. Heureusement, la chambre que j'occupe en ville avec B., et que je vais garder avec lui, probablement toute l'année moyennant un prix très minime, est assez confortable. Nous venons d'y faire installer un poële qui chauffe bien et sur lequel nous pourrons même faire la cuisine.

Le peloton des dispensés sera formé vraisemblablement après-demain ; on nous fait espérer que les études auront lieu pendant la journée : nous continuerons donc à être libres de 5 à 9, ce qui

est précieux. Nous avons eu aujourd'hui une marche aux environs de Chartres ; de temps en temps, le capitaine, très paternel, donnait des explications sur l'utilisation du terrain, sur telle ou telle tactique... C'était assez intéressant et, en tous cas, très peu fatigant.

J'ai découvert dans le bataillon plusieurs types que j'avais connus, ou avec qui j'avais des amis communs. Deux, même, sont un peu du *Sillon*. Je pense en trouver encore d'autres, ce qui peut rendre notre existence ici sensiblement plus intéressante. On organise une équipe de football et peut-être une sorte d'orchestre. Je suis les conseils de René en me faisant inscrire, et mes goûts personnels en m'arrangeant pour pouvoir me retirer à l'occasion.

L'abbé que B. connaît et qui nous a fourni notre chambre, est venu nous y voir ; il nous invite à dîner pour demain mercredi ou après-demain jeudi, avec le sergent P., l'ancien séminariste dont je vous ai parlé et avec qui je suis maintenant au mieux. (Si quelqu'un avait l'intention de venir mercredi ou jeudi, il faudrait remettre cette visite à vendredi ou de préférence à l'autre semaine). Ce soir, je dois voir un professeur du Grand Séminaire, dont l'abbé C. m'a donné l'adresse. Cela fait bien des relations. Mais je ferai en sorte de ne pas me laisser accaparer.

Vous travaillez probablement toujours beaucoup, et beaucoup trop, cher Papa. Ne vous fatiguez pas, je vous en prie, au commencement de cet hiver et restez en bonne santé.

A MARC SANGNIER

Chartres, 2 décembre 1904.

Mon bien cher Marc, ç'a été une bien bonne surprise de recevoir ta seconde lettre : que je te remercie d'avoir trouvé le temps de m'écrire entre deux trains ! Me voilà tout à fait tranquillisé à présent ; mais je crains que ce voyage (1) ne te fatigue et que ces quinze jours loin du *Sillon* ne te pèsent beaucoup. Il est si rare qu'il y ait harmonie complète entre nos goûts et nos aspirations et notre vie matérielle. Je le sens plus que jamais ici, et pourtant je suis tout heureux parfois de songer que c'est la dernière étape qui nous sépare de la vie que nous rêvons. Lorsque je suis bien pénétré de cette pensée-là, tous les ennuis de la caserne glissent sur moi sans que j'en souffre, et je vis bien plus dans l'avenir que dans le présent.

Il me semble que je ne vis pas complètement quand tu n'es pas là, et que je suis infiniment moins chrétien ; je me laisse distraire par les occupations du moment, et tout ce qu'il y a en moi d'enthousiasme puérils, de joies et de tristesses factices, remonte à la surface. Mais il me suffit de te revoir quelques instants pour que je me souvienne de ce que je veux être, et que je redescende au plus profond de moi-même pour y retrouver le Christ. Ah ! que mon âme a de peine à se libérer quelque temps de mon corps. Je le traîne après moi comme un bou-

(1) A Rome.

let, et je suis toujours tenté de m'arrêter en chemin quand tu n'es pas là pour me tendre la main.

Je reçois souvent des lettres du *Sillon*, beaucoup plus que je n'avais pensé. Cela me fait un drôle d'effet de lire cela à la chambrée, pendant que je suis si loin de tout ce que j'aime. Et les souvenirs que cela réveille en moi me paraissent extrêmement anciens : le métier militaire s'est superposé pour moi à tout le reste et me force à penser perpétuellement aux mille détails de cette existence inutile : astiquage, revues, corvées. Il a fallu une après-midi de causerie avec toi pour me rendre un peu de liberté d'esprit.

Je te parle bien longuement et bien mal de mes états d'âme, qui ne présentent pas beaucoup d'intérêt. Cela te prouvera tout au moins que je ne peux guère faire d'examen de conscience sans toi.

6 heures. — Je n'ai pu finir ma lettre tout à l'heure à la cantine ; on est venu me chercher pour la visite du major. Le peloton des dispensés a été installé aujourd'hui dans des chambrées à part. Toute la journée s'est passée en allées et venues et en revues de toutes sortes, une longue, longue journée sans rien d'intéressant ni de vraiment utile. Ces journées-là apprennent la fainéantise et le mensonge. Quelle mauvaise atmosphère on respire ici et comme j'ai hâte de retrouver celle du *Sillon !* — Je viens encore de rencontrer un camarade qui est du *Sillon*. C'est un habitué des promenades ; il m'a parlé des L. Je ne sais pas d'ailleurs s'il a toutes nos idées et

s'il est parfaitement chrétien. Mais c'est déjà quelque chose qu'il connaisse le mouvement. J'ai demandé à un libraire de Chartres d'être dépositaire de la revue, et je tâcherai de la faire acheter régulièrement. Je pense bien trouver une dizaine d'acheteurs réguliers.

Tout cela est bien peu de chose et c'est une faible propagande. Mais je suis heureux de causer un peu du *Sillon*, en faisant une corvée ou entre deux poses.

Adieu, Marc. Travaille bien là-bas, travaille pour deux puisque je ne puis rien faire, sinon souffrir, d'une souffrance lente et laide. Je te remercie de tout mon cœur de penser bien à moi et de ne pas m'en vouloir de mon abrutissement. Plus que jamais je me sens lâche, apathique et médiocre. Tous ceux qui m'écrivent sont des saints auprès de moi.

Prie pour moi, je prie constamment pour toi, tout le long de la journée. Je t'aime de tout mon cœur, autant que je puis aimer, et, grâce au *Sillon* et à toi, je peux aimer beaucoup.

AU MÊME

Chartres, le 20 décembre 1904.

Mon cher Marc, ce n'est pas une chose facile d'écrire ici, où l'on a si peu de liberté, où l'esprit et le corps jouissent si rarement d'un peu de tranquillité. Mais je tiens à t'écrire parce que cela me

rapproche de toi, et il m'est si bon de me rapprocher de toi ! Les quelques instants que nous avons passés ensemble, samedi et dimanche m'ont rempli l'âme de force, de douceur et de confiance. J'étais bien triste pourtant en te quittant. Il nous faut si souvent nous quitter ! Mais en même temps j'étais si sûr de rester avec toi, et de te retrouver toutes les fois que je pourrais me recueillir.

J'avais mille choses à te dire ce soir, et voilà que je ne peux plus les exprimer, tant cette vie pèse sur moi et m'abrutit. Et aussi X. me parle sans interruption pour me dire des choses idiotes et cela m'exaspère horriblement. Mais tu sais si bien tout ce que je pense ! — Mon pauvre Marc, ton Henry n'est plus qu'un malheureux soldat, plus fatigué encore et plus bête que les autres ; et je ne puis rien te donner d'intéressant, alors que tant d'autres autour de toi le peuvent. Mais tout ce que j'ai est bien à toi.

Pardonne-moi de t'envoyer une pareille lettre, vide et incohérente. Je n'étais pas capable de t'en écrire une autre et tu sauras toi-même deviner tout ce que je sens et n'ai pas su te dire.

Je t'aime plus que jamais, Marc, avec plus de tendresse et de force que jamais, et je te remercie de tout le bien que tu me fais à chaque minute, présent ou absent. Je t'embrasse de tout mon cœur.

AU MÊME

Chartres, 27 décembre 1904.

Je suis encore tout joyeux et tout réconforté de notre entrevue d'hier ; je n'aurais jamais osé espérer que cette année de service militaire serait si peu pénible : ce n'est pas, tu le sais, que ce milieu ni cette vie me plaisent, mais nous nous voyons régulièrement et c'est pour moi un bonheur si profond que je l'achèterais au prix de bien autres sacrifices. Il y a un an, cela n'eût pas été la même chose, et notre affection avait encore quelque chose de précaire : nous pouvions craindre que le charme ne fût rompu un jour. Et maintenant, nous sommes si tranquilles, si confiants, si intimement persuadés que l'absence et la barrière qui s'élève encore entre nos vies matérielles sont en somme des choses secondaires ! Mais rien ne peut nous enlever l'un à l'autre, que nous-mêmes.

AU MÊME

Chartres, 16 janvier 1905.

Mon bien cher Marc, depuis le moment où je t'ai quitté, il me semble que je suis peu à peu redescendu sur la terre, et voilà maintenant que ces instants de joie et de force, où nous sentons si bien que nous ne sommes qu'une âme en deux corps, ces instants-là ne sont plus qu'un souvenir presque lointain. Seul avec B. dans notre petite chambre,

je suis redevenu le soldat stupidement écrasé par une vie de fatigue inutile et de défiance, et j'ai l'esprit, malgré moi, tout encombré des préoccupations puériles de cette vie militaire. Et toi, toi, que fais-tu en ce moment, et penses-tu aussi à hier ; te souviens-tu comme nous étions heureux au Luxembourg, comme tout paraissait facile et aisé dans ta vie et dans la mienne, — dans *notre* vie ? Mais à toi aussi, la vie de chaque jour apporte des ennuis, des soucis, des tristesses mauvaises et égoïstes, — et tout ce que tu es obligé de faire tout le long de la journée et presque tous ceux qui t'entourent t'empêchent de voir clair, comme nous voyions clair hier. Mon pauvre Marc, nous traînons une vie bien prosaïque et bien lourde, et dès que nous nous sommes élevés un peu, nous avons les ailes fatiguées et nous retombons sur terre. Ne trouves-tu pas bizarres ces gens qui craignent de trouver le Paradis monotone et qui espèrent que cela changera souvent ? Est-ce que ce qui sera divin au contraire, ce n'est pas, précisément, que cela ne changera pas, et que nous pourrons tout le temps jouir de la possession de Dieu, sans que rien vienne nous troubler, et sans que jamais des intérêts ou des tentations nous empêchent de le voir, et de sentir comme nous l'aimons... Songe que depuis quelque temps nous avons eu bien des heures d'un bonheur très grand, si grand que nous ne pouvons pas très bien l'imaginer, et que lorsque nous essayons de nous le rappeler nous en faisons quelque chose de bien plus mauvais,

vulgaire et banal. Ah ! si cela avait toujours duré quand nous revenions de Bordeaux, ou quand nous étions ensemble, tant d'autres fois, n'importe où, et si heureux ! — Il faut bien accepter d'être homme, et la sécurité absolue, la durée, la paix, tout cela n'est pas donné aux hommes tant qu'ils sont encore de ce monde. Et après tout, nous sommes déjà si heureux dans notre misère !

Je te promets de bien rester fidèle à tout ce que nous avons dit, pensé, senti ensemble, fidèle à notre amitié, plus forte et meilleure que nous. Et je tâcherai, pendant cette année de léthargie, de vivre la même vie, celle que nous savons bonne, et d'aller de mon mieux, à tâtons, dans le chemin que nous avons choisi. Toi aussi ? Que nos souvenirs, ces joies de notre amitié, les plus vraies et les plus austères que nous ayons connues, ne nous soient jamais des reproches. Rappelle tous ces souvenirs-là, et moi aussi je les rappellerai, aux moments de fatigue et de tentation, et ils nous rendront assez forts pour souffrir de la vraie et féconde souffrance qui ne s'en va pas en chansons, ni même peut-être en larmes.

Adieu, à bientôt. Je suis libre dimanche à Chartres, de quatre heures à minuit, mais il me semble que tu es pris ce soir-là. Quel dommage ! Veux-tu venir jeudi prochain ou un jour quelconque de la semaine suivante ? Nous nous verrons de cinq à neuf. Ecris-moi vite cela, pour que je m'arrange.

Voilà qu'il va être l'heure de rentrer dans les

« immorales chambrées » et de subir les « obscénités pesantes ». Au revoir, Marc. Malgré tout ce qu'ils pourront faire, il y a bien une partie de moi-même qui est forte, confiante, élevée, chrétienne : c'est toi. Je t'embrasse avec toute mon âme. Je suis si heureux de t'aimer tant !

A SA SŒUR MADELEINE

31 janvier 1905.

Chère petite Madeleine, je voulais t'écrire aujourd'hui une longue, longue lettre. Dimanche, j'ai appris que tu avais vingt ans ! et je ne t'ai rien souhaité ce jour-là, je ne t'ai pas mieux dit que les autres jours que je t'aimais, et que je sentais bien notre intimité redevenir aussi grande et plus profonde qu'autrefois, au temps où nous jouions ensemble, sur la terrasse de notre maison, à Biarritz. — Et puis le temps a passé bien vite, ce soir, en mille petites occupations accaparantes ; je l'ai laissé fuir maladroitement, et dans quelques instants il faudra être rentré au quartier, dans l'immense caserne bête.

Alors, bien vite, bonne fête. Je te récrirai, va, je te le promets, et cela me fera plus de plaisir qu'à toi, car je suis si heureux de causer avec toi. Mais il ne faut pas m'en vouloir de ne t'envoyer que cette lettre informe aujourd'hui.

Dis à papa comme j'ai été désolé que cette

importune visite, et aussi mon état sanitaire, m'aient empêché de le voir dimanche. Embrasse-le tout particulièrement pour moi. Rassure maman : je vais tout à fait bien à présent.

Mille baisers pour tous. Et pour toi, chère petite sœur, un baiser plus tendre que tous les autres.

A LA MÊME

Chartres, 1er février 1905.

Les heures passent si vite, le soir, loin de la caserne et à l'abri des punitions et des grossièretés ! Lorsque je me décide à prendre du papier à lettres, à me faire sur notre petite table encombrée de tasses, d'assiettes et de croûtes de pain, un petit coin bien propre, pour écrire, — il est presque l'heure de l'appel. Il faut partir, — et je pars, tout confus de n'avoir pas pu finir la lettre commencée. Tu sais bien pourtant que, si paresseux que je sois et si lent à trouver des mots pour dire ce que je sens, ce n'est pas une corvée de t'écrire à toi, avec qui je m'entends si bien et qui me connais assez pour deviner ce que je veux dire.

Je m'étonne, vois-tu, que tu les aies, ces vingt ans ; il me semble tout à fait surprenant que, pendant que je grandissais, tu en aies fait autant. J'ai l'impression d'avoir derrière moi une vie très longue, si longue qu'elle a eu le temps de se renouveler entièrement. Que d'ambitions j'avais, il y a quelques années, que je n'ai plus, et que je comprends à

peine aujourd'hui ! Et combien le tout jeune homme que j'étais en rhétorique, à Massillon, me semble lointain, étranger à tout ce qui me touche à présent ! Sûrement, je n'en ferais pas un ami, si je le rencontrais aujourd'hui, et je le jugerais bien sévèrement. Voilà pourquoi je me fais l'effet d'être vieux, très vieux... Et j'ai du mal à croire que nous ayons encore le même âge. Et puis je me représente en pensée Madeleine qui va et vient dans la maison, grande et mince, si bien habillée — je vous trouve toujours toutes les trois habillées comme des reines, — veillant à tout, grave, un peu sévère pour maman qui se fatigue et pour les petits qui se disputent, — et je m'aperçois bien que nous sommes du même âge, puisque nous causons si aisément de tant de choses, et que les mêmes problèmes nous préoccupent, et que nous comprenons nos vies de la même façon.

J'ai reçu ce matin une lettre de maman qui me parle de vos deux premières réunions de jeunes filles. Qu'il est difficile, n'est-ce pas, de faire quelque chose de neuf, et d'avoir et de communiquer aux autres le feu sacré ! Mais vous avez tant de persévérance et d'ingéniosité que vous arriverez bien à trouver les formes d'action originale que l'on cherche depuis si longtemps déjà ! Nous en parlerons samedi et tu me diras où cela en est et tout ce que tu comptes encore faire de nouveau, toi qui es libre d'agir.

De la caserne, rien à dire : les journées se succèdent, tantôt trop chargées, fatigantes, et tantôt

vides, journées interminables de flemme et d'ennui. Les meilleures sont aussi démoralisantes que les pires. Lundi, j'étais encore un peu fatigué : j'ai été consigné et il y a eu marche de nuit, c'est pourquoi je n'ai pu écrire. Je suis tout à fait remis à présent.

A MARC SANGNIER

Chartres, 11 février 1905 (samedi soir).

Mon bien cher Marc, les chambrées sont presque vides ; tous nos camarades sont en permission ou montent la garde, sauf quelques-uns qui, comme moi, sont de piquet. Avant de me coucher, je tiens à commencer au moins cette lettre pour toi. Je sais que cela me fera du bien, et que c'est le meilleur moyen de me ressaisir en échappant quelques instants à l'influence si déprimante du régiment. D'habitude, il m'est si bon, le samedi, de fuir la caserne et d'aller vers toi avec la certitude de retrouver une vie forte et profonde, et de recommencer à sentir ce que c'est qu'aimer. Et aujourd'hui il faut rester là. Nous avons eu ce qu'on appelle ici une bonne journée, c'est-à-dire qu'après une marche militaire, nous n'avons rien eu à faire, et nous sommes restés à traîner pendant des heures, inutiles, vautrés sur les lits, pendant que deux ou trois dispensés plus gais que les autres font un vacarme à tout casser.

Pour moi, suivant mon habitude, je me replie sur moi et je me regarde vivre, et une fois de plus je vois tous mes défauts, ma nullité, mon insigni-

fiance en tout ce qui m'est personnel, et aussi la grande faiblesse de mon caractère. Je suis tout honteux de moi-même : si tu savais comme je suis encore attaché à de misérables choses humaines, occupé de moi, et incapable de m'élever au-dessus des moindres mouvements de colère ou de vanité.

Pourquoi m'as-tu dit, Marc, que ma dernière lettre était bien écrite ? C'était bien peu de chose pourtant, cette parole. Mais elle m'a poursuivi, obsédé presque maladivement, si bien qu'elle me gêne maintenant et que j'ai peur en t'écrivant de faire de la littérature. De même pour la moindre chose : un camarade m'a pris un roman que je lisais pour le prêter à son sergent, et cela a suffi pour me donner une mauvaise humeur presque insurmontable pendant toute une journée. Dans ces moments-là, je vois tout en noir : la grossièreté, l'injustice, l'inintelligence de la caserne me révoltent bien davantage et je me trouve très malheureux...

C'est misérable, n'est-ce pas, de faire tant de laïus sur notre conception de vie, sur la possibilité de faire du bien partout où l'on est, sur l'amour de Jésus-Christ et la bonté de la souffrance — et d'être à la merci d'une contrariété, d'une impression désagréable. Au moins, je tâche de trouver là quelque raison d'être humble.

Dimanche matin. — Tout à l'heure, après avoir été porter des gamelles à la prison, je suis entré dans la cathédrale pour entendre la messe. Qu'elle est grande, cette cathédrale, avec sa nef plus large qu'une

rue, et pourtant combien elle est plus intime que la caserne et même que la chambre où je me réfugie chaque soir ! Je me sentais chez moi, et il me semblait que je respirais une autre atmosphère, une atmosphère de bonté, presque de tendresse. Et toi, tu te trouvais bien alors tout près de moi, et j'avais tant de choses à te dire ! Il y a des moments comme cela où je me sens un peu soulevé de terre, débarrassé pour un instant de ma carcasse humaine, plus libre, plus près de Dieu, — des moments où je vois clair et où j'aime sans entraves. Parfois, c'est en lisant que j'éprouve cette impression-là : tout d'un coup un rapprochement, une réflexion plus profonde, ou bien une de ces pensées extraordinaires comme en a Pascal, m'arrêtent, me forcent à réfléchir moi-même, et, d'un coup d'œil, j'entrevois des horizons infinis ; je rattache ce que je viens de lire aux quelques idées très simples et fondamentales de ma vie — des idées que tu m'as données ou plutôt que nous avons vécues ensemble ; celle-ci, par exemple : « Celui qui perd son âme la sauve... » Je vois alors l'extraordinaire fécondité d'une de ces idées-là, ses applications innombrables et une multitude de faits que je n'avais pas compris sont éclairés et expliqués par elle. Tout devient simple ; je vois l'harmonie et l'unité de ma vie.

Dans ces moments-là, je ne me plains plus de mon intelligence, qui me paraît, au contraire, pendant une minute, égaler les plus grandes. C'est mon âme qui a donné des ailes à mon esprit, et qui l'en-

traîne presque malgré lui dans des régions supérieures. Et il me semble que je possède pour un instant la règle mystérieuse pour juger de toutes choses, dont parle Pascal. C'est une joie immense de se sentir ainsi grandi tout à coup... Ensuite, je retombe dans la médiocrité, la lassitude, l'ennui où j'étais auparavant, et où je demeure la plus grande partie du temps. Et de nouveau il me faut lutter contre cette tendance mauvaise, que nous détestons et que je n'ai pu tuer complètement en moi : le désir d'être « quelqu'un », une personnalité humaine, de faire quelque chose d'achevé et qui ne tire sa valeur que de moi et d'obéir aussi à cet instinct secret qui nous pousse à faire comme tout le monde, à lire les livres « qu'il faut avoir lus », à visiter une cathédrale pour pouvoir dire « je l'ai visitée ». C'est alors seulement que quelque chose s'élève entre nous et que tu ne m'es plus aussi présent.

Je ne sais pas si cela t'ennuiera, cette interminable description d'état d'âme que je viens de te faire. Je ne crois pas, parce que tu sais bien que c'est l'essentiel de ma vie que je te livre là. Il est vrai qu'il est si difficile de traduire ces choses-là avec des mots ! Tout ce que je sentais si bien tout à l'heure dans la cathédrale, je ne puis arriver à l'écrire, malgré le pénible effort que je fais. Et je comprends bien ce que me disait un jour maman : qu'il y a des sentiments, des impressions, des certitudes confuses cachés dans les replis de notre âme d'après lesquels peut-être nous orientons notre vie,

et qui ne peuvent se communiquer, qui échappent aux recherches de l'amour même. Une amitié qui serait la mise en commun de ces sentiments cachés, de ce qu'il y a de plus intime en nous, ne serait-elle pas humainement impossible ?....

Et nous, Marc, est-ce de l'orgueil de croire que nous avons découvert cette amitié-là, et que ce qui était humainement impossible, Dieu a permis que cela fût ? Je sais bien que ce n'est pas de l'orgueil et je crois à notre amitié comme je crois au *Sillon*, comme je crois à la toute-puissance de l'amour divin.

Adieu, Marc, pense à moi, sois fort et bon. Je prie pour toi souvent, et du meilleur de moi-même. Trouve le temps de m'écrire un mot. Viendras-tu me voir ? Ne viens ni lundi ni mardi, car malheureusement il est bien probable que je ne pourrai sortir ces deux jours-là. Si tu viens mercredi, demande-moi au quartier vers cinq heures moins le quart. Mais ne le fais que si tu le peux sans nuire au *Sillon*. Quelques types m'ont encore parlé du *Sillon* : peut-être y aura-t-il moyen de faire quelque chose. Je t'embrasse avec tout mon cœur et avec toute mon âme.

A SON PÈRE

Chartres, dimanche 12 février 1905.

.....Si vous n'avez pas eu de lettre de moi de toute cette semaine, c'est qu'il a fallu nous mettre en quête d'un nouveau logis, notre propriétaire

reprenant possession de la chambre qu'elle nous avait louée. D'où toutes sortes de marches et démarches pour arriver à découvrir une petite chambre, toute voisine de la caserne, très propre, très confortable, où les heures de loisir paraîtront passer plus vite encore que dans l'autre. Je ne sais à quoi elles passent, car le moment du départ vient sans qu'on ait pu lire, ni écrire, ni travailler...

Heureusement, la discipline se relâche un peu, l'exercice devient moins astreignant, et il est assez facile de trouver, à la caserne même, pendant la journée, près d'une heure pour lire. J'ai ainsi lu la moitié de la *Débâcle*, qui m'a déçu. Je l'avais lue il y a quelques années avec admiration ; cette fois, cela m'a paru beaucoup moins beau : trop lourd, trop encombré de mouvements militaires et de considérations stratégiques, un style assez lâche, bien rarement précis et sobre, et plus grossier que fort. Et puis, quelle absence d'idées et d'idéal ! Ce serait, il me semble, tout à fait ennuyeux et indigeste, si ce n'était pas de l'histoire contemporaine : malgré tout, Wissembourg, Frœschwiller, Sedan, la chute de l'Empire, cela nous touche de trop près pour que nous ne nous intéressions pas au livre qui nous renseigne, plus ou moins exactement, sur les événements qui ont contribué à faire la France d'aujourd'hui.

En quittant ces pages massives, j'ai ouvert les *Lectures historiques* de Sorel avec joie. Comme c'est écrit avec vivacité, avec élégance, et surtout avec finesse ! A propos des moindres faits, Sorel

sème sans effort des idées intéressantes et des aperçus ingénieux : ce n'est pas l'historien qui raconte, c'est l'historien qui pense en face des faits qu'il connaît ou qu'il a découverts, et qui tâche d'en saisir la raison, le sens, la portée. Avec lui, tous les sujets s'élargissent : ce qui n'était qu'un fait devient un exemple, et derrière un homme, il montre toute une époque. Je sais bien qu'on prétend souvent que l'historien doit rester impassible et que, s'il pense quelque chose, s'il apprécie, s'il explique, son histoire n'est plus une science. Mais d'abord il n'est peut-être pas très facile de découvrir quelque chose si l'on n'a une idée préconçue ; et quand ce serait, cela prouverait simplement qu'il y a deux sortes d'historiens, ceux qui amassent des matériaux sans autre but que d'en amasser beaucoup, et ceux qui se servent des matériaux. Un profane comme moi ne s'intéressera jamais qu'aux travaux des derniers.

Depuis hier soir, je suis de piquet, c'est-à-dire que j'attends, en tenue, un incendie qui ne vient pas. Ce matin j'ai porté les gamelles des hommes de garde à la prison et ce prétexte m'a suffi pour passer deux heures dehors ; j'ai eu la messe à la cathédrale, et j'ai pu admirer tout à loisir les vitraux, les portails, le tour du chœur. Un jour, je demanderai à monter dans les clochers et à circuler dans les galeries du haut, à l'intérieur et à l'extérieur. C'est un monde à voir et à comprendre : il est encore plein de mystères pour moi et vous n'êtes pas là pour m'en donner la clef...

A SA SŒUR MADELEINE

Chartres, 21 février 1905.

Fais-moi donner ces jours-ci des nouvelles de maman par un des petits ou par Bébé. J'espère qu'elle va tout à fait bien et que le docteur ne prononce plus ce vilain mot de congestion pulmonaire.

Dimanche soir, j'étais parti tout réchauffé, moralement et physiquement, par quelques heures de vie de famille. Après avoir causé un peu avec maman, il me semblait que jamais les choses n'avaient si bien marché et que le bon Dieu, vraiment, nous protégeait tout spécialement. — Ici le grand froid, physique et moral aussi, et le vent, le terrible vent de Chartres qui souffle en tempête, m'ont un peu détraqué, si bien que je compte me faire porter malade demain matin. Cela aura d'ailleurs l'avantage de me dispenser des ennuis d'une revue que vient faire le général de division. Une journée de repos, à l'abri des courants d'air de la chambrée et du froid glacial de la cour du quartier suffira certainement à me retaper, et je vous arriverai dimanche frais et dispos pour le Congrès National.

A MARC SANGNIER

Chartres, 23 mars 1905.

Je voulais t'écrire hier, mais la fatigue, l'abrutissement, et l'espèce de torpeur qui est mon état

habituel ici et dont ta visite m'avait fait sortir, m'en ont tout à fait empêché. Lundi, je n'ai cessé de penser à toi : en allant à l'exercice, le matin, je me disais « Marc est encore là... Il se réveille... Il va prendre le train... » et cela me semblait si drôle de te savoir dans Chartres, tout près de moi, et de sentir que tu t'en allais, sans que je puisse encore te dire adieu. Nous avons passé de si bonnes heures dimanche ! Dans ta chambre surtout, nous nous étions refait un peu d'intimité — mais nous sommes si peu exigeants, et nous retrouvons si vite et n'importe où cette impression d'intimité !... Nous avons parlé du *Sillon*, de toi, de moi, de tes amis, et c'était si bon de recommencer à penser ensemble, à aborder tous les sujets avec le sentiment qu'aucun n'était « dangereux », comme cela se passe avec la plupart des autres amis ; mais nous, nous n'avons pas de sujets à éviter, ni d'explications à remettre à plus tard, et c'est toujours sincèrement que nous pouvons nous regarder dans les yeux, nous qui nous sommes tout dit, et qui pouvons nous laisser voir mutuellement nos âmes tout entières. Comme d'habitude après t'avoir quitté, je suis rentré en conservant précieusement en moi-même ce quelque chose de grave et de profond que me laissent nos conversations. Mais que les heures qui ont suivi m'ont paru pénibles, lamentables surtout à cause de leur inutilité, de leur veulerie ! Je me sens plus loin que jamais de mes camarades, de leur état d'esprit lâche et débraillé, et je sens aussi toute leur hostilité et la

rancune qu'ils me gardent de mon perpétuel silence.

Mardi, un curé des environs de Chartres (Béville-le-Comte) qui avait demandé au *Sillon* un sillonniste et à qui d'Hellencourt ou Constant avait donné mon adresse, m'a emmené en automobile dîner dans son village. C'était chez son meilleur paroissien, un tout jeune docteur, vaguement dans nos idées, et il y avait là les cinq ou six hommes qui dans tout ce village de 1.200 habitants sont seuls à fréquenter l'église. Le curé connaît un peu le *Sillon*, très peu, et se préoccupe médiocrement de nos idées sociales, mais il sent que le *Sillon* est très profondément catholique et il l'aime bien à cause de cela. Les autres ne le connaissent pas et ils ont plutôt le genre Jeunesse catholique et Action libérale. Aussi, pendant le dîner, avons-nous fort peu causé, et je ne sais pas s'il sortira quelque chose de cela ; je crains que non. Pourtant je tâcherai d'aller revoir ce curé, et aussi le jeune docteur qui se trouve très isolé, ce qui lui permettra peut-être de mieux comprendre le *Sillon*. J'ai revu aussi le jeune abbé de Chartres qui était au Congrès national et dont je t'ai parlé. Il se considère tout à fait comme du *Sillon* et sûrement personne à Chartres n'en est plus que lui. Mais je suis effrayé de voir tout ce qui le déconcerte encore, toutes les réserves qu'il fait au fond de lui-même, et encore une espèce de défiance contre nous. Je lui explique de mon mieux notre méthode, notre orientation, mais c'est si difficile ! Tu fais si bien cela, toi ! Ce

que tu me disais dans le bois de Vincennes, autrefois, était si clair ! Mais moi, c'est ce que je fais le plus mal au monde, et le pauvre *Sillon* prend un air obscur, piteux et misérable, quand je m'efforce maladroitement de l'expliquer. — Après tout, l'important est de faire ce que l'on peut, et le bon Dieu se chargera du reste.

AU MÊME

Chartres, le 29 mars 1905.

B. est fatigué ; au lieu de bavarder comme d'habitude, il s'est endormi, et pour la première fois depuis lundi je suis un peu tranquille et seul. Je peux tout à loisir songer à toi, et vivre des souvenirs que j'ai rapportés de Paris. Ah ! le pénible retour du dimanche soir, quand j'ai l'esprit tout plein de nos conversations, de nos projets, et qu'il faut quitter tout cela pour reprendre cette vie d'oisiveté et d'attente ! J'ai mis longtemps à m'endormir, et cela me rendait si malheureux, dans cette grande chambrée pleine de gens hostiles, de me souvenir de tout ce que tu m'avais dit et des difficultés que tu rencontres ! Nous aurions tant besoin qu'on nous laisse, enfin, être ensemble, et travailler de tout notre cœur pour le *Sillon !* Il me semble que tout irait mieux, que le *Sillon* se développerait plus librement, que nous ne serions plus arrêtés par toutes ces inquiétudes et toutes ces hésitations. Et au lieu de

cela, il faut rester ici, pendant six mois encore, sans pouvoir t'aider en quoi que ce soit. Il y a seulement deux ans, je ne me serais pas trouvé très malheureux, car le service est généralement facile, et nous passons une grande partie de la journée dans la campagne, où nous manœuvrons très peu. Mais à présent, tout cela m'est tellement égal ! Ce que je je voudrais, c'est être avec toi et travailler pour le *Sillon*. Toute autre vie m'est odieuse.

Est-ce bien dimanche que je t'ai vu, que nous avons causé au bois de Boulogne, que tu m'as lu ta pièce ? (1) Il me semble qu'il y a trois siècles, et que cela se passait dans un monde différent, un monde spirituel, d'où je suis retombé lourdement. Je suis redevenu un soldat. Mais toi, Marc, tu es comme le gardien de mon âme, et je la retrouve toujours quand je suis auprès de toi.

A quoi bon t'écrire ? L'abrutissement m'a trop repris, et je ne puis rien te dire de ce que je voulais, de tout ce que je sens pourtant en moi de fort, de passionné, et de bon. Mais ne me connais-tu pas mieux que moi-même ? Peux-tu douter que ma pensée est sans cesse avec toi, et que notre affection est plus forte que jamais, puisque chaque jour il s'y ajoute de la volonté et de la souffrance ? Je voudrais me dire que, dans les moments les plus difficiles ou les plus tristes, tu te sens réellement soutenu par la prière et l'amour de ton Henry, qu'on a enfermé

(1) *Par la Mort.*

dans cette caserne, et que tu as d'autant plus de courage et de bonté que je suis plus desséché et plus abattu.

Il faut bien, d'ailleurs, accepter de bon cœur les séparations que le bon Dieu nous impose. Après tout, elles ne sont cruelles que parce que nous nous aimons tant, et c'est là la seule chose qui importe et que personne ne peut nous enlever.

A SON PÈRE

Chartres, 3 août 1905
102e de ligne ; 2e compagnie.

Avez-vous su avant de partir que j'avais quatre jours de permission pour la dissolution du peloton ? Je suis rentré hier soir de Saint-Maurice, où la maison, le jardin et le pays m'ont paru bien agréables. Je crois que vous vous y trouverez très bien.

Comme vous êtes bon, au milieu de tant de fatigues et de tant de fêtes, de penser à votre petit Henry ! Et cela me fait de la peine de songer que ces préoccupations assombrissent votre séjour. Nous pourrons encore beaucoup causer, à Saint-Maurice, de mon avenir. Mais je veux tout de suite vous parler de ce que vous me dites, dans cette lettre que j'ai lue et relue, et qui m'a beaucoup frappé. Bien entendu, je ne voudrais pas faire quelque chose de déraisonnable. Mais surtout je serais tellement navré que vous ayez de l'inquétude et de la peine à cause

de moi ! Cependant, quelle carrière m'est offerte en ce moment ? Depuis qu'il m'a fallu renoncer à Navale, vous savez combien souvent nous avons cherché ensemble, mais nous n'avons pas trouvé, et je n'ai fait mon droit que pour gagner une dispense et me donner le temps de réfléchir. Aujourd'hui, non seulement je ne regrette plus Navale (je sens bien, cette année surtout, à quel point j'aurais souffert de l'oisiveté et de l'isolement moral), mais il me semble que toute une vie nouvelle s'ouvre devant moi, plus belle que tout ce que j'avais rêvé. D'ici plusieurs années, je ne trouverai certainement pas des avantages matériels semblables à ceux que j'aurais dès le début. La question est donc seulement de savoir si je risque trop. Et c'est vrai qu'il y a un certain risque. D'abord tout ce que vous dites de la disparition de Marc Sangnier est bien juste ; et puis d'une façon ou d'une autre (quoique je croie notre position à Rome vraiment très sérieuse et solide), le *Sillon* peut être entravé. Seulement n'aurai-je plus de ligne de retraite ? Je vais être à la tête d'une revue et d'une grosse entreprise de librairie ; ne croyez-vous pas qu'il y a là une garantie ? Car tous ceux qui sont dans le commerce sans avoir de maison à eux, passent ainsi d'une affaire à l'autre, sans avoir d'autre sécurité, d'autres garanties que des garanties morales. Chez Hachette ou chez Larousse, je ne serais pas inamovible ; ces places-là sont toujours assez incertaines : cependant ne me permettrez-vous pas de les accepter, à cause de la quasi-certitude que

j'aurais de retrouver l'équivalent ailleurs ? Actuellement, je n'ai pas d'études spéciales, le droit ne m'ouvre pas beaucoup de portes ; aussi est-ce surtout du côté de la littérature, du journalisme, ou de la librairie que je pourrais chercher. Est-ce qu'il n'y a pas toujours un certain aléa dans ce genre de carrières ? M. C., dont on admirait la brillante situation à la *Quinzaine*, avait moins de sécurité que je n'en aurais au *Sillon*. Voilà ce qui me frappe beaucoup aussi quand j'examine successivement toutes les solutions possibles. Je sais bien qu'il y a beaucoup de choses encore à envisager, mais je vous dis là tout de suite ce qui m'est venu à l'esprit très souvent, depuis que je pense à cela, et ce matin encore, en lisant votre lettre. Il est vrai que moralement je désire passionnément me consacrer tout entier au *Sillon*. Mais je n'oublie pas qu'il faut aussi être sage et regarder l'avenir de sang-froid. Je vais bien penser encore à tout cela, et puis nous en causerons très longuement à Saint-Maurice. A bientôt, mon cher Papa ; merci de veiller si affectueusement sur moi ; je vous embrasse très tendrement.

AU MÊME

Chartres, 21 août 1905.

Mon cher Papa, nous avons causé si longuement l'autre jour, à Saint-Maurice, qu'il me semble bien que ni vous ni moi ne pourrions apporter de raisons nouvelles. Il y a trop de mois que cette

question s'est posée pour que je n'y aie pas réfléchi très sérieusement, et ces jours-ci encore, j'ai pu peser l'un après l'autre tous les arguments que vous m'avez opposés.

Très sincèrement, je croyais qu'en considérant cette carrière uniquement au point de vue des avantages, des espérances et de la sécurité qu'elle offre, on pouvait la trouver très belle et même inespérée pour moi. Je n'ai pu vous faire partager cette conviction, et j'avoue même, après tout ce que vous m'avez dit, qu'il y a là un aléa très réel, un risque à courir, peut-être plus grand que dans la plupart des carrières. J'ai sans doute vu les choses trop favorablement : ce n'est pas là un métier comme un autre, et le succès matériel y est trop lié au succès des idées pour qu'on puisse établir une comparaison avec une entreprise commerciale ou industrielle. Je crois que c'est bien là le sens de ce que vous m'avez dit, de ce que vous m'avez fait voir plus clairement que je ne le voyais.

Cependant, la seule idée de renoncer à ce projet, de me faire une vie autre que celle que j'avais rêvée, me bouleverse. C'est comme si tout s'écroulait pour moi. Aucune autre carrière ne m'intéressera ; aucune existence, même partagée entre le *Sillon* et quelque autre chose, ne me sera supportable maintenant. Vous savez, cher Papa, combien je suis attaché passionnément à ces idées, à ce mouvement. Quoi qu'il arrive, et surtout si les difficultés s'accroissent, je ne pourrai faire que je ne

sois pas solidaire de ce mouvement. Alors même que j'aurais une carrière sûre, je sens bien que, si cela est nécessaire dans un moment de crise, je laisserai tout pour le *Sillon*. Dès maintenant ma vie est toute donnée, elle est compromise, et mon avenir humain est irrévocablement sacrifié. Je n'ai fait aucune espèce de vœu, mais dès à présent je suis sûr que je ne me marierai pas, parce qu'il n'y a dans mon existence aucun vide à combler, ni comme activité, ni comme affection. L'autre jour, nous avions l'air de chercher des moyens de me tirer d'affaire, dans le cas d'un écroulement du *Sillon*. Mais n'est-ce pas un peu bâtir sur le sable, puisque, le moment venu, je ne me servirai pas de ces moyens ? Ou, si cela est encore possible, je consacrerai tout ce que j'ai de force à réédifier ce qui sera tombé, ou bien, si c'est un désastre définitif, je renoncerai à toute espèce de carrière, pour vivre n'importe où et n'importe comment, moine peut-être, — en aucun cas je ne recommencerai ma vie pour moi. Alors, à quoi bon tant de précautions, puisque les difficultés ne viendront pas des conditions de vie que je me serai faites, mais de mes dispositions d'esprit, puisque c'est en moi qu'est le danger ?

Il y a peut-être, comme vous me le disiez, des vocations laïques, qui réclament, sous des formes très différentes, un don aussi entier que la vocation religieuse. Je vois clair en moi et je me décide à un âge ou bien des jeunes gens sont déjà au Séminaire, ont déjà dit les paroles irrévocables. Ne puis-je pas

avoir confiance comme eux dans l'instinct secret qui me pousse ? — Il me semble qu'au moment où nous sommes, le *Sillon*, le succès d'idées si férocement combattues de tous côtés exigent que quelques-uns se donnent entièrement, confondent leur vie et ce mouvement. Les risques, que je ne nie pas, me paraissent d'ailleurs beaucoup moins grands qu'à vous ; il se peut même, et je le crois, qu'en me consacrant ainsi au *Sillon* je réussisse beaucoup mieux que de n'importe quelle autre façon : mais, en serait-il autrement, mes idées et mes résolutions ne seraient pas changées. Si nous sommes capables d'une pareille certitude, j'ai la certitude que mon devoir, ma vie sont là. Y renoncer, c'est comme un suicide. Voici que j'aperçois enfin la possibilité d'une vie active, passionnée, entièrement harmonieuse. Si je devais abandonner ce rêve, je ne sais pas ce que je ferais, mais tout le reste me serait égal.

Vous voyez, Papa, comme je vous dis franchement le fond de mon cœur. J'aurais voulu vous donner une confiance plus grande dans le succès matériel du *Sillon* et par conséquent dans mon avenir. Mais si vous pouvez mettre en doute ce que je dis à cet égard, vous ne pouvez douter de la sincérité et de la profondeur des sentiments de votre enfant. L'an dernier, vous me demandiez d'attendre, de réfléchir : je comprenais très bien que le service militaire serait pour vous une expérience décisive. Elle est faite. Cette année d'inaction intellectuelle, d'isolement, de tristesse, s'achève : je n'ai pas

changé. Vous voyez maintenant que ce n'est pas un enfantillage. Comment vous le prouverais-je jamais mieux ?

J'attends très impatiemment votre réponse, cher petit Papa. Je sais comme vous m'aimez, et vous avez confiance en moi. Et après tout, pourquoi est-ce que je pense ainsi, pourquoi ai-je cet idéal de vie, sinon à cause des principes et des exemples que vous m'avez donnés depuis que je suis tout petit ? Je veux me faire une vie comme la vôtre, dont la base soit chrétienne. Mais, dans des circonstances très différentes et même très exceptionnelles, mon devoir m'apparaît sous une tout autre forme. Ce n'en est pas moins toujours le même devoir.

Je vous embrasse bien tendrement, cher Papa, en vous suppliant de ne pas tarder trop longtemps à m'écrire cette lettre que j'attends avec tant d'impatience. Je vous embrasse encore.

AU MÊME

Chartres, 23 août 1905.

Mon cher Papa, comme votre affection et votre tendresse me sont précieuses ! Je sens aujourd'hui mieux que jamais comme vous nous aimez, et comme cela nous fait du bien d'être aimés ainsi ! Vous verrez que votre Henry n'a pas fait un coup de tête, et qu'il ne sera jamais désenchanté. J'espère travailler pour ma part à vous donner, chaque année,

des preuves nouvelles que vous n'avez pas eu tort d'avoir confiance en moi, que je n'ai pas eu tort d'avoir confiance dans le *Sillon*. Mon cher Papa, ne soyez pas inquiet de notre avenir à tous, car Dieu nous a tirés déjà de bien mauvais pas, et il n'a pas fait à notre famille cette grâce de la conserver tout entière, pour ne pas prendre soin de chacun de nous, de la vie de nos âmes et de nos corps.

A bientôt, mon cher Papa. J'arriverai sans doute samedi, mais je ne sais pas trop à quelle heure. J'ai hâte de vous dire encore comme je vous aime et de vous embrasser de tout mon cœur.

AU MÊME

Chartres, 28 août 1905
32, rue des Vieux-Capucins.

Je ne sais pas si vous avez été content de la soirée d'hier, mais vos hôtes en étaient ravis. La vraie hospitalité, c'est de faire croire aux gens qu'ils sont chez eux : ils se sont sentis chez eux. C'est ce que D. a voulu dire, peut-être pas très éloquemment, mais du fond du cœur. Inutile de vous dire que Colas était heureux : ce n'est pas la première fois que vous le recevez. Et tous les autres, ceux de Dourdan, que je ne connaissais pas et qui sont assez neufs dans le *Sillon*, sont partis plus gais et plus ouverts. Nous avons beaucoup chanté en chemin, et réveillé « les bourgeois de la cité » et des hameaux.

D'ailleurs vous avez dû nous entendre, car en montant la côte de la Tuilerie, nous apercevions encore votre lampe qui nous regardait d'un œil attendri. Merci, mon cher Papa, *pro universis beneficiis tuis.*

Un express bien asthmatique m'a amené à Chartres vers 2 heures du matin, par une vraie nuit d'hiver. J'étais à peine couché sur ma paillasse, dans mon « sac à viande », qu'une pluie torrentielle tombait. Elle tombait encore ce matin. Un vent de tempête souffle sur Chartres. Heureusement, confiant mes dix-huit réservistes à la tendre sollicitude de mon camarade, je me suis réfugié dans ma tour d'ivoire de la rue des Moines-Décrépits, et depuis plus de quatre heures je m'y dorlote, écoutant siffler la bise et haleter les clairons de la caserne Marceau. Ces tristes journées ne font pas aimer la campagne, et vous avez dû aujourd'hui quitter sans regret la boue et les feuilles mortes de Saint-Maurice pour votre calme et vaste cabinet de travail de l'Hôtel de Ville. Puissiez-vous, cet hiver, n'y traiter que des affaires intéressantes et simples !

Je vous quitte pour aller manger la gamelle et conduire mes bonshommes au tir. Ils sont toujours très sages. Pas un n'est rentré ivre cette nuit. C'est à n'y rien comprendre. Ils ne me donnent pas beaucoup de mal en manœuvres, et pour peu que je me laisse faire, ils me nourriront et m'abreuveront. N'importe, je compte les jours fiévreusement.

A MARC SANGNIER

Chartres, 31 août 1905.

Mon cher Marc, je te remercie de m'écrire comme tu le fais. Je viens encore de recevoir une lettre de toi, et cela te rend davantage présent à mon cœur. J'aime aussi à imaginer les endroits où tu es [1] et la vie que tu mènes avec ce bon M. Quand donc ce service militaire finira-t-il ? Il me semble que la libération recule au fur et à mesure que le temps s'écoule. Depuis une éternité, « il n'y a plus qu'un mois à faire ». Enfin, nous partirons en manœuvres la semaine prochaine, probablement le jeudi 7 septembre, et jusqu'au mardi 12. (Continue pourtant à m'écrire ici ; nous rentrerons sans doute chaque soir à Chartres). Je compte les jours et les heures. Depuis huit jours, je suis cantonné à part, dans une école, avec une vingtaine de réservistes que je commande. C'est une petite part de responsabilité, et par conséquent cela devrait être un élément d'intérêt. Mais je suis si las du métier militaire ! Ils sont d'ailleurs extrêmement dociles, et pas trop paresseux. Il leur faut encore quelques jours pour perdre tout à fait leurs habitudes de travail de la vie civile. — Nous ne causons guère que de la pluie et du beau temps ; je crois qu'ils ont été assez étonnés de me voir faire ma prière, le soir, à genoux sur ma paillasse, mais ils ne m'ont rien dit, probablement

(1) En Suisse.

parce que je suis leur chef de chambrée. Croirais-tu que les premiers soirs, devant ces types tous inconnus pour moi, j'ai éprouvé au moment de m'agenouiller la même gêne que lorsque je suis arrivé à la caserne ? N'est-ce pas honteux d'être ainsi imprégné de respect humain ? Mais enfin l'important est de ne pas y céder, et c'est facile, en somme, quand on se trouve en présence d'une résolution très nette et irrévocable. Le devoir est trop clair pour qu'on ne l'accomplisse pas. C'est ainsi qu'il faut le présenter à nos camarades, avant leur départ pour le régiment, de façon que pas un d'entre eux n'ait la tentation d'écouter les faciles excuses que d'autres catholiques leur donneront.

A bientôt, mon bien-aimé Marc. Jamais la vie ne m'a paru plus désirable, plus digne d'être vécue, et j'attends avec une impatience folle la fin de ces dix mois de léthargie. *L'Imitation*, que je lis chaque jour, a beau me répéter que notre vie n'est qu'un triste exil, que la mort est le souverain bien, je ne puis m'empêcher d'aimer à vivre, à combattre, à travailler, à retrouver mon âme tout entière dans la tienne. Et d'ailleurs, peut-on appeler tout cela des *consolations de la terre* ?

Adieu. Repose-toi, recueille-toi pour mieux travailler ensuite. Mille sincères amitiés à M. Je t'embrasse de toute mon âme, mon bien cher Marc.

J'ai reçu une lettre de C., me disant que, depuis dimanche, la gêne qu'il éprouvait encore toutes les fois qu'il me retrouvait, était tombée et qu'il m'aimait

bien mieux qu'autrefois. — Nous pourrons donc travailler utilement ensemble. Tout est bien qui finit bien.

A SON PÈRE

Chartres, 20 septembre 1905.

Tous les réservistes sont partis ; les hommes de l'active qui se trouvaient avec eux dans les différentes écoles de la ville réintègrent ce soir la caserne Marceau, et tous ces casernements abandonnés, encore encombrés de paillasses, de gamelles, de paquets de toute sorte ont l'air de magasins de bric à brac le jour d'une liquidation. Je viens enfin de rendre les effets qui me restaient et mon équipement ; je ne garde plus que mon képi, ma capote et mon pantalon rouge. Sans jambières et sans ceinturon on a ainsi une allure invraisemblable ; on ressemble vaguement aux malades qui déambulent dans les couloirs des hôpitaux, vêtus de longues houppelandes. Ces derniers jours sont lamentables. C'est l'anarchie absolue. On va, on vient, on franchit à tout instant la grille du quartier, cette grille implacable, on traîne dans les rues, et les propos qu'on échange sont toujours sensiblement les mêmes : « Encore 1 demain matin ! » — ou bien : « Vivement demain soir qu'on se couche ! » C'est idiot, comme vous voyez.

Mon idée fixe est de sortir de cette fainéantise et de me remettre au travail. On a bien tort de dire

que la caserne est l'école de la paresse et du vice, puisqu'on y est tellement repu de bestialité et de paresse qu'on en garde le dégoût invincible... Mais je regretterai éternellement la cathédrale, si belle, si accueillante, si religieuse. Que Notre-Dame me paraît froide maintenant, plus symétrique qu'harmonieuse, et un peu artificielle avec toutes ses savantes restaurations, auprès de Chartres, très vieille et toujours vivante... Les vitraux surtout, dont mes yeux de myope n'ont pourtant pas vu les détails, ajoutent un charme extraordinaire, une grande intimité aux voûtes, aux bas-côtés, aux chapelles. Il me semble qu'avant de venir ici je ne savais pas ce que c'était qu'une église, tant celle-ci est l'église idéale, la maison de Dieu, mais aussi celle de tous les hommes. Nulle part comme à Chartres on n'a l'impression d'être chez soi...

A vendredi, mon cher Papa. Voici la dernière lettre que je vous écris de Chartres. Ces dix mois ne m'ont peut-être pas beaucoup changé. Pourtant une période de ma vie finit. Me voilà « grand », et lancé dans la bagarre. Je n'en ai pas peur et je tâcherai de faire que vous soyez toujours content de moi [1].

---

(1) Au sortir de la caserne, Henry du Roure fut attaché aux services du *Sillon Central* et prit bientôt en main l'Administration. Il s'appliqua à la diffusion des journaux et publications sillonnistes par des méthodes de vente à la fois très strictes et très hardies, sans analogues dans le commerce : ventes criées des journaux par les camarades eux-mêmes, « camelots du bon Dieu », etc... Pour communiquer sa flamme et sa volonté obstinée à ces commerçants improvisés, il créa un nouvel organe, entièrement rédigé par lui-même : le *Bulletin d'action*

A LÉONARD CONSTANT

17 juin 1906.

Tu dois bien t'ennuyer, mon pauvre Léonard, parmi cette noble famille. Si tu étais venu hier soir avec nous à Villeneuve-Saint-Georges, tu te serais souvenu de St-Junien [1]. 600 anticléricaux contre 180 de nos amis ; et parmi eux, de nombreuses brutes hurlantes. Mais grâce à la Jeune Garde et aux commissaires, cette fois nous avons été les plus forts. Maxence Roldes a dû laisser à Marc le dernier mot, et nos applaudissements frénétiques ont triomphé des « à bas la calotte » socialistes. Maxence Roldes est un sinistre farceur. Sous une forme très courtoise, il nous a servi une contradiction fielleuse et interminable, parlant plus de 45 minutes pour que Marc ne puisse lui répondre. Marc l'a fait taire et a répondu. Tout cela a fini fort avant dans la nuit et nous nous sommes couchés à 4 heures du matin.

A SA MÈRE

Paris, 19 août 1906.

Chère petite maman, votre lettre m'a un peu surpris et désorienté. Je n'ai pas l'esprit si compliqué

---

et de propagande. Sous cette impulsion vigoureuse, la vente de l'*Eveil Démocratique*, fondé le 1er octobre 1905 et devenu hebdomadaire le 7 octobre 1906, s'éleva à plus de 60.000 exemplaires par semaine.

(1) Cf. *Chroniques françaises et chrétiennes* (2e série) pages 44 à 53.

que vous le croyez, et en disant que j'irais à Baslines, je n'avais pas l'intention de partir pour Joigny. Mais j'ai bien compris qu'il valait mieux, comme vous me le dites, n'aller là-bas que lorsque nous y serions en famille. C'est à Paris que je passe cette longue journée, un peu triste et grise, comme le sont ces dimanches d'été, où le soleil paraît peser plus lourdement sur les rues désertes et les places vides. D'ailleurs j'en profite pour travailler ; j'avais beaucoup à faire, et sans doute cela vaut mieux ainsi. Tout à l'heure j'irai déjeuner avec Papa qui doit se trouver un peu seul ; je ne l'ai pas vu la semaine dernière, si ce n'est un quart d'heure hier soir. Nous philosopherons sur l'Encyclique [1].

Un vague reproche, chère petite maman, transparaît à chaque ligne de votre lettre et je fais mon examen de conscience. Mais ce n'est pas un péché d'être ici, à travailler comme un forçat et de ne pas me reposer parmi l'herbe et les épais tilleuls de votre jardin. Pourquoi est-ce mal de grandir, et de vivre, et de choisir la vie qu'on veut, quand elle n'est pas plus déshonorante qu'une autre, ni plus intéressée ? Elle m'absorbe ? Mais c'est que je fais de mon mieux mon devoir et qu'il n'est pas toujours très aisé. C'est toujours, je vous l'avoue tout bas, une surprise un peu pénible pour moi, lorsque nous nous retrouvons autour de la table de famille, de sentir

(1) Le 10 août 1906, Pie X avait interdit aux catholiques français de fonder les associations cultuelles prévues par la loi de séparation du 9 décembre 1905.

que je suis dans votre esprit coupable de quelque chose, que je ne sais pas. Il faudra que vous me le disiez pour que je me corrige.

Je n'ose vous dire à dimanche. Si je dérange quelque promenade, ou une partie convenue, faites-le moi dire par Bébé. Cela lui sera une nouvelle occasion de m'écrire et ses lettres sont si gentilles. Si cela ne gêne personne, j'irai coucher et peut-être dîner samedi soir. Mais dites-moi bien ce qu'il en est, car il me sera facile de trouver, cette fois encore, du travail pour occuper mes loisirs.

Mille tendresses à tous. Dissipez un peu les nuages de votre front et du front de Madeleine. Pourquoi toujours cette tristesse, lorsqu'on fait son devoir et que, par surcroît, on aide les autres à le faire ? A chaque jour suffit sa peine, et il ne nous est pas défendu de chanter ou tout au moins de sourire, tandis que nous portons notre fardeau sur nos épaules.

Je vous embrasse bien tendrement.

A LA MÊME

27 août 1906.

Je suis navré de vous avoir encore fait de la peine, bien innocemment, et d'une façon que je ne m'explique pas encore parfaitement. Je ne m'imagine pas, comme vous auriez une fâcheuse tendance à le croire, que je suis monté au degré de sainteté des

vierges et martyrs et des confesseurs-pontifes, mais je vous assure que mes occupations actuelles ne me causent pas le plus léger déplaisir. Il y a partout des choses intéressantes, et ce qui m'ennuie, c'est seulement de ne pas pouvoir faire à la fois tout ce que je voudrais.

J'espère aller à Baslines samedi, je vous le dirai dans deux ou trois jours. Il y avait bien longtemps que nous ne nous étions retrouvés tous réunis, hormis Papa, autour de la table de famille et j'avais presque oublié le son de ces rires et la gaîté de ces journées. Je suis tout courbaturé, mais très dispos, et convenablement oxygéné.

A JEAN DES COGNETS

5 septembre 1906.

.....Des sujets, je n'en ai pas [1]. Je puis te dire cependant que si le Pape défend d'exciter de l'aversion pour les classes supérieures, il n'ordonne pas de développer de l'admiration pour ceux qui aiment l'argent. L'égoïsme, l'avarice, le désir de jouir, l'orgueil pesant, la vanité sotte, la bêtise méchante et nuisible, la morgue et le mépris des petits ne sont point des qualités. On peut le dire.

On peut montrer aussi tout ce qu'il y a de grand dans le travail ignoré des humbles. La souffrance, le

---

(1) Cette lettre et quelques-unes des suivantes sont relatives à la préparation de l'*Almanach du Sillon* de 1907.

pardon, la pitié, l'amour, que de belles choses tu vas nous conter ! N'as-tu jamais eu envie de mettre en scène quelque gamin de la Commune, le fusil en main, amer et désespéré ? Cela nous reposerait un peu des « sous-lieutenants frais émoulus de Saint-Cyr » dont les *Croix* et les *Pèlerins* nous abreuvent.

Ou bien égaie-toi aux dépens de ce rêve piteux et plat qu'est la caserne collectiviste ; raille l'esprit stupidement moutonnier, la honte des lâchetés collectives des « *on* fait ceci, *on* a décidé cela », l'idiot respect humain des hommes assemblés...

Je m'essouffle à faire galoper ainsi mon imagination poussive. Tu trouveras bien mieux que moi des histoires à raconter.....

A LÉONARD CONSTANT

5 septembre 1906.

Comment, tu es à Rocamadour ? Et moi qui t'ai écrit *deux longues* lettres à Jersey. Je te demandais : 1° de la copie pour l'almanach ; 2° le complément de ton action de la coopérative. Mes lettres te sont sans doute parvenues à l'heure actuelle. N'invoque pas, je t'en prie, de vains prétextes, et envoie-moi quelque chose de bref, spirituel, truculent et tendancieux sur :

1° *Par la Mort,* envisagé comme un fait historique intéressant pour l'humanité. La première

de *Hernani*. Quelques plaisanteries sur les royalistes obstructeurs. Une page ou deux. Lyrique.

2° Le duel. Les catholiques qui se battent en duel. Une page.

3° N'importe quoi. Des histoires limousines, ou corses, ou universitaires. Souviens-toi des joyeuses heures de Villedieu-les-Poëles. Dialogues, nouvelles très brèves, etc.

Dépêche-toi surtout ! N'attends pas ton retour. Le 18, ce serait trop tard. Quant à ma thèse, il s'agit bien de cela. Cependant, si tu peux en tirer des choses drôles, ne te gêne pas.

A bientôt. Jamais on ne te voit ! Où est le temps de notre collaboration quotidienne ? J'espère que tu vas bien, mon cher Léonard, et que tu es plein d'ardeur et d'optimisme. Pour moi, je suis un peu éteint. Sans doute il y a trop de pommiers de par le monde. Mais il n'importe.

AU MÊME

13 septembre 1906.

Mon cher Léonard, je te remercie vivement de tes envois. Tu es bien paresseux, mais enfin, c'est toujours cela de fait. Quand arrives-tu à Paris ? Sitôt que tu seras là, viens au *Sillon*. Nous dînerons ensemble quelque part et ensuite nous passerons une nuit d'orgie intellectuelle. Dépêche-toi. Cet almanach, l'*Eveil*, et beaucoup d'autres choses

encore m'abrutissent totalement : tu m'apporteras l'air pur de la campagne et au moins deux articles pour l'almanach.

A SA SŒUR MADELEINE

18 septembre 1906.

Inévitablement, j'ai oublié un tas de choses à a maison : 1° l'album de Peignot auquel je tiens comme à la prunelle de mes yeux et dont j'ai un urgent besoin. Il doit être chez Papa, ou dans la petite pièce du premier où Jacques travaille, ou dans le salon. — 2° Un dessin de Jacques représentant un potache. Je crois que c'est tout. Tu serais très gentille de m'envoyer cela, avec « personnelle », et une rapidité extrême. L'absence de mon album me gêne beaucoup.

Au revoir. Profitez bien des derniers mauvais jours. La campagne a du charme en automne. Quand il pleut, surtout, on y passe de bien bons moments à compter les jours qui vous séparent du retour. Je suis sûr que la poésie triste des hurlements du vent et des feuilles qui tombent pénètre Maman de mélancolie, et que tu ne ris pas non plus. Vous avez tort. Il y a quelques choses gaies dans la vie, et il y en a surtout de très bonnes et de très douces. Et d'ailleurs, la vie elle-même est une très excellente chose, d'abord parce qu'elle a une fin, ensuite parce que si elle se déroule généralement autrement que

nous ne l'avions pensé, du moins il nous appartient de lui donner un sens et une valeur. Cela suffit à faire que tout soit intéressant, et vaille la peine d'être fait.

Je t'embrasse bien tendrement, ma bonne petite Madeleine ; j'envie toutes les belles qualités que tu as, et je voudrais que tu sois toujours très heureuse, d'un bonheur intérieur et que personne ne peut vous enlever.

A LA MÊME

21 septembre 1906.

Je viens de retrouver mon petit album. Ne t'en inquiète donc pas. J'avais eu l'imprudence de le ranger... Cela ne m'arrivera plus.

Il ne faut pas t'effrayer de ce que je t'ai dit pour l'almanach ; je ferai bien attention à ce que tu m'as écrit. J'y ai d'ailleurs réfléchi depuis ta lettre et j'en ai causé sérieusement avec Léonard, ce matin. Nous allons atténuer ce qui serait vraiment agressif et faire des articles plus dans la note du *Sillon*. Tu verras, ce sera très hardi, très alerte, mais pas très méchant.

A LÉONARD CONSTANT

18 décembre 1906.

Mon cher Léonard, je crois que tu es mort, à moins que ce ne soit moi, mais certainement nous

ne sommes pas dans notre assiette, en supposant que nous y ayons jamais été. Tu es parti depuis un nombre de mois très grand, et nous avons cessé toutes relations diplomatiques. Nous sommes des idiots, je le dis sans fausse modestie.

Comment vas-tu ? J'ai eu de très indirectes nouvelles de toi, par l'intermédiaire de « ma chère librairie » et de « ma chère administration », et de plus proches par Marc. Tu t'ennuies beaucoup ? Tu n'as qu'à faire un peu de scandale ; je pense que tu ne tarderas guère. Tâche de te faire envoyer en disgrâce dans un lycée de Paris.

Si tu veux faire de la propagande, je me déciderai tout de même à t'envoyer régulièrement ce que tu demandes. Notre service de dépôts est assuré, si je puis ainsi parler, par la maison Hachette. Moi je ne puis que crier sans succès. Cependant si P. est en relations avec cette maison et qu'il réclame l'*Eveil* avec persévérance, il l'aura. Quant aux brochures, eh bien ! pour l'almanach, P. peut demander à Vic et Amat, 11, rue Cassette, et pour les autres, je les lui enverrai, s'il veut :

1° Payer d'avance ; 2° se contenter de 25 % ; 3° acheter ferme, c'est-à-dire que nous ne reprenons pas les invendus. Ce sont trois hérésies en librairie. *Oportet haereses esse.* Peut-être ta bonne volonté combinée avec la mauvaise humeur de P. aboutiront-elles à quelque favorable solution. Cet imbécile devrait comprendre qu'il gagnera beaucoup à être l'unique dépositaire des brochures du *Sillon*.

Je te ferai parvenir un *Bulletin d'action et de propagande* et une *Correspondance militaire.* Ce sont deux publications nouvelles qui t'intéresseront peut-être.

Nous venons d'avoir un Congrès syndical extrêmement intéressant. L'une des séances de travail nous a donné le spectacle d'une discussion vraiment merveilleuse entre Marc et Keüfer, et Zirnheld (du Syndicat des Petits Carreaux). Keüfer a dû s'entendre dire de dures vérités, auxquelles il ne savait trop que répondre ; il avait tout à fait l'air petit garçon, sous les apostrophes véhémentes de Marc, qui lui demandait raison de sa collaboration à l'œuvre antimilitariste et antireligieuse de la *Confédération générale du Travail.* Cela avait une fière allure et le *Sillon* sortait grandi de ce débat. Il commence à être une force, même dans ces milieux-là, qu'il inquiète par son intransigeance et la liberté de ses allures. Nous verrons de belles choses d'ici quelques années.

Mais les politiciens ne nous aiment pas. Nous avions cru avoir, pour notre meeting sur la Pologne, Jaurès, Buisson, Meslier, Pressensé, Havet, Lerolle, Lamarzelle ou d'Estournelles de Constant, d'autres encore.. On a fait de courtoises visites... Rien. Jaurès a dissuadé tous ses collègues dont quelques-uns avaient déjà accepté et se sont décommandés. Buisson lui-même s'est effrayé d'être seul et n'a pas osé venir. Il n'y avait donc que le *Sillon*, et ce n'était pas plus mal pour cela.

Donne-moi de tes nouvelles. Tu sais que le voyage de Marc en Corse se dessine de plus en plus nettement. Ce serait sans doute pour le printemps et il se pourrait que je l'accompagne, et toutes ces perspectives sont fort agréables.

A bientôt, donc ! D'ici là tu auras révolutionné Bastia. Tu sais que je te suis toujours très affectueusement uni.

A LÉONARD CONSTANT

31 mars 1907. Jour de Pâques.

Bonne fête de Pâques ! « Le Christ est ressuscité ! » Il y a beaucoup d'allégresse, et la plus profonde et la plus douce, dans ces fêtes chrétiennes, anniversaires des plus grandes joies que le monde ait connues. J'étais ce soir au salut à Saint-Sulpice, un de ces beaux saluts que tu as sans doute connus, et j'y ai goûté une paix étrange, pendant que la voix des enfants de chœur jetait aux voûtes de l'église les notes joyeuses de l'*O Filii*, et que les deux orgues se renvoyaient les accords de nos vieux airs. J'envie ainsi de temps en temps la vie harmonieuse d'un moine, dédaigneux de nos activités de fourmis, et qui vit dans la sérénité en chantant les louanges du Seigneur. N'a-t-il pas pris la meilleure part ? Peut-il jamais songer à regretter nos impatiences, nos fièvres, notre vie essoufflée et inquiète ?

— Tu ne sais peut-être pas — non, tu ne sais

certainement pas — que je suis malade depuis trois mois. On m'a même cru poitrinaire pendant quarante-huit heures. Je n'étais que fatigué, extrêmement, d'où ralentissement de la respiration, diminution du « murmure vésiculaire », etc., — mais point de tuberculose. Un repos de trois semaines en janvier, suivi d'une reprise de travail prématurée (pour le Congrès d'Orléans), et depuis, un repos presque absolu, un temps de sommeil invraisemblable, des promenades en voiture chaque jour, voilà le bilan de mon trimestre, qui fut assez triste, comme tu le vois. Cela m'a valu quelques journées de marasme et de découragement bien compréhensibles. Et cela me vaut aussi la privation de ce voyage que je devais faire avec Marc et dont le séjour en Corse devait être l'étape la plus sympathique. Cela me fatiguerait outre mesure, ces raids en chemin de fer et en bateau, avec les émotions des réunions publiques ou les attentes dans les antichambres du Vatican, pour tout repos. Ici, je reprendrai discrètement, avec encore toutes sortes d'entraves, ma vie active d'autrefois, je me referai industriel et commerçant, pour le bien de l'*Eveil* et du budget du *Sillon*.....

J'aurais eu une vraie joie à te revoir, dans ton cadre, et à apprendre de toi si décidément tu es heureux et si tu te refais une patrie dans ton exil. Et nous aurions causé, peut-être, un peu plus longuement que nous ne l'avons fait depuis longtemps, comme aux temps où nous nous sommes connus, quand tu découvrais Marc et cette vie passionnée

du *Sillon*, qui nous use, nous brûle, et que nous aimons tout de même.

Je ris quelquefois tout seul de ce que je dis et de ce que je fais, et je ne comprends pas très bien comment j'en suis arrivé à m'incarner dans ce rôle un peu ridicule de metteur en scène de notre propagande, toujours occupé à faire des boniments au public et à compter les recettes de la soirée. Mais j'aime assez une activité matérielle qui retient l'attention et chasse la lassitude et la tristesse. Et surtout, je suis si intimement persuadé que ce travail de brute est nécessaire et qu'il faut nous hâter de fourbir nos armes avant la bataille ! Une telle hostilité nous enserre de tous côtés ! En France, celle de tous les partis, et des trois quarts des évêques ; et de l'autre côté des Alpes, je suppose qu'on aimerait assez que nous nous taisions. Tout cela va lentement et on ne fera rien contre nous de trop net d'ici quelques années, j'espère : en attendant, plusieurs évêques interdisent à leurs prêtres toute participation à nos réunions, à nos cercles d'études ; nous sommes, en fait, chassés des patronages. Alors, comment nous recruter ? Nous progressons dans l'opinion publique, mais bien lentement, car la grande presse se tait avec ensemble. Il faut faire une trouée, et comment, sinon en ayant un quotidien et en faisant nommer Marc député — ceci dans trois ans, et le quotidien dans quatre ou cinq ans. Donc, travailler avec acharnement pour préparer cela, avant qu'on nous ait mis dans l'impossibilité d'agir. Tu comprends ? — Car enfin Marc

député, et à la tête d'un quotidien, on finira bien par saisir que nous sommes sur le terrain temporel, et nous n'étoufferons plus dans ce rôle de bons jeunes gens un peu indisciplinés.

Quand toutes ces belles choses se passeront, si elles se passent, tu nous seras revenu, je pense ; et sois sûr qu'il y aura tout de même, en dépit du *Bulletin d'action et de propagande*, de bonnes heures pour causer, rêver, prier ensemble. Autrement, serait-ce une vie de « chevaliers », comme nous disions un soir, si tu t'en souviens, avant de prendre le train pour Soissons, où je devais faire un laïus ?.....

Je te souhaite toutes sortes de joies, et te demande une pensée, parfois, et une prière. Soigne bien Marc !

A MARC SANGNIER (1)

20 mai 1907, Rungis, Villa des Roses.

Mon bien cher Marc, jamais nous ne nous étions quittés si longtemps ; et pour ne t'avoir pas vu depuis un mois, je suis désorienté et diminué. Comment vivrais-je si je ne t'avais pas rencontré ? Comment peut-on vivre, quand on n'a pas le goût de vivre ? Il me semble que je ne pourrais pas, si je ne t'avais pas connu. Pourquoi ce soir, comme tous les soirs, comme toujours, dans la sérénité de cette retraite, dans la joie de ce printemps, malgré la

(1) A Tunis.

bonté et le sourire de ta mère, pourquoi est-ce que je souffre toujours d'une lassitude sans remède, pourquoi est-ce que je trouve toutes les choses amères et tristes ? Le mal que je dis des autres, comme poussé par un besoin mauvais de les abaisser pour être moins petit moi-même, ce parti-pris de dénigrement, ni mon travail quelquefois acharné au *Sillon*, une fièvre d'activité qui me saisit parfois et qui tombe si vite, rien ne peut m'ôter l'obsession de moi-même, de cet être méchant et surtout borné auquel mon âme est attachée pour toute la vie.

Pourquoi suis-je ainsi ? Il y a des minutes où les autres se laissent vivre, s'abandonnent à la joie d'agir, d'aimer, d'être aimé ; mais je ne m'abandonne jamais.

Lorsque tu es là, je pense généralement plus à toi qu'à moi-même, et bien que tu m'aies fait quelquefois de la peine, cela n'approche pas de celle que je me fais à moi-même. Tu es ma raison de vivre. Lorsque tu es heureux et bon, c'est une partie de moi qui est heureuse et bonne, et je n'ai pas à regretter d'avoir vécu.

Reviens vite, mon cher Marc, si tu peux avoir encore quelque joie à retrouver cette pauvre et triste amitié, bien fidèle et profonde pourtant, qui te demande maintenant plus de joie, de force, de confiance qu'elle ne peut t'en donner.

Adieu. — Si l'on aimait Dieu comme il doit être aimé, tout changerait. Mais je ne suis pas digne de cette grâce. Adieu ; fais beaucoup de bien,

parce que je suis si impuissant. Sois bon avec tous, parce que j'ai tant d'amertume dans le cœur. Sois heureux, parce que je suis si triste. Ce sont mes meilleures joies, puisque nous ne sommes qu'un et qu'ainsi je prends ma part de tout ce que tu fais.

Tu sais que je t'aime de tout mon cœur.

A JEAN DES COGNETS (1)

2 juillet 1907.

Mon cher ami, — « Lueurs dans les ténèbres » (Victor Hugo) :

Le *Sillon* est une œuvre de volonté. Nous croyons que la volonté humaine brave ou asservit les lois de la nature. D'où nécessité d'exalter la volonté. Quelques notes sur les gens qui ont su vouloir : Napoléon, Carnegie, et quelques autres encore, en choisissant de préférence ceux qui ont remonté des courants, tenté et fait l'impossible. L'entêtement qui tient lieu de volonté à Marcellin Albert est lui-même assez intéressant. Il est entendu que nous aimons d'un amour de prédilection la volonté mystique de Saint-François d'Assise. Mais nous l'avons déjà dit, très souvent. J'aimerais que l'on parlât un peu de la volonté lucide, faite de sang-froid et de maîtrise de soi-même, volonté terrible et sans phrases, implacable et sans emportement. La

(1) Cette lettre et plusieurs des suivantes sont relatives à la préparation de l'*Almanach du Sillon* de 1908.

volonté des « gens en-dedans ». Nous avons un faible trop prononcé pour les gens en dehors.

Cette lueur dans la nuit est pâlotte, insaisissable. Fais tout de même un peu de clarté avec cela.

Autres lueurs. Vagues idées de nouvelles, ou contes, ou n'importe quoi :

Un type qui va se décourageant et se désespérant au fur et à mesure qu'il vit. Tout lui ment. La force d'aimer défaille en lui. Il voudrait vivre, et sent qu'il ne vit pas. Il essaie de tout. Passions, folies, âpreté d'une course à la richesse — tout a le goût de la cendre. Il porte sur la vie un jugement désespéré. Elle n'existe pas ; il n'y a rien. Elle ne vaut même pas la peine qu'on se tue.

Il tombe malade, de misère et de froid. A l'hôpital. Une vieille sœur le soigne. Douce, tendre, maternelle, des yeux qui sourient, une voix qui berce, des gestes qui calment. Il sent, ce malheureux, qu'il existe pour cette vieille sœur ; non d'une façon bien particulière, — mais enfin qu'elle considère sa pauvre âme, comme toutes les âmes, avec amour. Il conçoit (tout ça ne se ferait pas si vite) un aspect de l'amour ; il sent que l'amour existe et que c'est ça qu'il y avait dans la vie, et qu'il n'avait pas vu. Son cœur durci se fond en une grande douceur.

Ça finirait ainsi :

« Enfin, dit-il, je vais commencer à vivre... »

« Et il mourut ».

Voilà.

Autre chose : l'idée est différente ; malheureu-

sement il s'agit toujours d'un bonhomme qui commence par vivre et qui meurt ensuite. Le contraire aurait plus d'originalité :

Un type veut mourir ; la vie le dégoûte, non qu'il n'y trouve rien de bon, mais tout est mêlé de douleur. Toutes les joies qu'il se prépare le torturent. Ceux qu'il aime lui font de la peine, parce qu'à les mieux connaître il les voit égoïstes, vaniteux, petits. Il aime la beauté et la voit incomprise. (Chic ! un alexandrin !) Enfin il en a assez et demande à Dieu de mourir. Dieu ou un ange lui dit : « Je veux bien. Tu mourras dès que tu seras prêt à la mort ».

Il est ravi, se prépare, se confesse pieusement et s'arrange une mort dans ses goûts. Ici, quelque chose de lyrique. C'est l'automne. Larges horizons de Versailles, feuilles mortes, et l'immobile canal reflétant les dorures que la mort met aux arbres. La chanson du vent dans les branches et la triste majesté du château, blanc squelette. Non, il a plutôt l'air de la pierre blanche d'une tombe... Enfin tu vois tout cela.

Des vers chantent dans sa tête, délicieusement tristes, et il pleure, sans sanglots, sans souffrance, d'admirables larmes.

> Oh ! Seigneur... Ouvrez-moi les portes de la nuit
> Afin que je m'en aille et que je disparaisse...
> Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts !...

Des vers dans ce genre. De la musique : l'amener comme on pourra dans le parc de Versailles. Ce n'est pas commode. De la musique

magnifiquement triste. Beethoven, Chopin. Religieuse aussi. Le chœur des pèlerins de *Tannhauser* ; *Parsifal*...

Admirable mise en scène de tristesse et de mort. Cette fois, l'harmonie est parfaite. Nulle fausse note. Et lui-même jouit de bien sentir toutes les émotions qu'il voulait, de vibrer aux notes qu'il faut...

La mort ne vient pas.

Il essaie d'une autre préparation, se retire du monde. Macérations, prières, exaltations mystiques...

La mort ne vient pas.

Il essaie autre chose, dans la même note.

La mort ne vient pas.

Il pense : « Je me suis trompé. C'était une hallucination. Dieu ne m'a rien promis ». Il ne compte plus mourir. Il vit d'une vie simple, utile et résignée. Laquelle ? ce serait à trouver. Quelque chose de très simple, très bourgeois, très pot-au-feu, et d'un grand christianisme inconscient.

Il commence à peine cette vie, il renonce à peine à se préparer à la mort que l'ange se retrouve debout en face de lui : « Viens, tu es prêt ».

Il meurt.

Tout ceci serait probablement impossible dans notre almanach. Enfin ces deux idées m'intéressent assez (1).

Je n'en ai guère d'autres pour l'instant. A ton tour.

---

(1) Cf. *Celui qui voulait mourir (Almanach du Sillon* de 1908). *Essais et nouvelles,* pages 3 à 11.

AU MÊME

8 juillet 1907.

Mon cher ami, autres idées, — si le mot *idée* convient ici.

Je passais avant-hier devant le pont des Saints-Pères. Tu sais que, lorsqu'on en a réparé le tablier, on a entrepris en même temps de remplacer les angles droits que font les trottoirs du pont avec ceux du quai, par des pans coupés. Du même coup, il fallait déplacer les statues.

Il y a de cela plus d'un an. Le nouveau parapet est fait, mais l'ancien est toujours là, les statues à leur place, et le bienfait de la réforme se fait toujours attendre.

Un dessin un peu original, dans un coin de page, deux mots d'explication alerte, et dix lignes de vague philosophie sociologique...

Pourquoi ce travail attend-il indéfiniment ? Il paraît que la Ville et l'Administration des Beaux-Arts ou je ne ne sais quelles autres se renvoient les dossiers. Toujours est-il que le travail ne se fait pas. S'il s'agissait d'une besogne entreprise par quelque grande maison de commerce et pour son compte, ce serait fini depuis dix mois. Pourquoi ?

Tout ce que fait l'Etat a ce cachet de lenteur grotesque, ce qui rend le collectivisme un état peu enviable.

Est-ce l'absence du ressort de l'intérêt ? N'est-ce pas plutôt cette dilution des responsabilités ? Les

fonctionnaires ont un esprit dévié véritablement : ils sont responsables non d'un travail, mais de la docilité avec laquelle ils se seront tenus dans les limites de leurs attributions. Tous perdent le sens du réel : ils ne sentent pas le ridicule de ces statues qui attendent, des encombrements de voitures qui continuent, alors que depuis des mois il suffirait de quelques jours de travail pour tout finir.

La démocratie, à l'inverse du collectivisme, exige des responsabilités très précises. C'est l'état qui fait le plus énergiquement appel aux individualités. Idiotie de ces prétendus démocrates qui les étouffent, les cachent. Idiotie de l'A. C. J. F., démocratique parce que le comité change tous les ans. Idioties de ces petites républiques qui, lorsqu'elles ont des grands hommes, les cachent comme des tares, — des supériorités, les nivellent ; — des grandeurs individuelles, les nient. Etc., etc.

Je m'aperçois, en t'écrivant, que tout cela est inexplicable en dix lignes. Il y a peut-être là matière à trois ou quatre petits topos. Enfin, vois.

Autre chose : quelques mélancoliques réflexions sur l'état du sergot.

Le sergot, seul, pense dans la nuit... Et le bruit monotone et lourd de ses bottes sur le trottoir retentit dans sa tête obscure, comme le rythme même de sa vie :

« Pourquoi suis-je nécessairement du côté de l'ordre ? Il est entendu que les autres sont des travailleurs et moi l'autorité. Les autres peuvent se

plaindre, — moi non. Se mettre en grève, — moi non. Et pourtant, moi aussi, je fais tout simplement une certaine besogne pour gagner mon pain. Le plus hardi des journalistes qui m'injurient quotidiennement se croirait un héros, s'il lui fallait, la nuit, faire les cent pas, dans une rue où l'on assassine. Moi, on ne m'admire pas d'être brave, c'est mon métier... »

Il roule ces pensées... Il entrevoit confusément que la grandeur peut tenir dans le métier, l'amour dans le devoir...

Les questions de personnes.

Qu'il n'y a que des questions de personnes. Cinq ou six idées s'agitent, toujours les mêmes, dans le monde. La façon dont elles sont senties et vécues, voilà ce qui les fait différentes. La pensée est plus que les mots ; et la vie est plus que la pensée, puisqu'elle la conditionne et l'inspire. — Donc, stupidité de ceux qui disent : « Elevons-nous au-dessus des questions de personnes ; ne voyons que les idées, ne voyons que les programmes, etc. »

Développement facile et utile.

C'est tout pour aujourd'hui. Et toi ? J'ai bien reçu ta lettre hâtive de ce matin, mais cela ne me suffit pas... Tu me laisses bafouiller solitaire.

Tu gardes mes lettres ? Si nous utilisons quelqu'une de ces informes idées, et que je me trouve en demeure de les développer, je ne serais pas fâché de retrouver ces lambeaux de pensée, et ces cris inarticulés.....

As-tu là-bas le *Journal d'un poète* ?

AU MÊME

20 juillet 1907.

Ne m'enlève pas le peu de confiance que j'ai dans mes sujets..... Mais tu as raison, il faudrait 200 pages.

.....X. est déjà venu me voir cinq ou six fois pour me dire qu'il espérait avoir des idées, mais qu'il n'en avait pas. J'attends sans m'énerver.

.....Je viens de lire *Poil de Carotte*. C'est admirable de minutie et d'amertume. Mais il y manque un souffle spiritualiste. Le défaut de foi et d'amour se trahit à toutes les pages. C'est presque — je trouve — de la physiologie, comme si Jules Renard avait écrit l'histoire d'un de ces animaux sacrifiés et laids, qu'on écrase, sans y penser, sur les routes. Il y a de l'émotion, mais qui ne vient pas de l'âme. Et aussi une choquante vulgarité de détails : dans cette prose lisse et soignée, certains mots apparaissent comme de vilaines fautes de goût. C'est intéressant tout de même.

.....Tu dis des choses justes et même belles sur la vie. Tes raisons de l'aimer sont excellentes. Mais ce sont des raisons.

A PAUL GEMAHLING

Villa des Roses. Rungis, par Fresnes (Seine)

La lettre de A., ci-jointe, te renseignera suffisamment sur le cas de ce pauvre garçon qu'on veut traîner dans les cachots. Malade, abruti, absent de

Paris, et parfaitement ignorant des choses du droit, je ne pouvais mieux faire que de te passer cette affaire. Cela presse terriblement. Je lui dis que je te confie le soin de le tirer d'embarras. La réputation de compétence juridique dont tu jouis parmi nous, bien illégitimement d'ailleurs, comporte des responsabilités multiples, dont la première est d'arracher A. à ses juges. Arrache-le donc.

Autre chose. Tu te souviens qu'il faut fabriquer un Almanach 1908. J'ai, avec des Cognets, recueilli et classé quelques idées et mis sur pied une sorte de plan. C'est déjà quelque chose. Entre autres éléments, je prévois, je ne sais sous quelle forme, une partie documentaire, abominablement tendancieuse, bien entendu. Ce qui me gêne pour documenter le public, c'est que je ne sais rien, absolument. Or, tu jouis en matière sociale d'une réputation de compétence aussi grande qu'en matière juridique, et non moins, sans doute, illégitime.

Voudrais-tu me donner :

1° la liste des lois dites *sociales* votées par la Chambre depuis le 1er Juillet 1906 jusqu'à nos jours, ainsi que de celles qu'elle votera, qu'elle n'a pas votées ou qu'elle aurait pu voter ?

2° mêmes tuyaux extrêmement sommaires sur le même objet à l'étranger (quatre ou cinq lois saillantes à peine).

3° les « faits sociaux ». Il paraît qu'il y a des faits sociaux. Dis-moi ce que c'est et s'il y en a eu dans la même période.

4° la besogne politique et la Chambre. Recensement des principaux votes, principaux pugilats, interpellations, discours sensationnels, affichages, etc.

5° Enfin, est-ce que les RR. PP. Jésuites de l'*Action Populaire* ne se sont pas préoccupés de collectionner les choses dites « sociales », dans une série de publications différemment intitulées. Est-il utile d'y jeter un coup d'œil ? Y a-t-il quelque chose de précis sur le repos hebdomadaire, — au moins le texte de la loi ?

Je t'ennuie ? Mais pourquoi es-tu si compétent ? Moi je ne sais rien, en rien. Si tu veux être très aimable, tu ne m'enverras pas promener et tu m'enverras ces tuyaux au jour le jour, sans attendre la fin des recherches auxquelles, je n'en doute pas, tu vas consacrer tes jours et tes nuits.

Je te remercie avec attendrissement. Et maintenant, un conseil d'ami : repose-toi ! C'est bien utile. On est si bien dans la paresse, la paix, l'oubli, le silence, la solitude. On oublie qu'on existe. Repose-toi. Mais envoie-moi mes documents !

A JEAN DES COGNETS

Rungis, 22 juillet 1907.

Mon cher ami, tu l'as dit : je suis vraiment malade. De quoi ? Je n'en sais rien. Poitrine fatiguée, inquiétante respiration, et par-dessus tout une générale lassitude. Je suis venu échouer ici, la semaine

passée, comme une barque désemparée, dans cet ilôt de verdure, perdu parmi la mer des blés et des avoines. La vie végétative me révèle ses charmes. (Encore un alexandrin, en supprimant l'*e* muet de vie, et aussi celui de végétative).

Tu dois me trouver bien bête. Je le suis. C'est l'ordonnance de mon médecin : « Ne pensez à rien ». Je broute et rumine. Je rêve, comme les bœufs,

Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Occupons-nous tout de même de l'Almanach.

.....Hélas, j'ai peu d'idées — mais plus de temps que je ne pensais, car j'ai décidément demandé, pour mes 28 jours, un sursis d'un an. Vois les effets de l'esprit de contradiction. Je vais probablement m'atteler à cette nouvelle où il y a de la tristesse, des feuilles mortes, de la musique, l'automne et la mort, et pour laquelle tu demandes 300 pages. Mais j'aurai peut-être changé d'avis demain.

Tes notes me paraissent fort intéressantes, — un peu philosophiques et abstraites peut-être, les dernières surtout. L'œuvre de Montesquieu t'inspire. J'ai moins goûté — pour un almanach — la citation de Nietzsche.

Jusqu'à présent, nous ne sommes pas très amusants. Comment le devenir ? Ne faudrait-il pas nous préoccuper tout de même un peu de l'actualité ? — Je veux dire des événements de l'année. Malheureusement à cet égard la mémoire me fait défaut complètement : je ne vois guère que les événements du Midi, le repos hebdomadaire, de vagues grèves et de nombreux voyages de rois à Paris. Il a dû

paraître beaucoup de livres ; je n'en ai lu aucun. Des pièces de théâtre, je n'en ai pas vu une. Cette documentation est un peu maigre.

J'écris à Gemahling pour lui demander une nomenclature rapide des travaux du Parlement et des « faits sociaux » d'octobre 1906 à octobre 1907. (Il n'aura qu'à prévoir ceux d'août et septembre 07). Nous tâcherons de puiser là-dedans. De notre côté, recueillons nos souvenirs et mettons-les en commun : je te tiendrai au courant de mes découvertes.

.....J'aurais voulu t'écrire une lettre plus substantielle et intéressante. Ceci te donne une idée de l'intensité de ma vie intellectuelle présente. Accorde-moi donc la pitié à laquelle j'ai droit vraiment et sois spirituel pour deux.....

A SA SŒUR MADELEINE

2 août 1907.

J'ai reçu ta lettre ce matin seulement : Papa a du te dire que je suis passé hier rue Michelet pour te voir, et ensuite, selon l'indication que tu m'en avais laissée, au *Sillon*, à 6 heures très exactement. Tu venais de partir, bien malheureusement — non pour mon veston... ceci n'a aucune importance — mais pour moi qui aurais bien voulu te dire adieu. Et maintenant te voilà partie ! Repose-toi et n'aie pas d'idées noires, pas plus que je n'ai envie, malgré

tes craintes, d'avoir une maladie noire. Si le *Sillon* est ce que nous croyons, quelque chose de très large et d'humain, aimons-le dans la solitude, dans notre propre cœur, dans le silence, le repos, le recueillement. Aimons-le aussi dans les bois, les champs, la poésie des soirs, et dans tout ce qui est un reflet de la beauté de Dieu. C'est la manière de ne s'en point lasser. C'est ce que je fais présentement, puisque cela concorde heureusement avec les conseils du médecin.

A LA MÊME

Août 1907.

Ma chère Madeleine, ta lettre me peine ; j'espère que cette crise dont souffre maman sera passagère. Même en vacances, souffrir ! Toujours alors ? Dis-lui comme je voudrais la voir raisonnable ; elle a bien plus que moi besoin de suivre les recommandations qu'elle me fait. Ne vous inquiétez pas de moi ; je vais bien ; si j'allais mieux, je recommencerais à travailler, et j'irais mal. Bien tendrement à toi.

A JEAN DES COGNETS

10 septembre 1907.

.....Tu me dis de ma nouvelle bien des choses polies, dont je te remercie. — Il était bien dans mon intention de ne réaliser que la deuxième

esquissse, et non les deux à la fois. Je n'ai pas changé grand chose à cette deuxième esquisse.

Tu es bien dur pour Montesquieu. Beaucoup de gens voudraient écrire et même penser comme lui. En tous cas, ne crois pas que tes « réflexions philosophiques » soient inutilisables. Elles seront au contraire utilisées (sauf deux : Zarathoustra, et une autre) parce que intéressantes, et nettes, et vraies, et utiles. Je te demanderai seulement la permission de raccourcir le pont des Saints-Pères (que l'Etat n'en finit pas d'agrandir...) parce que, avec un dessin, cela ferait plus de deux pages, ce qui est beaucoup pour un pont, et même pour le collectivisme. Je prie le Ciel que l'on ne déplace pas définitivement les statues avant que l'Almanach ne paraisse. Nous aurions l'air idiots.

Tu as l'air de dire que tu ne feras plus de nouvelles. Mais si ! Mais si ! Il en faut encore une, que je vais te décrire. Assez courte (la moitié ou les 2/3 de celle que tu m'as envoyée), ne parlant pas du *Sillon*, amusante, où il arrive des choses, beaucoup de choses, avec des alinéas, beaucoup d'alinéas, et de moralité (irréprochable, bien entendu...) assez *claire*. Où en est ton anarchiste ? Ou autre chose, n'importe quoi, une histoire de brigands, d'accident de chemin de fer, de révolution, — pas de grève, c'est bien usé, — enfin quelque chose, que j'attends impatiemment dans 2 ou 3 jours n'est-ce pas, sans blague ?

Je travaille comme une brute — jusqu'à 2 heures

par jour ! C'est effrayant. J'ai embauché Léonard et Gemahling qui commencent à produire des machines documentaires et des choses philosophiques. Mais que cela ne te décourage pas !

Ah ! je voudrais bien de toi quelques lignes d'une sobriété élégante et forte, avec des éclairs de génie, mais simples, — tu vois cela d'ici — sur :

1° Huysmans. (Ne découpe pas ton vieil article de l'*Eveil*, je m'en apercevrais). 2° Berthelot. 3° Brunetière. 4° Chartran. 5° Sully-Prudhomme (avec quelques vers de celui-ci, si tu veux. Tu sais qu'il est mort ?)

pour mettre autour de leurs têtes que je fais faire par de Nolhac.

Tout cela très court ; tu peux en accoupler, si tu veux — par exemple Brunetière et Berthelot si ça t'amuse. Ça m'est égal et à eux aussi.

C'est assez pressé. Envoie-moi ça au fur et à mesure, par paragraphes. Et aussi des choses philosophiques, mais méfie-toi de l'abstraction, parce que Léonard ne la déteste pas, ni moi non plus, et à nous trois nous serions assommants. Et puis, sois court dans tes réflexions philosophiques.

Je te quitte pour aller me faire raser. C'est très fatigant, le coiffeur est à 5 kilomètres. Je t'enverrai de ma prose sous peu.

Mille choses affectueuses, mon cher ami, et travaille ! Quand reviens-tu à Paris, paresseux ? Tu n'as donc pas fini de paître dans les herbages bretons ?

Je te remercie aussi des choses polies que tu me

dis sur le *Bulletin*. Il y en avait bien pour 30 centimes, tu n'auras donc pas besoin de me le rembourser.

A PAUL GEMAHLING

13 septembre 1907.

Je te remercie de ta lettre. J'allais t'écrire. Grâce à Guiard, qui m'a envoyé deux très courtes nouvelles, et m'annonce autre chose, grâce à quelques idées qui me sont venues, je commence à être rassuré sur le sort de l'Almanach. La quantité y sera, pour peu que nous tenions nos promesses, les uns et les autres. C'est donc le moment de soigner la qualité.

Ce qui m'inquiète, ce sont les *Notes sur l'an passé, notes sillonnistes*, etc. (le texte sur deux colonnes) parce que ceci ne s'invente ni ne s'improvise. J'attends donc impatiemment tes œuvres. Remarque qu'il s'agit de documentation affreusement partiale, c'est entendu, mais enfin de documentation. Les faits sont au premier plan, les commentaires se cachent. « Les visites », que je t'ai lues, ne sont pas, en somme, dans la note. Les « papiers Montagnini », oui : note très sèche, insidieusement documentaire. Ton ministre du travail, qui est très bien par ailleurs, sera, comme mes « visites », presque un hors-d'œuvre. Ça fait deux. N'en abusons pas, et envoie-moi bien vite des faits concentrés, de l'extrait de document, sur les sujets que tu as choisis.

Voilà ce qui presse.

Les réflexions philosophiques s'amassent, petit à petit. De ce côté, je ne suis pas très inquiet. Note tout de même des citations. Celle de Ruskin est parfaite et sera insérée sûrement. Celles de Maeterlinck... ah bien ! quand tu auras mon âge ! tu les reliras et tu t'apercevras que la forme un peu sibylline de ces prêches d'une affectation hautaine cache souvent l'imprécision de la pensée. Ces variations sur le bien et le mal sont-elles autre chose que des démarquages de l'Evangile ? Mais la forme littéraire de l'Evangile, si on peut dire, est joliment mieux adaptée au fond. « Il manquait quelque chose à nos rêves puisqu'ils n'ont pas été approuvés par la vie », ceci me paraît intéressant. Mais que de phrases noblement inutiles et poétiquement creuses dans le reste ! Du moins voilà mon impression de ce soir, qui tient peut-être au temps qu'il fait, ou à l'envie que j'ai d'aller me coucher.

Ce que je vais faire.

Oui, repose-toi. J'espère que pour Basses qu'elles sont, les Alpes par là ont encore l'air de montagnes. Les montagnes et la mer, voilà de belles choses. Si j'étais Maeterlinck, je dirais cela d'une façon plus enveloppée qui ne serait pas, peut-être, plus artistique.

A LÉONARD CONSTANT

14 septembre 1907.

« Enfoncez-vous cette idée dans la tête ». Je persiste à attendre : 1° 15 lignes sur Soisy, télé-

graphiques et géniales. 2° autant sur Jaurès. 3° autant sur Hervé. Plus des feuilles de ton carnet. Quelque chose sur la Corse, mais, si tu veux, pas un grand article, quelque chose de très, très court, quoique poétique et admirablement écrit. La copie commence à affluer. Guiard pond et j'ai des idées. Donc une page et demie à deux pages sur la Corse.

A JEAN DES COGNETS

15 septembre 1907.

Mon cher ami, voyons, tu plaisantes ? Tu ne peux pas écrire *15* lignes, ni une 1/2 colonne, à peine, de nos « Notes sur l'an passé », sur Brunetière, sur Huysmans, sur Berthelot, sur Sully-Prudhomme, que tu connais tous parfaitement ? Tu veux rire ! Il n'y a pas besoin de connaître leur acte de naissance, ni le nombre de leurs enfants, ni même leurs œuvres. Une silhouette, quelque chose, une idée morale, n'importe quoi. Brunetière et Berthelot — le débat sur la faillite de la Science — ce n'est pas difficile. Et Huysmans, le quart de ton article sur lui dans l'*Eveil*. Je t'en prie, fais-moi ça. C'est pressé, et dans tes cordes.

Guiard pond beaucoup : trois courtes choses, drôles, bien enlevées, et des vers, un appel au *Sillon*, qui a la prétention d'être un *rappel* et de ressembler à un roulement de tambour : quarante vers sur deux rimes. Et il continue. Moi aussi, il

m'est venu des idées, des bouts de dialogues ; mais rien n'est en épreuves. J'attends d'avoir plus de copie en mains, pour éviter les impairs et ne rien faire composer inutilement.

Tu fais erreur. Nous avons jusqu'au 1er octobre, non jusqu'au 15. Il est grand temps.

Ah ! mon pauvre vieux ! Moi, faire l'*Eveil !* Lent, et de travail difficultueux comme je suis, j'en mourrais. Pas de danger.....

Je suis un peu abruti aujourd'hui, et tourne court, non sans te signaler cette pensée de Vigny, qui répond assez bien à l'état d'esprit dont tu me parles comme étant le tien : fuir les raseurs.

« Oh ! fuir, fuir les hommes, et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille ! »

A HENRI DE NOLHAC

Rungis, 17 septembre 1907.

J'ai reçu hier tes dessins que je trouve tout à fait remarquables, et très exactement dans la note de l'Almanach 1908. A la fois spontanés, primesautiers et achevés ; avec cela tous ces gens connus sont présentés sous un aspect inédit. C'est spirituel, c'est original, enfin si tu continues de cette façon, notre almanach sera merveilleux. Cela me donne une nouvelle ardeur, parce qu'il faut faire un texte à la hauteur de l'illustration.

Je ne puis trouver une photo d'Hervé, je n'en ai jamais vu nulle part. Enfin je vais chercher.

Peux-tu me faire dans la même note *Jaurès, Sully-Prudhomme* (si tu n'as pas ce dernier, demande-le moi : il en a paru un dans l'*Echo de Paris,* je le trouverai), et *Fallières,* ce dernier *très pressé,* parce que je voudrais donner dans le *Bulletin d'action et de propagande* du 1er octobre, un aperçu des dessins de l'Almanach et que je ferai peut-être reproduire celui-là, entre autres, avec son texte. Il le faudrait particulièrement bonasse et insignifiant pour cadrer avec le texte.

Je t'envoie aussi une petite note, du type « réflexion philosophique » ; vois si cela t'inspire quelque idée.

— Je n'ai passé à Soisy que quelques heures, craignant la fatigue de ces réunions. L'impression générale, — en particulier celle de Léonard Constant que j'ai vu ensuite assez longuement — a été excellente : travail intellectuel sérieux, profond, bonne et simple camaraderie, de l'entrain sans pitreries bruyantes — bref, l'idéal.

A bientôt une autre lettre, et bien affectueusement à toi, mon cher Henri.

Ma filleule est très jolie, et très sage, et très bien portante. Elle fait la joie de Marc. Ecris-moi à Rungis par Fresnes, Seine.

Il me faudrait aussi dans la même série de portraits un Pie X et un Viviani. Il me semble que la beauté de Fallières s'accommoderait mieux d'un cadre *rond.* Qu'en penses-tu ?

A LÉONARD CONSTANT

2 octobre 1907.

Mon cher Léonard, ton cynisme me touche plus encore que n'avait fait ta bonne volonté. J'attends ton Jaurès jusqu'à samedi dernière limite. Mais fais-le, je t'en prie.

Que ton lycée te soit propice ! Et ta santé prospère ! Mais aussi quelle idée de pomper dans les incendies ? Ces choses-là n'arrivent qu'à toi. Je suis sûr que tu vas entrer au lycée de La Roche-sur-Yon par-dessus le mur.

AU MÊME

4 octobre 1907.

J'ai reçu ton Jaurès. Ta tardive mais excellente collaboration, mon cher Léonard, me fait amèrement regretter son exiguïté. Tu verras dans le supplément du *Bulletin d'action et propagande* que tu recevras demain une série d'excellents portraits de de Nolhac. Il ne manque que les légendes. Des Cognets m'a fait un Sully-Prudhomme et un Huysmans. Peux-tu me faire un Berthelot et un Brunetière, très courts, aussi courts que tu voudras, mais bien tapés. Ces deux bonshommes iront très bien ensemble (la science et la foi etc..) et quand tu auras fait l'un, tu ne pourras te tenir de faire l'autre. Bâcle cela (15 lignes chacun, à peu près le 1/3 de ton Jaurès)

en une heure et envoie-le moi pour *lundi*. Pardonne-moi, mais j'ai encore une quinzaine de pages à pondre en quelques jours et je voudrais bien finir cet almanach sans tomber malade. Aide-moi, le Ciel t'aidera...

AU MÊME

1er décembre 1907.

Je voulais t'envoyer un almanach, et, paresseux, comme toujours, je me suis laissé devancer par ta commande. Tu recevras bientôt les photographies de Marc, que je t'avais promises, et quelques autres ; elles t'aideront à te souvenir de cette petite maison où l'on fait un si grand bruit, où l'on vit dans la fièvre d'une action échevelée.

Ton télégramme au Congrès de Limoges m'a paru plus précieux que tous les autres. Oui, il n'y a qu'un *Sillon* et en lui seul nous avons confiance pour la tâche entreprise. Mais que ces séparations, ces batailles avec des amis d'hier laissent d'amertume et de tristesse !

A JEAN PRUDHOMMEAUX

9 janvier 1908.

Je t'écris avec remords : voilà huit jours que ton affectueuse lettre est sur ma table, et que je veux y répondre. Mais c'est le *Bulletin* qu'il faut terminer, ce sont les terribles comptes de fin d'année... et je remets toujours la lettre la plus agréable à écrire,

l'ami qui ne se fâchera pas... Moi aussi, j'avais évoqué, le 30 décembre, le souvenir de ces vingt-quatre heures héroïques, et je croyais sentir encore le froid, l'humidité et la neige fondue ; j'éprouvais encore cet âpre désespoir du dimanche après-midi, quand toute notre volonté ne pouvait forcer l'inertie des passants trop rares. C'est un de mes meilleurs souvenirs de sillonniste, que cette journée, et ce retour des quatre camelots éreintés et ravis, réchauffés au fond du cœur par la joie d'un rude devoir accompli. (1)

N'est-ce pas là, hélas, que tu as pris le mal dont tu as souffert plusieurs mois ? Oui, tu as raison, la souffrance est bonne, mais elle est différente absolument de celle que nous chantons dans nos chansons, et bien plus dure. Tu l'as accueillie de trop chrétienne façon pour n'en être pas transformé, rapproché encore de Dieu. — Garde cette paix et cette joie intérieures dont tu me parles, mon cher Jean, et prie quelquefois pour moi qui en ai terriblement besoin. Je te redis ma bien sincère et profonde affection.

A HENRI DE NOLHAC

13 février 1908.

Ta lettre me peine vivement, puisqu'elle m'apprend que tu es encore assez gravement malade pour être obligé de t'éloigner de nouveau. Une expérience

---

(1) Il s'agit d'une vente extraordinaire de journaux faite à Lille, l'année précédente, par un affreux temps d'hiver.

assez longue et douloureuse m'autorise à te recommander de te soigner très sérieusement, sans imprudences d'aucune sorte.

Repose-toi, chauffe-toi au soleil, rêve, lis ou fais des vers et rapporte-nous quelques bonnes toiles qui évoquent aussi heureusement les montagnes qu'une étude de toi, accrochée chez des Cognets, évoque le château de Versailles. (Je l'ai vue l'autre jour et admirée).

Ne pense pas trop au *Sillon* ni à ce qui peut te déplaire en lui. Ce n'est pas le moment. Moi non plus, je n'ai guère foi aux grandes conversations ; et si nous avions à parler de Limoges et de quelques autres choses, je te demanderais seulement de t'efforcer de juger en toute équité.....

Je ne te dirais que cela, persuadé qu'un jour tu reconnaîtras ton beau défaut qui est de te mettre toujours du côté des moins nombreux. Cela est d'une âme généreuse, mais pas toujours équitable. Mais ne discutons pas ; pour le moment, je suis bien trop peiné de te savoir souffrant, et, sans doute, un peu désemparé et mélancolique. Je t'envoie mes vœux les meilleurs, bien sincères, et bien affectueux.

A JEAN BOUEIL

30 mai 1908.

Mon cher Jean, j'ai vivement regretté que ton départ, plus rapide que tu ne l'avais pensé d'abord, ne m'ait pas permis de te dire adieu. Je t'aurais

souhaité toutes sortes d'agréables impressions et sensations, dans un pays qui est toujours admirable, mais qui n'est pas toujours confortable [1].

Il y a de la beauté partout et je crois bien que nous nous sommes extasiés ensemble devant un coucher de soleil qui incendiait le ciel derrière le Carrousel. Mais, dans le pays où tu vis ces quelques jours, elle est plus neuve, plus saine, plus primitive ; on l'admire d'instinct et sans effort de l'esprit ; on en jouit avec tout son être, et on se sent moralement et physiquement renouvelé, plutôt qu'on n'éprouve le désir de chercher les raisons de son admiration. Et il est assez utile de confronter ses idées acquises, ses façons d'agir et de penser, tout son être civilisé, avec ce qui est fruste, inconscient et primitif.

Cela va t'apporter un étonnant afflux de jeunesse et de force, dont bénéficieront, à ton contact, ceux qui sont restés, et je m'en réjouis.

Veuille présenter mes respectueux hommages à Madame Boueil et croire à ma bien cordiale affection.

Toute la journée j'ai couru, je me suis agité ; ma main énervée tremble et griffonne illisiblement.

A JEAN DES COGNETS

8 juin 1908.

Mon cher Jean, tu veux me faire oublier que je suis privé de ton aimable et affectueuse et

(1) Chamonix.

spirituelle conversation, et tu m'écris une lettre charmante. Je la lis avec un plaisir très vif, — mais je n'oublie pas. Je ne sais pas si tu feras un roman, mais au moins, pendant trois mois, tu vivras d'une vie non parisienne, détachée, désœuvrée, désintéressée. C'est très précieux. Il n'y a rien de plus dangereux, d'ailleurs (dit-on). On n'écrit que quand on n'en a pas le temps. On ne s'attendrit sur la misère morale de l'humanité que quand on n'a pas le sou. On ne chante en vers immortels la miséricorde divine que lorsqu'on l'a mise à l'épreuve très durement, comme Verlaine. Voilà ce qu'on dit, mais qui ne doit pas être plus vrai que toutes les choses qu'on dit généralement.

Paris a l'aspect particulier qu'il prend les jours de fête. D'une tristesse désespérante. Cette ville délivrée pour un jour des soucis de son travail paraît atterrée de sa liberté. Bien qu'on croie le contraire, c'est pendant la semaine que le peuple (les bourgeois aussi, tout le monde) se distrait. Sous le prétexte vrai de gagner le pain quotidien, il se donne le droit de ne penser qu'aux choses secondaires. Chacun s'est fabriqué un être beaucoup plus commode, qui n'a que des sens (et encore pas exaspérés), pas de cœur, pas d'âme, mais surtout une sorte d'intérêt social, de besoin d'activité pratique et conventionnelle, comme en ont les animaux bien dressés : chien de chasse, cheval d'omnibus... Le repos (ce bienfait), est une farce terrible. Chacun se retrouve face à face avec soi-même. On ne peut

plus esquiver les grands problèmes, et renier sa condition d'homme en se faisant simplement une âme de tapissier, de marchand de vin, de terrassier, de sergent de ville. Bon gré, mal gré, il faut penser à la vie, et à la mort — les deux seuls sujets qui occupent une pensée sincère. Tous ces malheureux ont le vertige devant le vide effroyable de leur existence. Ils se traînent dans les campagnes banlieusardes qu'ils enlaidissent de leurs personnes et souillent de leurs papiers gras. Ils tâchent d'improviser une autre existence factice, pour les jours de fête ; c'est plus difficile, ils ne sont pas guidés par le métier. Secrètement, ils appellent la servitude professionnelle. Du moins, je leur prête ces sentiments, et le silence de Paris ou le carnaval de ses banlieues — guinguettes, fritures, orphéons, cyclistes débraillés, cafés-concerts — me semblent une sorte d'enfer. Il est vrai que j'ai un caractère affreux.

Mais pour toi il n'y a ni semaine, ni dimanche. Toujours les bois, les champs, les oiseaux, et toujours cette liberté d'être toi-même dont tu ne t'effraies pas. Je te proclame très heureux.

Je m'étais promis de ne pas noircir plus de deux pages. Ma serviette, près de moi, est bourrée de lettres à écrire et d'épreuves à corriger. Au revoir. Va voir la mer. Fais encore de beaux vers sur la mer. La mer et la musique, — ce qui donne l'idée de l'infini ici-bas. J'offre mes très respectueux hommages à Madame des Cognets. A toi bien affectueusement.

A LÉONARD CONSTANT

17 juin 1908.

Tu dois être dans la jubilation, et la Roche-sur-Yon en révolution. Si tu peux en profiter pour abonner (pendant les vacances) toute l'Université et le clergé, et même l'armée et la magistrature, quelle aubaine !

Voilà encore le feu allumé aux quatre coins de la Vendée, par un fils de l'Université. L'*Alma mater* en fera une maladie. Mais toi, mon pauvre Léonard, que fera-t-on de toi ? Et combien de temps durera cette plaisanterie énorme ?

A JEAN DES COGNETS

28 juin 1908.

Mon cher ami, tes lettres me charment et m'intimident. Tu m'écris de si jolies choses que je n'ose t'envoyer quelques platitudes par retour du courrier. Et puis, surtout, je n'en trouve pas le temps. J'annonce toujours solennellement et je m'annonce à moi-même, que « dans une semaine je serai à jour et que j'aurai du temps » ; mais bientôt embarqué dans quelque nouvelle affaire ou difficulté, je ne cesse pas d'être débordé et même dominé par mon travail, ce qui est désagréable, humiliant. Ces jours-ci mille ennuis domestiques.....

Tout cela me fait perdre beaucoup de temps, mais, Dieu merci, pas de sérénité.

Ensuite, il faut se préoccuper du quotidien, qui est proche. Un nouveau système de propagande, que nous venons d'imaginer, va nous demander beaucoup de réflexions et de travail. — Et puis, il y a les abonnements de vacances. — Et puis la souscription. — Et voilà.

Le temps d'écrire ?

Cette fièvre des grandes affaires, que tu railles doucement, est tout de même une réalité, — oh ! une réalité de troisième ordre. Mais enfin cela existe, ce sentiment, cet appétit du succès ; si tu as joué aux cartes, tu as dû éprouver cette inquiétude nerveuse ; on est la proie d'un démon malin qui vous excite, vous rend toute défaite amère, vous pousse à jouer encore. Napoléon, que tu cites volontiers, jouant aux échecs ou aux cartes, avait un caractère déplorable, -trichait plutôt que de perdre. La reine Marie-Antoinette aussi. — Ces deux exemples illustres me vaudront peut-être un peu d'indulgence de toi, quand je compte impatiemment les abonnés de la semaine. — Faudra-t-il toute sa vie se contenter de ces excitations factices ? Par moments, je pense que cela m'est parfaitement indifférent, les abonnements, le tirage de l'*Eveil*, et le reste. Mais c'est mon métier. C'est même une sorte de devoir, un devoir d'élection. Alors, il est bon de cultiver en soi la manie du joueur d'échecs ou du collectionneur de timbres-poste, afin d'apporter de l'âpreté à des besognes inférieures.

Tout cela n'empêche pas que je m'abrutis

« lentement, mais sûrement » pour employer un cliché sillonniste, tandis que j'envie ton esprit charmant et libre, qui vit dans la compagnie des plus poétiques impressions et des pensées élevées. Si j'étais bien sûr que tu te rendes un compte exact de la parfaite insignifiance de mes lettres et de ma personne, et que tu ne m'en veuilles pas d'écrire si peu, je te dirais de m'écrire beaucoup. C'est presque mon seul aliment littéraire et poétique. Si avec cela tu m'envoyais de jolis vers, libres, gracieux, souples, intelligents, légers, — un peu félins, comme ceux que tu me lisais, — et quelques brouillons, des notes, les six pages par jour de ton roman, j'échapperais peut-être au gâtisme administratif qui me guette — hélas ! qui n'en est plus à me guetter !

Si je fais mes 28 jours ? Non, pas maintenant. Du 28 juillet au 25 août ; ma lettre de convocation est là. Peut-être tout simplement resterai-je à Paris, car c'est à la caserne de la rue de Babylone que je dois me rendre le lundi 28, sous la menace des peines les plus graves.

Au revoir. Continue à vivre par l'esprit ; on dit que c'est très agréable. Crois à ma bien sincère affection.

AU MÊME

5 juillet 1908.

..... Ma prose triste et desséchée sourit d'être enguirlandée des commentaires de ton affection. Il

n'est guère intéressant ni utile que j'essaie d'approfondir ma propre psychologie. Pourtant il faut que je te mette en garde contre ton amicale bienveillance. Je ne suis pas si héroïque. Je ne suis pas héroïque du tout. D'ailleurs ce n'est pas mon portrait que je voulais faire — ni celui de personne (qui aurais-je copié ici, grands dieux !) Mais avec une nature paresseuse et sans goût pour agir et pour croire, je conçois cependant la sorte de joie âpre qu'on éprouve à vouloir. Je la conçois mieux surtout en regard de certains attendrissements, de certains alanguissements fades et larmoyants. En y pensant, j'ai écrit ces réflexions sur la volonté ; d'ailleurs, avec simplicité, je t'avouerai que je suis content qu'elles t'aient plu. Ce petit article [1] m'avait moi-même intéressé davantage, je ne sais pourquoi, que ceux que je consacre aux concours d'abonnements, et j'étais vexé que personne ne l'eût remarqué. C'est humain, n'est-ce pas ?

Ce qui t'intéressera et te plaira ? Voici. A propos de rien, ou plutôt à propos d'une conversation avec Léonard Constant en Vendée, Marc a échafaudé quelques projets d'avenir, un avenir assez immédiat. Il désire que l' « Administration » du *Sillon* se resserre, s'humilie un peu, et se débarrasse, dans une douzaine de mois, de ma présence. Je m'occuperais alors, dans la rédaction du quotidien,

---

(1) *Deux tempéraments de Sillonnistes* (*Bulletin d'action et de propagande*, juin 1908), reproduit dans les *Essais et Nouvelles* (pp. 176-181).

de la partie littéraire, critique musicale ou théâtrale, nouvelles, etc. Ça serait un service agréable ? Et nous travaillerions et bavarderions sans remords ? Et alors il faudra que tu fasses des tas de choses, que tu lises, étudies, écrives, etc., — et nous aurons un canard où nous jouirons d'une liberté relativement illimitée. Ce ne sont que des projets, mais assez sérieux.

Le *Bulletin* n'est pas encore fini, le 5 juillet ! (j'ai le travail si pénible, ce soir, que ça me rappelle la nuit d'Alfred de Vigny à l'Odéon ! Mais j'interromps le *Bulletin* pour causer avec toi). Il est minuit et e me couche, et je remets à demain (ou plus tard) cette causerie ébauchée. Cet après-midi, avant dîner, on m'a remis ta lettre et ton manuscrit. J'ai lu ta lettre et jeté un regard de convoitise sur le manuscrit, que je lirai demain, même si je n'en ai pas le temps. Il me semble que tes vacances sont très actives. Si j'en juge par tes lettres, tu vois beaucoup de choses, tu emmagasines des impressions et des idées ; tu vis en artiste, heureux garçon ! Et tu as la bonté de m'arracher à mon abrutissement professionnel pour me forcer à voir avec toi de jolis paysages, des effets de soleil..... Merci.

AU MÊME

8 juillet 1908.

C'est dimanche soir que je t'ai écrit. A l'heure qu'il est tu dois donc être en possession de la

« grande nouvelle » qui n'est pas bien sensationnelle, mais enfin qui nous fournit un excellent prétexte à collaborer.

Je suis un correspondant déplorable, irrégulier, etc. Mais il faut tenir compte de ce que je me débats au milieu de réelles difficultés. Avec les vacances, mon petit personnel s'égrène. G. n'est toujours pas remplacé. Bref, je ne puis suffire à mon travail et ne puis trouver le temps de t'écrire.

Mais j'ai pris celui de lire les pages alertes de ton roman. C'est, comme tout ce que tu écris, très bien écrit, plus que bien écrit : d'un style aisé et spirituel, d'une ironie douce et égale (comme ton humeur, qui est charmante, même quand tu grognes) ; tu as une rare faculté d'observation ; tu vois tout, et tu vois juste, et tu vois d'une façon originale. J'ai regretté de ne pas connaître les pages où tu présentes ton héros ; mais d'après ce que j'ai lu, je l'imagine déjà gentil, insignifiant et...

Vendredi 4 h. 1/2. Je reprends, après 48 heures d'intervalle, cette lettre. Quel tyran je fais ! De toi, je réclame des lettres, des vers, de la prose, alors que je sais pertinemment que des occupations de plus en plus envahissantes me permettent à peine de te donner de mes nouvelles !

Heureusement, tu es disposé à souffrir cette inégalité de traitement, et ne m'infligeras pas, pour me punir, la peine du talion... Du moins, je l'espère ?

Comment reprendre le fil de mon discours ? Je te faisais, je ne sais pourquoi, la description de ton

héros, que je m'imaginais doux, gentil, insignifiant, avec des prétentions au talent et même au génie. Toujours est-il que tu le promènes très agréablement du *Correspondant* au *Mercure* et que, chemin faisant, tu notes mille détails précis, vrais et amusants. Je vois ce portrait de M. Thiers, et je vois cet ecclésiastique respectable. Je vois le directeur poli et ses cheveux blancs, exquis (est-ce M. Lamy ? Connaissant peu ou pas l'original, je ne puis parler de la ressemblance du portrait). Et tout cela me donne l'impression de m'entretenir avec un causeur charmant et disert, observateur sans méchanceté, et philosophe sans pédanterie. Voilà. Tu t'inquiètes, tu calomnies dans toutes tes lettres tes « gribouillages », tes « fades histoires », etc. Pourquoi ? Je m'en formalise presque. Parce que je ne suis pas le gros public, et que tu devrais me considérer comme capable d'apprécier tes qualités qui sont essentiellement des qualités de finesse, d'ironie discrète, des qualités de lettré, d'artiste, et un peu de dilettante, n'est-ce-pas ? — Peut-être le gros public (mais qu'est-ce que le gros public ?) réclamerait-il quelque chose de plus pimenté, une *histoire*, des aventures, des péripéties, des enlèvements, ou au moins des passions qui bouleversent tout ? On lui prête ces goûts. Mais je ne l'ai jamais expérimenté.

A bâtons rompus, et au triple galop, car à chaque phrase je suis interrompu par un nombre de raseurs inimaginable, voilà mes impressions premières. Puisque, tout en me maudissant, tu continues à

travailler, je t'attends impatiemment aux passages pathétiques.

Tu ne me parais pas avoir compris toute la portée de mon information sensationnelle. Songe que je ne te traînerai plus sous la pluie chez les éditeurs et les cuisinières ; mais que nous goûterons les joies pures de l'art. Nous collaborerons douze heures par jour. Je forme des projets. Tu feras tout, et je m'en glorifierai. Nous analyserons les romans, les pièces de théâtre, toi avec une équité bienveillante, moi avec un parti-pris hostile. Nous ferons et déferons les réputations des autres, et les nôtres, s'il est possible. Nous écrirons des nouvelles, des « contes des mille et un matins » — Dès maintenant, tu vas commencer deux romans feuilletons passionnels, un feuilleton de cape et d'épée, et six aventures policières. Enfin, ce sera un spectacle unique, depuis Villemessant et Alexandre Dumas. Voilà quelles perspectives s'ouvrent devant nous. Cela ne t'enthousiasme pas ?

Pour le moment, je renonce à faire un Almanach cette année, faute de temps.

Pour la dix-huitième fois interrompu et exaspéré, je te quitte en te remerciant des propos bienveillants que ton amitié tint à Marc, quand vous allâtes chez M. d'Humières.

AU MÊME

28 juillet 1908.

Mon cher Jean, c'est fait, je suis encaserné, et c'est dans les poches de mon pantalon rouge que je

froisse et macule tes lettres, que je lis à l'exercice. Ta délicate et affectueuse pensée — ce réconfort d'esprit que tu veux m'envoyer pour combattre le matérialisme pratique de la chambrée — m'a touché réellement.....

Mais je veux te parler de moi puisque tu le désires. Je te dirai donc que, ainsi que tu l'avais pressenti, je suis un martyr des plus intéressants. Le lieu du supplice est effroyablement éloigné de ma maison. Vingt minutes au moins, quinze si l'on se hâte avec excès. C'est l'Ecole militaire dont l'immense cour, fermée d'un côté par une noble ordonnance de portiques et de pavillons, fut illustrée par la dégradation, puis la réhabilitation de Dreyfus : ainsi des souvenirs historiques blessent également tous les partis.

Ce n'est encore rien. Le règlement est d'une dureté exceptionnelle. Il me permet, il est vrai, de déjeuner, chaque matin, dans mon domicile, mais il ne me laisse à cette intention qu'un délai qui varie de 2 heures à 2 heures et demie au maximum, comme si entre 10 heures et midi et demi j'avais le temps de préparer et de digérer un repas convenable !

Même ironie le soir. Nous sortons à 5 heures, à peu de chose près. Mais il nous faut rentrer (tu ne le croiras jamais !) à onze heures du soir, dernière limite. Six heures de repos, c'est dérisoire. Aussi bien, n'en parlons pas.

Au reste, nous sommes sous la coupe d'officiers

fort polis ; nous formons un groupe à part (anciens dispensés aspirant au brevet d'officier). Grâce à mon sursis, j'ai semé les pires individus qui empoisonnèrent mon année de service, et je retrouve par bonheur trois garçons très agréables, l'un bête et serviable, l'autre gai, et commun comme la paille, le troisième (Suédois d'origine) réservé, grave, fort artiste, et qui siffle avec une justesse et un art incroyables.

Après cela, je ne te cacherai pas que j'avais perdu l'habitude de me lever à 4 heures, et que si ma sensibilité n'est guère froissée (pour employer un mot très cher à M. Barrès), mes pieds le sont. Mais tout s'arrange, avec du suif et de la bonne volonté.

Marc a eu l'excellente idée de demander à Hoog de faire l'Almanach 1909 (Je lui ai dit l'impossibilité où je me trouvais de m'en occuper). Si Hoog accepte, il te mettra sans doute à contribution. Ne t'en étonne donc pas.

Je te dirais bien des choses, s'il n'était 7 heures du soir, et si je ne ressentais une certaine fatigue et un réel épaississement intellectuel. — Parfois il me vient des idées de nouvelles, ou de vrais bouquins. A la suite de conversations avec l'un de mes frères qui s'est mis à faire des caricatures et même des dessins qui ne sont point sans talent, j'ai conçu un « Jean, Paul et Jacques, artistes », qui serait sous une forme libre et souple, une étude sur le sentiment artistique, la formation et la sincérité des jugements artistiques. Une étude de cette sorte, mais pénétrante,

donnerait la clef de bien des problèmes. Mais voilà ! il faut la faire.

Je te quitte, pour me donner des soins pieux, avec cet égoïsme raffiné qui fait le fond de ma nature. Que ta persévérante et dévouée amitié, envers l'être désagréable que je suis, me remplit de gratitude depuis qu'elle a cessé de m'étonner ! Tu as une charité merveilleuse et naïve pour te pencher sur mon intelligence obscurcie, et y verser le baume de ton esprit, et m'inoculer le virus des idées, le désir des grandes œuvres. Tu fermes les yeux, de bonne foi ! sur ma rusticité, et vivant en compagnie de livres admirables ou exquis, et en compagnie de toi-même (qui es un compagnon comme on n'en voit plus), tu t'occupes encore de ce paysan du Danube, que tu dénichas un jour dans son étroite retraite !

Enfin, je tourne court, car le temps me presse, tout de même, et je te dis ma bien sincère affection.

A LÉONARD CONSTANT

29 juillet 1908.

Hélas, mon cher Léonard, moi aussi je fais mes 28 jours ; mais je les fais tout de suite. Je t'écris d'une main toute noire de graisse et de cirage, et d'un esprit tout appesanti de caserne. Ainsi, nous n'irons pas — comme aux Chausey — sur une mer calme et bleue, par un soleil dur et chaud après une rapide averse, visiter une île aux rochers

d'or, aux plages de sable fin. Je regrette l'île d'Yeu ; beaucoup plus encore je regrette les conversations à bâtons rompus, les dissertations philosophiques coupées de refrains chantés à tue-tête, dont nous aurions repris, après les longues années d'une séparation presque entière, l'agréable tradition. Que deviens-tu ? Sais-tu que dans ma vie quelque chose prochainement sera changé, et par toi, par la fidélité de tes affectueux parti-pris ? Tu as endoctriné Marc lors de son passage en Vendée ; tu lui as parlé de moi — Dieu sait pourquoi ! — et de mes talents incompris — Dieu sait lesquels ! Tu lui as fait faire je ne sais quelles promesses. Tu lui as peint sous les couleurs les plus noires mon renoncement monastique, et ma vie d'administrateur cénobite, nourri de factures et de racines crues. Bref, car il est faible, tu l'ébranles jusque dans les fondements de ses jugements, et il m'arrachera prochainement à mon administration, où je faisais pourtant mes petites sottises tout comme un autre. Plus tard je m'occuperai, paraît-il, de la rédaction du quotidien et plus particulièrement de la partie littéraire. Moi, je veux bien. Et j'espère que, pour m'aider à soutenir la bonne opinion que tu as de moi et que tu inculques à tes amis, tu seras un collaborateur assidu ?

Enfin, dis-moi ce que tu deviens, si tu vois un peu clair dans ton existence troublée d'universitaire anarchiste.

Je te quitte. Mes instants sont comptés. Sache

que je fais mes vingt-huit jours dans des conditions ridicules, à Paris, Ecole militaire, et que j'ai deux heures pour déjeuner, ici, chez moi, et que je sors le soir de 5 à 11. C'est un peu fatigant parce que nous nous levons à 4 heures et que nous marchons beaucoup. Mais je ne retrouve de mon affreuse année de service que les impressions physiques, supportables, et certaines agréables, mais peu ou pas les répugnances morales. Va voir l'île d'Yeu pour nous deux, et raconte-la moi, ce sera beaucoup plus beau.

A JEAN DES COGNETS

2 août 1908.

Hélas, les jours se suivent... Libre d'abord, les événements de Draveil ont eu, entre autres conséquences déplorables, celle-ci que notre caserne a été consignée. D'où immobilité dans les chambrées ; c'est la vie militaire, alors, dans tout son ennui, et c'est lugubre de grossièreté, de bêtise et de fatigue morne. — Et puis, nous avons un capitaine fort intelligent et sympathique, mais qui nous fait travailler raisonnablement, et les loisirs que j'escomptais, je ne les ai pas, ou ils sont absorbés par le *Sillon* dont la besogne me poursuit décidément encore et toujours et partout. Je voudrais pourtant bien souffler un peu ! Mais c'est assez parlé de mes affaires, et trop même.....

AU MÊME

5 août 1908.

Paris calmé, et les meneurs sous les verrous, nous ne sommes plus consignés. Le *Bulletin* est paru, je remets à plus tard les affaires sérieuses, l'insupportable administration qui ne se met jamais en grève, — et je t'écris. Du moins je vais essayer de t'écrire, car je souffre depuis plusieurs jours de la maladie du sommeil. Les nuits sont trop courtes : cinq heures, six heures, six heures et demie de sommeil au plus, car nous nous levons de grand matin. Ajoute à cela que la grosse fatigue des marches et exercices, la chaleur et l'immense ennui de ces lieux ne sont pas pour nous tenir éveillés... Bref, à toute minute, je m'endors, d'un lourd et maussade sommeil. Mais une douche vient de me rendre un peu de lucidité.

Que tu es vite oublieux de toi-même ! et que ton imagination est vagabonde, follement et affectueusement ! Voyons ? Est-ce que je courais un danger quelconque, choyé, dorloté, à deux pas de la plus hospitalière maison ? Va, c'est peu de chose, une servitude si courte, et d'ailleurs (quand je ne dors pas) j'observe, et c'est là de quoi occuper de plus grands esprits que le mien. Tout n'a pas été dit sur la caserne, — sur rien d'ailleurs. Hélas ! mourrons-nous sans avoir arraché de nous-mêmes quelque chose d'impérissable, — ou qui seulement nous survive d'un quart de siècle ? L'admirable

domaine que la pensée ! Comme il est bien gardé ! Les circonstances, le souci du pain quotidien, les formes multiples du devoir — et, plus que tout, notre impuissance même, — que d'obstacles, de fossés, de murs, de hautes grilles, avant d'errer à l'aventure sous ces ombrages profonds et fouler cette herbe dont l'odeur enivre !

A tourner sa meule, sans fin, on se croirait volontiers du génie, tant on frémit d'idées naissantes et de sensations inexprimées. La sécheresse, on la sent surtout lorsqu'on a commencé de parler ; mais avant d'ouvrir la bouche, de quelle éloquence on déborde !

Ta liberté, qui est grande, te charge à mes yeux d'une responsabilité aussi grande. Travaille et pense, pour tous ceux qui ne le peuvent pas. Faguet, dont j'ai relu quelques pages en courant, admire chez Victor Hugo, la foi en son art, l'amour de son art, et l'ardeur au travail. Toujours le souci de produire : « On corrige ses premières œuvres en en produisant de meilleures », disait Hugo vaillamment. Cette admiration de Faguet me paraît légitime. Travailler, quelque carrière qu'on ait choisie, cela ne cesse jamais d'être un devoir. Oui, travailler, ce n'est pas aligner sottement des mots quelconques pour noircir beaucoup de papier, mais c'est penser, sentir, vivre intensément, c'est tourner au travail tous les froissements qui rendent douloureuse la vie quotidienne. C'est se concentrer avec une âpre volonté, précisément lorsqu'on ne peut

s'épanouir. C'est créer toujours quelque chose d'humain et d'universel avec les douleurs particulières. Que de silencieuses souffrances, que de solitaires méditations accumulées, dans tel poème de Vigny !

Et c'est ce feu sacré que je voudrais attiser en toi, mon cher Jean, parce que ce feu-là consume tout ce qui est périssable pour fondre en nous un métal qui durera.

Je te dis cela parce que, soldat ou administrateur, je pense chaque jour davantage que c'est une admirable chose de vivre pour transmettre sa pensée, et de s'efforcer d'être, pour les hommes à venir, l'une des causes, innombrables il est vrai, qui agiront sur leur esprit et leur cœur. On ne peut guère considérer cela comme un noble passe-temps. Ce doit être une passion un peu âpre, sauvage, exclusive, qui mène de force notre méchante carcasse.

Nous vieillissons, tu sais. Une certaine mélancolie me prend, à voir dans la glace des cheveux blancs à ma tempe — peu nombreux mais authentiques — et à chercher dans mes souvenirs l'histoire de ces cheveux-là. On s'use vite, vois-tu, plus vite qu'on ne le croit. La vie fuit. On nous le dit depuis toujours, mais, enfants, nous croyions que c'étaient les rives qui fuyaient. — Non, c'est bien notre petite barque. Jusqu'où ? A quel tournant, derrière quel rideau de pins, profilant leurs silhouettes funèbres sur les dunes, apercevrons-nous la mer ? Je

crains parfois d'entendre trop tôt sa grande voix, d'en sentir la saveur salée sur mes lèvres. Mais aurons-nous vécu ? Hâtons-nous de vivre, hâtons-nous de créer, puisque c'est l'étrange privilège des mortels que nous sommes.

Dehors la pluie tombe à flots. Je crois entendre le temps ruisseler par toutes ces gouttes de pluie, dont chacune serait une minute.

Je te quitte en hâte. Marc va bien maintenant. Merci pour les livres, je les attends sans émoi. Bravo pour les premiers pas de ta fille ! — Et pour le reste, réjouis-toi de ce qui te fait souffrir et te force à vivre de toi et pour toi. Crois-moi : cette solitude morale, si douloureuse, est bonne, si tu es courageux, et il faut l'être.

A LÉONARD CONSTANT

5 août 1908.

Je crois voir ton île ! Quelle chose émouvante que la mer ! Vivante mais non humaine. La seule peut-être des choses de la nature que nous ne puissions interpréter à notre gré, mais qui nous impose sa rude personnalité, presque divine. La pensée me vient souvent de la connaître encore, de la respirer, de l'entendre, ou, perdu parmi les rochers qu'elle assaille, de les sentir frémir sous son bélier formidable. Mêlés à tout cela, des souvenirs d'enfance me reviennent —

Biarritz, le soleil et les tempêtes de là-bas — ces souvenirs très lointains, du temps où l'on pensait à peine, où l'on commençait d'être homme. Et il y a de la nostalgie, de l'angoisse presque, dans ces souvenirs-là, que tu réveilles en moi, par cette carte, habitant d'un jour de l'île d'Yeu.

Nous retournerons peut-être aux Chausey. Mais le même soleil ne se lève jamais deux fois derrière l'horizon mouvant de Granville, et la plus fidèle image de ces roches, elle est en nous.

Quand fais-tu tes 28 jours ? Es-tu lieutenant ? Avec une trentaine d'autres sergents dispensés, je subis encore une fois l'abaissement de la vie collective. Pourquoi cet abaissement ? L'un de mes voisins, retrouvé après trois ans, un Suédois d'origine, est grave, rêveur peut-être, artiste en tout cas, épris de la plus noble musique... Nous avons dit quelques mots de tout cela le premier jour. A présent, il traîne de cantine en cantine une dégaîne veule et des propos de rengagé. Je ne crois pas qu'il pose. Il laisse seulement vivre en lui ce qui est purement physique, et ce qui l'est bassement. La caserne donne d'excellents arguments à ceux qui jugent chimérique l'espérance d'un perfectionnement purement individuel.

Voilà que je me répands en réflexions sociologiques avec la légéreté d'un professeur de *Semaine Sociale*. Pardonne-moi et dis-moi ce que tu vas faire, si tu passeras à Paris, si l'on t'expédie encore dans un lycée lointain, et si, au milieu de tout cela, tu es content.

A JEAN DES COGNETS

12 août 1908.

Ce silence de quelques jours t'a peut-être étonné un peu. Je n'étais guère en train d'écrire, même à toi. Cette vie est très lourde ; par moments la grossièreté obscène dépasse tout ce que tu peux imaginer, toi qui n'a pas été soldat. Tout ce qui peut être sali, ils le salissent ; il n'y a pas une chose qu'ils n'essaient de souiller, ces misérables — qui seront cependant ce qu'on est convenu d'appeler de très braves gens. C'est à croire qu'aucun d'eux n'a jamais aimé, n'aimera jamais et n'aime pas aimer...

Laissons ces turpitudes. Mais si tu ajoutes une certaine fatigue physique très supportable, et le défaut de sommeil, qui fait que je ne cesse d'être engourdi, tu comprendras comment je reste longtemps morne et abruti, capable surtout d'une résistance passive à l'ignoble milieu.....

Parmi tout cela, cependant, j'ai lu — lu avec beaucoup de joie du cœur et de l'âme autant que de l'esprit, ton *Daniel Cortis*. C'est très beau. Cela parvient à la beauté sans procédé (il semble même que l'art littéraire soit extrêmement simple), mais à force d'élévation morale. C'est émouvant, effrayant aussi à des cœurs chrétiens, et qui n'ont point juré de ne pas aimer. Mais quoi ? C'est vrai. Et j'ai beaucoup aimé ce courage de Fogazzaro, qui n'abuse pas de la toute-puissance de l'auteur, pour terminer sur un béat et inepte « tout s'arrange ». Non. Cela

va comme cela doit aller — jusqu'au fond de l'abîme, qu'on n'ose regarder sans effroi.

Et il demeure en celui qui a lu une pitié infinie pour notre infinie misère que représente la douloureuse Hélène. C'est celle-là que j'ai aimée surtout, plus que Daniel, parce qu'elle est la sacrifiée, tandis que lui vivra, et, tout de même, de la vie qu'il a choisie : efforts, souffrances, batailles, mais une vie, enfin, assez ardente et pleine d'enthousiasmes. Elle, c'est le tombeau. Même pas, car il y a son mari.

Donc, merci. *Terres Vierges*, je n'en ai lu que les cinquante premières pages. Attachant aussi, quoique si différent. Mais tout cela est noble. Tu as raison, ces livres sont beaux ; ils ennoblissent le métier d'écrire.

Je ne suis guère en état de te prêcher le courage, le travail joyeux et quand même : mais tu es mieux converti que moi à tout cela, n'est-ce-pas ? Si nous devons écrire, si ce métier est le nôtre, nous n'en serons dignes qu'après en avoir souffert et non pas joui. Et si l'angoisse du pain quotidien nous est épargnée, c'est pour que nous sachions souffrir d'angoisses volontaires plus cruelles et plus nobles.

Comme tu me l'as conseillé, j'ai noté parfois au hasard d'un bon mouvement et de mes loisirs quelques idées ou impressions. Nous verrons cela à ton retour. Le tout ne fait pas dix pages d'ailleurs. Oh ! la douloureuse impuissance, la plus douloureuse des douleurs ! Car ceux qui ont la vie en eux sont heureux, toujours.

Bon courage ! Oublie ce que je t'ai dit tout à l'heure de la chambrée, vraiment, ce n'est rien, ou presque. Mais travaille, souffre, veuille, acharne-toi.

AU MÊME

18 août 1908.

Voici peut-être la dernière lettre que je t'écris de ma captivité de Babylone, comme tu dis spirituellement. J'ai lu la tienne avec le plaisir d'un lettré, ou du moins de quelqu'un qui voudrait l'être. Oui, bientôt nous deviserons de ces choses et de beaucoup d'autres, et nous fréquenterons sur le pied d'égalité Monsieur de Lamartine, Monsieur de Chateaubriand et Monsieur Hugo, ce qu'il eût été très difficile de faire de leur vivant. J'ai hâte de connaître la suite de ton roman ; veux-tu me donner des remords en me dépeignant sous les couleurs les plus sombres tes travaux forcés ? En te relisant, tu découvriras dans ton œuvre beaucoup de beautés qui te sont cachées alors que tu écris. Et d'ailleurs il me semble toujours que c'est une bonne chose de faire un effort un peu prolongé, et dans le même sens, pendant quelque temps : on se juge et on se possède mieux. Cette part d'effort douloureux ne saurait être bannie d'aucune existence, même vouée aux arts. Je prends donc ton mal en patience. — Et je suis tes conseils en continuant à noter un

peu tout ce qui me passe par la tête. (Cela se ressent sans doute de la torpeur des chambrées).

Tes sujets de nouvelles me paraissent excellents, et c'est parce que cela me semblait évident que je ne te l'ai pas dit. En particulier la course cycliste. On méprise volontiers cette sorte de courage ; c'est cependant du courage, et par conséquent digne d'admiration. Après tout, le soldat de Marathon, n'a guère fait autre chose, et il est immortel. — Les mobiles étaient peut-être plus élevés ; mais ce n'est pas sûr. Car il importait plus à sa gloire qu'au salut de sa patrie qu'Athènes fût informée de la victoire une heure plus tôt. Ne crains donc pas d'élever Lesna à la dignité de héros.

(Mais je te rappelle que les almanachs sont exigus, et que rien n'est désagréable comme d'être obligé de tailler à coup de ciseaux dans une nouvelle terminée. Méfie-toi des ciseaux !).....

Je n'envie pas trop la beauté de tes campagnes ; car le matin vers 5 h. 1/2 le champ de manœuvres d'Issy revêt des tons merveilleux, et ses lointains sont divins. Si je n'étais pas au bout de mon papier, je t'expliquerais cela sans rire, car c'est très sérieux. Adieu. Sache que le général de brigade viendra demain, et que « je compte 3 demain matin ». C'est la formule. Ce qui veut dire que je serai libéré samedi. J'en suis heureux. L'ennui à forte dose, ce n'est plus amusant. A bientôt donc.

AU MÊME

24 août 1908.

Ton amicale bienvenue est la première qui me fut souhaitée au sortir de ma servitude. J'aurais dû t'en remercier tout de suite, et te dire la joie que j'ai eue pendant 28 jours à lire les intéressantes et affectueuses choses que tu m'écrivais. Mais j'étais très las, très énervé. Je le suis encore ; mon écriture en témoigne. Ma première nuit ici fut de *treize* heures, après quoi je fus brisé, épuisé toute la journée. Ce matin, je suis plus vivant. — Ainsi de temps en temps, les circonstances me rappellent que je n'ai pas une santé très robuste, ni très docile, et aussi que les événements *moraux* réagissent gravement sur mon être physique.

Que ferons-nous de notre hiver ? Il faut y penser dès maintenant. Nous mettrons de l'ordre dans notre vie. Je veux t'épargner les courses inutiles, les attentes énervantes. Nous ferons parfois des promenades, de vraies promenades, au-delà des fortifications. Et nous exigerons de nous-mêmes, pour les justifier, que nos entretiens littéraires ne soient pas tout à fait inféconds.

Faisons ainsi quelques projets. Les projets ne se réalisent jamais, mais on a quelque plaisir à les caresser.

Marc a passé douze jours en Suisse avec Y. Ils ont voulu faire le Mont-Blanc. Comme ils atteignaient le sommet, une tempête de neige les a

enveloppés, et retenus vingt-quatre heures au refuge Vallot. Ils en sont redescendus enfin, un peu affamés, fatigués, et défigurés d'une façon pénible par les brûlures du soleil sur la neige et du froid. Leur visage s'en va en lambeaux. Ce n'est pas très joli à regarder, mais peu grave. Ils disent qu'ils ont risqué leur vie. Mais on la risque tout le temps ; il faut bien s'accoutumer à coudoyer la mort. D'ailleurs aucun péril de mort n'a le goût de la mort elle-même. Quand nous en aurons l'expérience véritable, elle ne nous servira plus. Jusque-là nous ne pourrons nous empêcher de nous croire immortels avec une niaise tranquillité.....

AU MÊME

28 août 1908.

..... Le samedi 5, c'est de demain en huit. Au lieu de venir, veux-tu que j'aille te quérir chez toi, entre 2 h. et 2 h. 1/2. Je déjeune rue Michelet, donc à dix minutes de chez toi. Comme nous aurons mille choses à nous dire, nous n'en dirons aucune et parlerons sans doute à bâtons rompus des fiacres qui passent et des affiches qui égaient les murs. Mais ça ne fait rien, nous y trouverons beaucoup de plaisir.

Si vraiment nous travaillerons ? — Il le faudrait. Mon travail me laissera l'esprit libre. Je dois avant tout ne pas engager l'avenir : assurer le travail

quotidien, et pas autre chose. Ce dont je devrais m'occuper surtout, c'est de la souscription. Mais je t'avoue qu'un dégoût insurmontable me prend à l'idée de tirer des sonnettes et d'aller demander l'aumône. De même, à l'idée de signer des épîtres solliciteuses. Je puis faire la propagande générale : envoi des circulaires, etc., mais pour la propagande personnelle, je crois que je prierai Marc de s'adresser à un tempérament plus sain. — Ainsi, en dehors de tout cela, nous pourrons faire des projets, travailler peut-être. J'ai quelque tristesse à vieillir dans l'abrutissement quand tant de belles choses et de préoccupations nobles nous sollicitent. Mais quoi ! il faut bien agir : et agir, c'est se bousculer soi-même, avant de bousculer les autres.

Le *Sillon* va bien. Rien de nouveau pour la politique. Cela n'avancera que quand Marc se présentera. Jusque-là nous garderons notre posture originale et un peu effacée. Il faut que Marc soit à la Chambre, qu'il y crie très fort, et qu'on l'entende. — Quand tu seras là, je te promènerai dans Paris. C'est une très belle ville. Je crois que tu la connais peu. Il y a de touchantes vieilles maisons et des perspectives très nobles. J'ai découvert le nouveau Champ de Mars. J'ai médité sur la Tour Eiffel, qui est laide, avec des parties magnifiques, puissantes, splendides (les arcs qui soutiennent le premier étage). J'ai découvert aussi le Luxembourg (le musée). Il y a des tableaux qui font penser, qui vous entraînent au cher pays des sentiments, des sensations, de

l'imagination, loin des mots et des doctrines, loin des raisonnements. Tout cela, je l'ai découvert (le Louvre aussi) au galop, traîné par mes deux petits frères qui veulent m'associer à leurs vacances.....

A UN AMI

Mardi 27 octobre 1908.

Marc vient de me dire ton intention de donner pour la souscription tout de suite dix mille francs, et un peu après de donner encore jusqu'à cinquante mille francs. Je n'ai pas de compliments à te faire. Ce serait ridicule et idiot de ma part.

Par exemple, ce que je peux te dire, c'est un merci énorme pour la joie que j'éprouve par toi. Je ne puis te dire : je suis ravi, je jubile, non de l'argent que tu donnes, mais du geste que tu fais. Ah ! quel beau geste tu fais, toi qui n'es pas riche. Naturellement, tu trouves ça tout simple. C'est tout bonnement l'application de ce que nous disons. Oui, parfaitement. Mais les choses très simples sont les choses très belles. Il n'y a que des préceptes simples dans l'Evangile : si nous les suivions, nous serions des saints.

Enfin, tu honores l'état de sillonniste. C'est bien quelque chose et, en ce qui me concerne, je mets au-dessus de tout la joie de porter la tête haute, avec la fierté de soi et des siens. On ne le peut pas toujours faire. Le *Sillon* est bienfaisant et fructueux

à quelques-uns. L'on est parfois ici-même coudoyé d'indélicats assez grossiers. Et puis, je te dirai en confidence que j'attendais avec quelque angoisse un geste comme celui-là (non de toi : si tu avais donné deux mille francs, j'aurais trouvé cela magnifique), mais d'autres, — sillonnistes vraiment aisés. Je me disais : « Quoi ! personne, parmi les riches, n'aura cette logique d'esprit qui montre le devoir impérieux de « toucher au capital », de se priver vraiment ? Cette fortune qu'ils ont les abêtit ou endurcit donc ? Cette tare nous souille aussi ? »

Et puis toi, de ta très maigre fortune, tu prends, tu jettes joyeusement cette énorme part, et je suis tout réconforté, et plus attendri que par nul discours, et cela me donne une délicieuse confiance dans ces fortes et douces idées religieuses d'où le *Sillon* jaillit comme une vivante cathédrale.

A LÉONARD CONSTANT

29 novembre 1908.

Mon cher Léonard, moi aussi, je veux t'écrire depuis un temps infini. Que tu sois au loin — plus loin que si tu explorais le centre de l'Afrique, — enfermé dans des sous-préfectures par la contrainte du devoir et le coût énorme des voyages, c'est ce qui m'attriste souvent. Ainsi va la vie. On se connaît pour se quitter. Le *Sillon* manque à ta Vendée. Et toi, comme tu manques au *Sillon* !

Je ne sais si tu as senti comme moi, avec un plaisir vif et profond, le vent léger, la brise d'héroïsme qui a soufflé, voilà quelques mois, sur le *Sillon*. La souscription a d'odieux côtés. J'ai peu de goût pour les ordres mendiants que j'en sois bénéficiaire ou victime. Mais l'entreprise folle de demander 250.000 francs à des pauvres comme toi et moi — et à des misères bien pires ! — a quelque chose d'insensé qui me plaît. Cela restitue au sacrifice, à la mortification sérieuse et vraie, à la souffrance sincère, sans cabotinage ni larmoiement, leurs droits, que nous étions tentés d'oublier. De même, l'idée d'une maison d'où l'intérêt serait banni, cette sorte de mépris des règles reçues, cette vie simple et sans argent, acceptée de tous, cela me plaît encore.

Qu'il y ait là un effort, et plus grand assurément pour les uns que pour les autres, que des conditions égales pèsent inégalement sur les uns et les autres, c'est bien sûr. Mais ceux qui ont à se violenter plus que les autres sont plus heureux aussi. Il y a dans le renoncement, dans l'abandon des espoirs inférieurs, dans le piétinement de ce que, en soi, l'on n'estime pas digne de vivre, il y a dans cette rudesse de l'esprit qui brutalise le corps, une grande volupté. On en jouit aussi comme d'un gage de sincérité à l'égard de soi-même. On est plus certain d'être convaincu quand il vous en coûte quelque chose.

J'ai aussi l'impression que ceci nous rapproche

les uns des autres plus que n'importe quelle vie commune ; plus que les Pierre-qui-Vire et les Soisy [1]. Notre égalité, l'égalité chrétienne, l'égalité, elle est là, et peut-être nulle part ailleurs. Pour le reste, nous sommes si différents, si peu frères. Frères, c'est ce que nous sommes le moins, puisque nous n'avons pas la communauté d'origine, d'éducation, de milieu qui fait les frères. Mais en nous arrachant à nos vieilles rêveries humaines, « mondaines », que nous traînions après nous, bien que nous ayons cru les dépouiller à jamais, nous habitons résolument un monde nouveau, où ces grandes inégalités ne sont plus sensibles.

Tu penses comme moi, je le sais, que l'âme du *Sillon*, l'essence de notre vie, la seule grande chose qui nous soulève, c'est le christianisme. Le reste n'est qu'un amusement de l'espèce noble. Mais ces rudes idées chrétiennes sont magnifiques. Elles me blessent, car je crois que j'ai un fonds très païen, mais elles me transportent d'admiration. Au sortir des ennuyeuses sociologies, de notre pédantisme politique, des appétits abjects de la C. G. T. et de nos rivalités mesquines, comme l'Evangile est beau ! Qu'il est hardi, tendre et fort ! Quelle sagesse divine ! Comme on s'enivre de ce vin-là ! C'est effrayant de comparer nos solennels discours sur l'inégalité des conditions et le Sermon sur la montagne : quand il

(1) En 1907 et en 1908, au petit village de Soisy-sur-Ecole, puis au monastère de la Pierre-qui-Vire, les sillonnistes s'étaient réunis pour une semaine de retraite et de travail en commun.

faut redescendre de cette montagne, la plaine paraît marécageuse et vile et nos cités sont empestées...

Je crois qu'à force de subir des démonstrations (d'une pauvreté qui n'a rien d'évangélique) de l'excellence de notre cause, nous aurions perdu la foi en elle... La beauté de toute cette philosophie politique ne m'échappe pas, et je vois bien que nous écrasons de la supériorité de notre pensée Joseph de Maistre et quelques autres écrivains.

Mais que veux-tu ? Il y a en nous des réalités qui commandent aux idées abstraites. Il n'y a qu'une vraie façon d'être républicain, c'est d'aimer la vie républicaine. Ceci est facile : à défaut d'autres raisons, et du désir de faire la queue pour gouverner à son tour, on peut se plaire du moins à ne pas supporter un joug unique et permanent. Mais pour aimer la vie démocratique, je ne vois pas comment je ferais si je n'étais chrétien. Car je suis aristocrate dans toutes les fibres de mon être. Oui, mais je suis chrétien.

Dieu merci, je n'écris pas en ce moment pour un traité de théologie... Eh bien ! il me semble que, aujourd'hui du moins, le christianisme implique à peu près la démocratie. Laissons les raisons théoriques : la plus forte, pour moi, des raisons pratiques, c'est que je suis aristocrate avec tout ce qui est païen en moi, et démocrate quand je veux être chrétien. Cette idée si chère, profondément aristocratique, d'inégalités définitives, irrémédiables, de différences de *race* entre les hommes d'une même nation,

comme elle est antichrétienne ! On nous disait hier l'histoire d'une grande dame, jadis défendue par Lachaud, qui brûla de ses mains l'enfant nouveau-né que sa fille avait eu d'un valet de ferme. Non parce qu'il était l'enfant d'une faute, mais l'enfant de ce valet. Marc trouvait cela affreux, sans grandeur, sans nulle beauté. Il a raison, il juge cet acte du point de vue d'un confesseur. C'est très bien. Je l'approuve. Mais cette femme si passionnée d'honneur, malgré moi et profondément, je l'admire plus que je ne la déteste.

Si c'est cela la logique d'une âme d'aristocrate, chrétien il faut changer d'âme. (Car celle d'un noble bienfaisant et paternel, je ne l'ai pas du tout, ni celle de nos grands nobles d'autrefois qui, paraît-il, firent la France en si étroite et affectueuse collaboration avec le peuple).

C'est aller chercher bien loin des raisons pour justifier la souscription. Mais tu vois tout de même ce que je veux dire. Les questions de salaires, de classes, de suffrage universel, de patrons, d'ouvriers, c'est humain, ce n'est pas très intéressant. L'envie y joue un grand rôle. Sous cet aspect, le *Sillon* prolétarien se jette à la conquête de plus grands avantages matériels et moraux, ce qui n'est pas sublime. Mais j'aime que nous ayons abordé de front ce problème de la richesse — et nous sommes tous riches un peu, au sens de l'Evangile. Voulons-nous nous priver, nous dépouiller, nous appauvrir ? Cette question-là est chrétienne, elle nous touche au

plus intime du cœur, elle nous émeut ; et nous sentons alors qu'il y a des sacrifices à faire et des déchirements à souffrir pour avoir le droit de s'attendrir au Sermon sur la montagne et de mettre l'Evangile en chansons.

D'abord, j'ai cru que nos amis ne comprendraient pas. Leur respect du capital était un document nouveau, intéressant, — triste à pleurer. Le *Sillon* disant : « ne touchons pas au capital ! », quel admirable trait de caractère ! Mais les plus pauvres ont été tout de suite admirables, et puis les autres emboîtent le pas...

De même notre projet d'imprimerie un peu monastique a de quoi séduire. Ainsi le *Sillon* sera beau et digne d'être aimé. Je ne sais comment on eût pu décemment y rester, si la race des lâches et des hypocrites profiteurs s'y fût développée.....

Quand je suis un peu fatigué de certains contacts, je tourne les yeux vers la ville où tu vis ; et je ne sais même pas où elle est ; je crois que ce n'est pas très loin de la mer. Apporte-nous quelquefois les souffles de son air rude et salé. Car l'atmosphère de nos villes est molle.

A SA MÈRE

1er janvier 1909.

Un premier janvier sans vous, mais ce n'est plus le premier, c'est le dernier jour de l'année ! Les cérémonies classiques, les vœux traditionnels, les

cadeaux (très généreux et très opportuns !), et les rites consacrés, et les lamentations de vos grands fils avant d'entreprendre, pour de fastidieuses visites, un voyage au long cours, tout cela est desséché et décoloré et terne affreusement, quand vous n'éclairez pas et ne réchauffez pas la maison de votre sourire un peu triste ! — Oh ! je ne me plains pas ! Vous qui préférez toujours les plus petits, vous jouissez vraiment de ce qu'il y a de plus minuscule dans la famille. Et je sens bien que, si vous êtes triste d'être privée aujourd'hui de votre bruyante maisonnée, vous l'eussiez été bien davantage ici, songeant à la petite maison de Bourges, effarée de son hôte nouveau, et à la maman de dix-neuf ans.

Votre lettre, lue en grande pompe au début du festin, a réjoui tous et chacun. Max comprend quand on parle de lui dans les lettres, et manifeste sa satisfaction en riant aux éclats, ce qui nous fait tous rire après lui. Après tout, il a bien raison d'être joyeux. La famille s'accroît sans se désunir ; les affections se multiplient, s'entrecroisent sans qu'aucune ne soit diminuée. Et nous voilà pris dans un réseau de liens de parenté inextricable, d'une incroyable complexité, tous frères, pères, sœurs, beaux-frères, oncles, neveux, alliés, et beaucoup d'autres choses encore — sans cesser d'être amis, ce qui est surprenant. N'êtes-vous pas joyeuse aussi, malgré votre parti-pris d'être triste, en voyant cette couvée qui se serre autour de vous, habituée qu'elle est à se réchauffer sous vos grandes ailes ?

En dépit de nos protestations, cela avait donc quelque chose de bon, pauvre maman, de « faire le pélican », puisque ceux qui ont goûté de cette nourriture héroïque n'en peuvent plus perdre le goût ? Et voici qu'une toute petite chose, une créature désarmée qui ne sait que pleurer, en agitant gauchement ses poings fermés, vient becqueter à son tour. Elle est déjà égoïste comme tout le monde, seulement elle ne sait pas le cacher, et pour vivre et être heureuse elle réclame sa part de vos fatigues, de vos veillées, de vos inquiétudes.

Enfin ! c'est un rude engrenage que celui du dévoûment. Mieux que dans des palabres solennels, nous vous bénissons au fond de nos cœurs, avec tant de reconnaissance et de tendresse ! chère petite maman qui veillez sur nous, de près et de loin, notre visible ange gardien.

Je vous embrasse très tendrement.

A LÉONARD CONSTANT

20 avril 1909.

Je suis navré de te savoir malade ! Fais-moi donner promptement de tes nouvelles. Pourvu que cette pleurésie ne soit pas grave ! Mon télégramme a fait monter ta fièvre et je suis un maladroit.

Il fait un temps magnifique, et l'échec de Sceaux [1] n'entame pas l'heureux et joyeux opti-

(1) Marc Sangnier venait de se présenter à la députation.

misme de nos camarades. Le Congrès s'annonçait donc bien. Et voilà que tu manqueras à tous sans doute, mais à moi plus qu'à aucun autre. Tu es ma conscience sillonniste ; que penserai-je de nous et de tout ce qui nous arrive, si tu n'es pas là ?

Je n'ose pas te fatiguer encore de mon bavardage et de mes inquiétudes. Mais veuille bien me faire rassurer d'un mot.

Diverses circonstances font que je me trouve en ce moment à la tête d'importants capitaux — amassés en vue de ma thèse que je ne passerai pas avant plusieurs mois. Si par là, de cette façon bien misérable et toute matérielle, je pouvais t'être de quelque utilité, dis-le moi bien vite. Ce me serait une joie très vive de te servir à quelque chose.

A bientôt. Soigne-toi, rétablis-toi ! Crois bien que ma pensée sera plus souvent avec toi que sous la tente ensoleillée du Congrès.

A SA MÈRE

Lundi, 14 juin 1909.

Quel plaisir de recevoir une lettre de vous ! Du coup, je vois votre intérieur, mélancolique un peu, et joyeux tout de même, parce que là-bas comme ici-bas, vous êtes une Providence, mais une Providence qui ne se plaît pas, comme l'autre, à éprouver par la souffrance ceux dont elle aime à prendre soin. Pauvre Pierrot ! Comme j'envie sa

joie, lorsqu'il vous a vu apparaître et qu'aussitôt la maladie, l'inquiétude, la fièvre et les terreurs de la nuit, tout cela s'en est allé ! J'imagine le charmant ménage que vous faisiez avec René, lorsque rassurés sur le compte du petit malade, vous avez eu le loisir de vous regarder un peu vivre. C'est quand on est grand qu'on comprend bien le charme des dînettes, et qu'on goûte la douceur de l'intimité que les enfants n'apprécient pas.

Ici, Madeleine a pourvu à tout, comme une jeune fille qui a la vocation d'être une femme ou tout au moins qui consentira à être une femme, afin de pouvoir devenir une maman.....

A bientôt, chère petite maman, essuyez bien vos yeux en wagon pour nous montrer une figure gaie, gaie de nous revoir tous, et gaie aussi parce que le malheur, qui nous montra quelques instants son aile noire, s'est envolé cette fois encore, si haut, si haut que jamais, j'espère, il ne pourra redescendre...

A LÉONARD CONSTANT

25 juillet 1909.

Mon cher Léonard, je serais heureux d'apprendre que tu es définitivement rétabli. Au retour de Langeais, Jacques Rodel m'a inquiété à ton sujet. Puis Mademoiselle Constant, que j'ai rencontrée ici à une réunion de Marc, m'a dit que tu avais repris pour quelques jours, en juillet, ta classe. C'est donc que tu vas bien tout à fait ?

Tu as fait mille imprudences, j'en suis sûr. Cela m'est arrivé aussi. Mais nous avons tort. Si lassante que soit la vie parfois, il ne faut pas se hâter de la quitter, tant qu'on en peut tirer quelque bien pour soi et pour les autres. D'ailleurs ne vas-tu pas te marier ? Si désireux que je sois de t'épargner les banals compliments d'usage, je pense que tu attends de cette union un bonheur qui ne t'est pas encore connu, et que tu le trouveras. Et je m'en réjouis.

« *Non est bonum hominem esse solum.* » Non, ce n'est pas toujours bon, encore que ce soit parfois agréable.

J'aurai de la joie à te savoir heureux. Le bonheur de ceux qu'on aime a une saveur toute particulière ; il réconcilie avec l'existence. On lui fait crédit soi-même en reconnaissance de ce qu'elle fait pour eux.

Tu vois, tu me rendras service en tâchant d'être heureux. Que cela te décide.

Le *Sillon* ne va pas mal. A tout prendre, il s'y fait de belles et presque de grandes choses. Le succès de la souscription est surprenant, admirable, touchant. De temps en temps — tout récemment encore — Marc expose ce que devrait être le *Sillon* central, avec son imprimerie nouvelle occupant 50 camarades, et certes cela a de la beauté.

..... Parmi ces gaîtés un peu fortes, s'est abattue pour moi une tristesse. A 84 ans, ma grand-mère maternelle nous a quittés. Sa mort ne nous a guère

ravi qu'un souvenir : depuis trois ans, elle était l'ombre d'elle-même.

N'importe ! Il y a de la mélancolie à suivre parmi les rues ensoleillées et indifférentes le cercueil d'un être qui vous aima. Ces yeux fermés nous regardèrent jadis avec tendresse, et jadis, par les mêmes rues, pendus à sa main — sa pauvre vieille main si affreusement desséchée sur son lit de mort — nous lui disions : « Bonne maman, racontez-nous des histoires ».

Retour sur soi-même, éternellement ! C'est pour mon enfance disparue que sonnait le glas des cloches de la cathédrale. L'enterrement me rappelait que je m'en vais, moi aussi, par lambeaux. — Ah ! de quel regard soutiendrons-nous celui du Juge, quand nous irons, ainsi que dit Montaigne, « quérir le grand peut-être » ? Vies vaines, vies inutiles, vies égoïstes et souvent vies mauvaises... Comment le Maître de la moisson accueillera-t-il la misérable récolte ?

Adieu. On ne te voit guère. Les circonstances sont capricieuses. Qui sait si nous nous verrons seulement trois fois avant de mourir ?

Soigne-toi. Crois à mon affection fidèle.

A JEAN DES COGNETS

1er août 1909.

Sais-tu que le prix d'éloquence de l'Académie française sera donné l'an prochain à celui qui aura le mieux parlé (ou écrit plutôt) de Lamartine ? Je viens de l'apprendre..... A mon humble avis, voilà

qui fait admirablement ton affaire. N'allais-tu pas justement écrire quelques pages très larges, dépourvues de notes érudites et de références savantes, sur ton héros ; je devrais écrire *notre* héros, car tu me l'as fait connaître et aimer. Si je ne me trompe, il s'agit de quelque chose de *court*, 30 à 40 pages ; tu dois savoir cela mieux que moi. Et puis de cette tourbe d'écrivains qui vont se ruer sur le prix d'éloquence, — *turba militum ruit* (ou *ruunt*) — tu seras le plus éloquent, parce que le plus aimant. Tu auras la flamme, et l'émotion, et la tendresse. Tu connais Lamartine mieux que tu ne te connais toi-même, et donc, nul besoin de te plonger, comme vont le faire ces pauvres garçons, dans le fatras des documents qu'on digère mal quand on les avale trop vite. Tu auras le recul nécessaire. Tu as du temps devant toi. Tu es dans l'un des plus beaux pays du monde, où la force et la douceur (paraît-il) s'unissent pour charmer. — Autre chose : tu seras peut-être le seul à avoir entièrement compris Lamartine, parce que tu seras peut-être la seule âme profondément religieuse.....

Enfin, pardonne à mon enthousiasme. Tu vas peut-être me dire que je suis un idiot, épris de vaine gloire ou d'argent et que l'Académie ne t'intéresse pas.

Mais tu auras tort.

Réponds-moi vite que ne suis pas un idiot.

J'écourte un peu cette lettre, parce que mon frère Jacques attend que je l'entraîne vers Juvisy, où, dit-on, on volera. Je veux bien le croire. Hier, je suis

monté jusqu'à la troisième plate-forme de la Tour Eiffel. Il était tard. Quand le soleil fut près d'achever sa course, tu ne peux imaginer quelle était la splendeur de cet horizon circulaire, si lointain qu'on n'en voit pas de pareil en mer, tâché de lumière et d'ombre, miroitant par endroits, quand les derniers rayons obliques frappaient un lac, une rivière, ou tout simplement la vitre d'une maison. Je me garderai bien de te décrire ce que j'ai vu ! Mais je pensais avec une sorte d'attendrissement religieux que Dieu se révèle à nous par l'émotion qu'il nous inspire dans ces moments. Que l'on serait à plaindre si, devant une nature si incomparablement belle et grande, on ne connaissait et on ne plaignait soi-même sa misère et sa faiblesse. Mon pauvre Jean, celle-là a une éloquence qui fait pâlir la nôtre et que l'Académie ne couronne pas. Sur ce, à bientôt. J'ai hâte de savoir ce que tu penses de mon idée. Puisse-t-elle ne pas te paraître absurde ! Que tu aies ce prix, cela honorerait sans doute l'Académie, mais surtout cela réjouirait mon affection pour toi, que tu connais et qui est fidèle.

AU MÊME

5 ou 6 ou 7 août 1909.

Mon bien cher Jean, je suis heureux que mon idée ne t'ait point paru baroque. J'en suis même surpris. Tu as à l'endroit du succès un dédain, —

et même une froide indifférence que je ne partage pas tout à fait. Mon expérience, qui n'est pas très longue, m'a cependant appris qu'il n'est guère de succès complètement injustifiés, et d'autre part que le nombre des génies méconnus est moins considérable qu'on n'aime à se le figurer. Aussi m'arrive-t-il d'envier le succès, de le désirer, non pas tant pour l'agrément qu'il procure (et qui n'est point négligeable) que pour la certitude qu'il me prouverait que je ne suis pas tout à fait une nullité. Car enfin, quand on ne relève que de son propre jugement, rien ne prouve qu'on ne se leurre pas cruellement. Et, par malheur, les yeux d'un ami, quand l'ami est bienveillant comme tu l'es, finissent par être obscurcis. Voilà pourquoi il m'arrive de t'importuner en te parlant des concours, du public, des revues, des éditeurs et d'autres considérations aussi futiles. Ne m'en méprise pas trop. C'est que j'ai confiance en toi, ayant fait l'expérience que tes qualités profondes étaient servies par un très souple et séduisant talent. Et quand on t'applaudira, c'est moi qui me rengorgerai.

Oh ! je ne te dis pas que j'ai vu *voler un aéroplane !* C'est pourtant vrai. De quelle portée est cet événement, je te le laisse à penser. Tu sais que j'attendais depuis un an cette sensation. Cela valait d'attendre. D'abord, je te dirai que c'est à Juvisy, dans un immense aérodrome — des prés, cerclés de bois et de collines — que le monstre m'apparut. Il était de l'espèce des *biplans à queue*,

appareil plutôt laid en soi, je dois le dire. De loin, je vis d'abord qu'on roulait sur la pelouse un assemblage informe et tremblotant de toiles et de perches auquel je ne compris pas grand chose. Puis la machine se mit à ronfler, l'hélice (tout de suite invisible à cause de sa vitesse) chassant la poussière, en nuages, à 30 mètres. Alors, la chose s'ébranla sans quitter le sol. Figure-toi (un peu) un des petits tramways à un cheval du Jardin d'Acclimatation, mais roulant de côté. Enfin, comme il se rapprochait de notre tribune, l'aéroplane braqua vers le ciel son gouvernail d'avant et s'enleva. Minute d'ailleurs infiniment pénible. Il tanguait de droite et de gauche, et au virage, qui était proche, il se mit à danser, si je puis appliquer à ses ridicules tressaillements le mot dont nous nous servîmes pour Isadora Duncan. Ce qui me parut désagréable, inquiétant, douloureux, ce fut la fragilité de la grande et gauche machine, trop faiblement construite. L'hélice faisait claquer les toiles ; on voyait faiblir, osciller les longues poutres, et l'aviateur, immobile sur son siège, la seule pièce rigide de l'appareil (c'est de l'aviateur que je veux parler) semblait à tout instant devoir passer au travers de ses toiles.

Enfin cette impression s'atténua quand, la vitesse accrue, le biplan commença à filer droit devant lui, avec plus de décision et de sécurité. Il fit quatre tours (le tour a 2 ou 3 kilomètres) d'abord très bas ; puis il se mit à grimper, suivant une pente assez raide. Au troisième tour, il était à

80 mètres de haut. Veuille remarquer que 80 mètres font quatre fois la hauteur d'une maison, que la première plate-forme de la Tour Eiffel est à 57 mètres, et le sommet des tours de Notre-Dame à 60 mètres. Un virage trop large fit que l'aviateur et sa machine passèrent (à 80 mètres) juste au-dessus de nos têtes. Nous aurions reçu sur la tête un boulon de son moteur, s'il s'en fût détaché un. Ainsi nous apercevions, en renversant la tête, ces toiles tendues au-dessus de nous comme le toit léger d'une tente, et toutes transparentes, dans un ciel absolument bleu, illuminé d'un soleil d'été. Pas une seconde je n'ai pu songer à un oiseau. Non, cela n'en avait pas l'aisance, le naturel, la grâce. Visiblement ici, l'homme forçait la nature. C'était plutôt l'impression du miracle, miracle de volonté, d'intelligence et d'audace, effrayant comme tous les miracles. Le moteur ronflait. Qu'il s'arrêtât, l'homme tombait. Et nous suivions avec quelque angoisse les battements de ce cœur fragile.

Telles sont mes impressions qui n'ont guère d'intérêt, je le sais ; cependant elles sont véridiques et c'est à cause de cela, je pense, qu'elles ne sont pas tout à fait conformes à celles que nous décrivent les journalistes avec leur « grand oiseau blanc », « allure merveilleuse d'aisance », etc., etc.

Maintenant peut-être les monoplans sont-ils différents. Je le crois. J'en ai vu voler un sur la toile d'un cinéma et il me parut assez gracieux. Mais on le voyait mal.

Tu veux encore que je te parle de moi ? Le moment est mal choisi. Je retourne à l'état de nature. Je redeviens la brute primitive. J'ai découvert le canotage, et tous les jours, à Choisy-le-Roi, je rame à faire craquer les muscles de ma poitrine. Comme toute ma famille m'a quitté, je traîne derrière moi un compagnon quelconque, non à cause de sa conversation que je m'efforce de réduire au minimum, mais parce que l'on rame le dos tourné au but vers lequel on se dirige et qu'on risque ainsi d'aborder des remorqueurs. Or les remorqueurs sont, ainsi que moi-même, d'un abord désagréable. Il me faut donc une vigie.

Et voilà. Si je continue, je ne ferai pas partir ma lettre aujourd'hui. Aussi, je me tais. Toi, porte-toi mieux ! Ah ! dès que tu pourras, sors, marche, cours, chasse, pêche, abêtis-toi, trempe-toi aux sources bienfaisantes de l'inconscient afin que tu ne connaisses plus les hivers attristés d'anthrax et d'albumine. Tu te préoccupes de ma santé, c'est pour cela que tu vas mal. Quand on est à bicyclette, il ne faut pas regarder le guidon de son voisin.

Bonsoir, ou bonjour. Je ne sais si ma lettre te trouvera le matin ou le soir. J'ai perdu la notion du temps et n'ai qu'une idée vague de la date du jour présent.

J'attends la lettre copieuse deux fois annoncée et te redis ma fidèle amitié.

AU MÊME

15 août 1909.

Je viens d'être légèrement souffrant — maux de tête et maux d'estomac — un repos consciencieux et prolongé a dissipé cela ; n'en parlons plus.

Tu me vois bien autrement préoccupé de ta santé que de la mienne. Toujours ces malaises, ces souffrances..... Je m'étais flatté que l'air familier de ta Bretagne te rendrait la bonne santé. Et puis, rien... Cela m'attriste et m'inquiète. Et, en dépit de ton habitude de souffrir et de ton égalité d'humeur (car tu as un caractère charmant), je vois bien que tu es un peu peiné, presque découragé. Tu admires la sérénité de Joubert. C'est qu'il était installé à demeure dans la maladie ; il n'en espérait plus sortir. Ainsi les aveugles sont moins exaspérés qu'un monsieur qui a reçu un charbon dans l'œil. Les choses les plus douloureuses, acceptées, perdent beaucoup de leur amertume. *Subir*, — voilà un des deux ou trois mots dans lesquels je résumerais ma science de la vie.

Seulement toi, il ne faut pas que tu subisses. Il faut te révolter, pour te guérir... A regret, j'abandonne ce sujet qui me tient à cœur. Mais je crains de t'agacer.....

Je clos ici cette lettre, non sans t'exprimer toute ma joie de ton appréciation des pensées de Joubert. Oh ! qu'elles m'ont agacé ! Et précisément plusieurs de celles que tu cites. Cela rappelle les pensées de

C. M. A. Dugrivel citées par Alphonse Karr dans les *Guêpes* :

« La plupart des hommes, vus de près, sont rarement ce qu'ils paraissent de loin ».

Ou : « Il est des gens toujours amis de ceux qui sont au pouvoir ».

A part cela, Joubert était sans doute un esprit exquis. Mais on a, me semble-t-il, le droit d'être sévère envers des pensées où l'auteur prétend enfermer toute la substance des gros livres qu'il n'a jamais écrits.

En te quittant je vais travailler encore à mon *Bulletin*..... A toi, je souhaite le repos, la santé, la douceur. Tu es fait pour être heureux, n'est-ce pas ? car tu es bon et peu exigeant. Et puisque cette journée ensoleillée brille en l'honneur de la Sainte-Vierge, je lui adresse pour toi une prière qu'elle entendra peut-être. Et du moins, si elle n'est pas exaucée, tu y verras une marque de ma bien profonde affection.

AU MÊME

20 août 1909.

C'est vrai que le temps fuit, et, quand nous jetons un regard en arrière, nous sommes effrayés des jours inutiles qui se sont écoulés. Si tu as écrit cinq bonnes pages, va, tu n'auras pas perdu ton temps ; car tu auras en outre amassé beaucoup de sensations,

de réflexions et d'impressions. Elles monteront en foule à ton cerveau un beau jour et le soir tu te diras : « Comme j'ai bien travaillé aujourd'hui ! »

Voici — à peu près — ma vie. Je me lève vers huit heures ; je sers la messe, déjeune, m'habille, etc., jusque vers 9 h. 3/4. Je travaille jusqu'au déjeuner ; puis de 2 h. 1/2 à 4 h. 1/2 ou 5 h. Alors je sors jusqu'au dîner ; et je me couche d'assez bonne heure. Eh bien ! je suis inquiet de mon almanach qui n'est pas commencé. Le *Bulletin* m'a fait perdre plusieurs jours. Et ma thèse ? — Bref, je suis préoccupé, bousculé, comme toujours. Tu vois comme il m'est difficile de t'écrire.

Cependant j'aurais beaucoup à te dire. Pour aujourd'hui je serai bref :

Je ne te parlais pas de l'Almanach parce que je n'en pensais pas grand chose [1]. Cela commence à se préciser. Tout bonnement, je crois qu'il faut parler surtout de notre quotidien, et du journalisme en général. Tu me diras que c'est chez moi une idée fixe ; mais que veux-tu, l'actualité nous contraint. L'entreprise est formidable, nous ne saurions trop la préparer. Comme nouvelles, il me semble qu'il faudrait écrire des choses très courtes, très vivantes, très accusées, en renonçant à la psychologie qu'on ne peut guère enfermer en trois pages (car 3 pages seraient la bonne dimension). Des scènes (presque

---

(1) Henry du Roure fut chargé de la confection de l'*Almanach du Sillon* de 1910.

du cinématographe), des tableaux, des gestes... Et j'aimerais assez que cela se rattachât à l'actualité, sillonniste ou non, — à l'arrivée de Blériot, au changement de ministère, à la semaine d'aviation de Reims, à la campagne électorale de Marc, — bref à n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi soit bien connu de notre public et présente quelque intérêt. J'ai remarqué que le public aime assez à retrouver dans une nouvelle, des têtes ou des lieux de lui connus. Cela se comprend. En trois pages on n'a guère le temps de susciter en lui une sympathie délirante pour un personnage d'invention.

Qu'en dis-tu ?

Si cela te va, et si les idées te viennent, pourrais-tu m'envoyer quelques canevas en style télégraphique. (Tâche d'en trouver un ou deux qui aient trait à notre canard, ou du moins au *journalisme*).

Ne crains-tu pas qu'on ne m'attribue le dialogue dont tu as eu l'idée, et qu'on n'y voie la confirmation des bruits si agaçants que je ne sais qui fait courir ?

X. est d'ailleurs un microphone à potins. Quoi ? Tu t'inquiètes ? Sache donc qu'il n'y a pas l'ombre d'une difficulté entre le *Sillon* et mon humble personne à propos du quotidien — ni à propos d'autre chose d'ailleurs. Voudrais-tu me rendre le très grand service d'étouffer ces canards dans l'œuf ? Dis bien à X. que tout cela est absurde ; que, sans doute, c'est d'une source unique que coulent tous ces petits filets de vinaigre.

Sur le *Sillon* et sur ce que j'en pense, tu es mieux documenté que n'importe qui. Et tu sais si je songe à me brouiller, à me fâcher ! Il faudrait que le *Sillon* ne fût pas une chose humaine, pour que l'on ne s'y sentit jamais, en aucune manière, froissé. Et dans quelle famille, ou dans quel couvent, ne connaît-on pas les mouvements d'impatience ? Mais plus je vieillis, plus je me confirme dans cette idée que je ne pourrais faire un meilleur emploi de mon activité, ni chrétiennement, ni humainement, qu'en la consacrant au *Sillon*. Je ne joue pas au jeu stupide et vaniteux des génies méconnus. Et d'autre part, je sens profondément qu'une vie ne vaut que par le don de soi. Et certes mes semblables m'attirent peu. Que ferais-je donc, et comment oserais-je considérer mon existence, si je ne pouvais me dire : « Ici, je ne travaille pas pour moi, je ne satisfais pas mon ambition, je n'amasse pas de l'argent. Je travaille pour une idée, je travaille pour mes frères. Et Dieu, qui sait bien quelle nature il a donnée à chacun de nous, ne m'en voudra pas si je ne me sens guère de sympathie humaine, attendrie et spontanée, pour ces pauvres hommes écrasés par la souffrance et le mal. Ecrasé comme eux, je ne goûte pas cependant la joie de leur conter mes misères, ou d'écouter les leurs et de sécher leurs larmes. Qu'y faire ? Mais je les aime néanmoins (j'espère), je les aime en vous, ô mon Dieu, qui les avez créés, et qui avez donné votre vie pour eux... Pardonnez-moi ! Tout imparfait et misérable que je suis, j'espère être digne de

votre miséricorde, parce que j'ai voulu, moi aussi, que votre règne arrive... »

Et le *Sillon*, pour moi, il est bien possible que ce soit la meilleure et presque la seule façon de servir Dieu sur la terre. Je suis sillonniste parce que je suis chrétien. Je ne dis pas : « nul travail n'est plus utile que celui-là ». Mais je dis : « si je ne fais pas celui-là, je sens bien que je n'en ferai aucun ». Ma nature me conseille une vie égoïste, isolée, et méprisante. Ici, c'est un compromis entre ma nature et le devoir. J'y trouve le maximum de satisfaction humaine, car cela m'intéresse de voir grandir par des moyens si honnêtes, si originaux et si nobles, la petite plante que mes amis ont semée et que je suis venu arroser avec eux lorsqu'à peine elle sortait de terre. Mais ce qui m'attache, ce n'est pas cela ; ce ne sont pas les individus ; ce ne sont pas même les souvenirs (aurais-je pourtant le courage de les voiler de crêpe ? je ne crois pas) ; c'est l'essence religieuse, l'âme même du *Sillon*. Voilà la grandeur et l'honneur du *Sillon*. Voilà la grandeur et l'honneur de Marc, quoiqu'on dise ; car qu'importent ses dons, si brillants qu'ils soient ? C'est un cœur profondément chrétien.....

Nous avons assez parlé d'humilité et de souffrance !... Ce qu'elles commandent parfois, et ce qui est rude, ce qui est odieux à notre amour, propre, c'est d'accepter qu'on dise de nous : « Ils sont esclaves et suiveurs ». Pour moi, je sais que je ne le suis point. Mais je ne me ferai pas l'esclave

de mon amour-propre, pour empêcher qu'on ne dise que je suis l'esclave d'un homme. Qu'ils disent ce qu'ils voudront. Si j'étais sûr que Dieu voie parfois avec complaisance mes efforts, je me soucierais peu de leurs jugements.

Je m'excuse ; je suis pressé. Je devais répondre à une foule de questions que tu m'avais adressées. Ce sera pour demain ou après-demain.....

Comment diable pourras-tu déchiffrer cela ? Mais tu n'y perdras pas grand chose.

A LÉONARD CONSTANT

21 août 1909.

Mon cher Léonard, je te remercie de ton affectueuse pensée ; d'avance je remercie Madame Constant de son hospitalité qui serait, je le sais, charmante et bonne. Et nos querelles avec le Limousin n'ont pu me faire oublier que ce pays est admirablement beau, plein d'ombre et de poésie, intime sans être mesquin, grand sans être sévère. Seulement je ne quitterai pas Paris ; à peine irai-je passer un jour ou deux à la Saulsaie. Encore n'en suis-je pas sûr. Ainsi se sont arrangées mes vacances. Sollicité par ma famille, par l'abbé E., et par d'autres, je reste comme l'âne de Buridan, immobile, mais entre des sacs très nombreux. Le tien, tu le sais, n'est pas celui qui tente le moins ma gourmandise. Mais que veux-tu ? Nous sommes habitués, terriblement habitués, à ne pas faire tout ce qui

nous sourit. Cela ne te fera pas douter de mon amitié, j'en suis sûr. Et nous nous reverrons tout de même, probablement dans des circonstances assez extraordinaires, comme il nous arrive toujours.

Ta lettre m'effraie, rétrospectivement. Tu as donc été beaucoup plus malade que tu ne le pensais et qu'on ne le disait ? Je m'en rends compte, car c'est un peu ce qui m'arriva, il y a deux ans. Et le médecin était beaucoup plus inquiet que moi. Maintenant, sois prudent ! sois sage ! obéis ! Tu ne t'imagines pas de quels ennuis tu seras accablé, tant que des soins consciencieux ne t'auront pas conduit jusqu'à la santé parfaite et que le médecin ne t'aura pas dit : « Vous êtes comme tout le monde ». — Etre comme tout le monde, tu le sais, c'est une recette universelle pour ne pas souffrir. Triste recette, mais sûre.

En vieillissant on prend goût à la vie. Ainsi je ne suis pas si désintéressé de la mienne que tu le penses. Et je voudrais te voir défendre énergiquement ton existence, au lieu de la compromettre par les nonchalances, les imprudences, les distractions que je devine et que je redoute. Que de choses graves se font ainsi sans qu'on y pense ! Presque toutes ! — Heureusement nous croyons que la Providence veille à notre place.

Te défend-on d'écrire ? Je ne le pense pas. Si tu voulais être très aimable, tu jetterais sur le papier quelques notes philosophiques à l'intention de l'almanach 1910 dont je suis chargé. Je voudrais

qu'on y trouvât, par ci par là, des indications sur nos doctrines, nos points de vue, et il me serait désagréable de rééditer de trop anciens clichés sur la *majorité dynamique*, etc... Ne me dis pas que c'est à moi de rédiger ces notes. D'abord, je ne saurais pas, et puis j'ai déjà ma part, une quarantaine de pages à rédiger ; cela me suffit.

Alors, si tu parlais un peu de la notion de *l'ordre*, ou de *l'autorité*, de la *hiérarchie*, de la *différenciation professionnelle* qui n'aboutit pas à la division en classes (c'est un de nos postulats essentiels, mais le plus audacieux de tous. Au *Sillon central* même, comme l'idée de classe s'insinue partout, malfaisante, mais si séduisante et si commode !) — la *tradition*, la notion de *l'honneur national*, la *liberté*, *l'égalité*, la *fraternité*, etc... Tout ceci à titre d'exemple. Choisis autre chose, n'importe quoi, tout ce qui te plaira. Un peu de philosophie, vaguement sociale, voilà ce que je désire. Et puis, sincèrement, cela me fait toujours plaisir de lire quelque chose de toi — même si je ne devais pas l'utiliser. Je goûte infiniment ta façon de penser et d'écrire. Ne veux-tu pas me charmer un peu ?

Une seule pensée m'arrête : peut-être écrire, travailler, t'est défendu ? Alors n'y pense plus. Je me reprocherais toujours d'avoir pesé sur toi de si fâcheuse façon.

Et voilà. Mon cher Léonard, ce que la vie a de bon, c'est qu'elle révèle Dieu, même si on ne le recherche point avec l'ardeur déjà amoureuse de

Pascal. Toute tristesse est une leçon, toute déception une prière. Comment ne pas se tourner vers Lui ? « Vous, du moins, lui disons-nous, vous êtes parfait, infiniment plus beau, plus grand, plus doux, plus noble que nous ne le pouvons même concevoir. Vous avez plus de richesses que nous n'avons de besoins. Vous avez plus de douceur que nous n'avons d'amertume. Nous vous offrons un cœur bien desséché et déçu de lui-même. Mais vous ne méprisez nulle offrande. Et, en échange d'un don sincère, vous entretiendrez en nous, si égoïstes que nous soyons, le feu sacré de l'amour, jusqu'au jour où nous retrouverons pour jamais, pressés contre votre poitrine divine, l'épanouissement de la tendresse, et la joie de pleurer ».

Au revoir. Sois bien portant et sois heureux ! Ecris-moi de temps en temps. Il ne faut pas que nous nous perdions de vue tout à fait. C'est encore une satisfaction de songer que toujours les circonstances nous ont séparés, et qu'ainsi nous n'avons été unis par rien de fortuit ni de contingent. Ne t'inquiète pas de moi. Je me suis déjà reposé, je me repose, et me reposerai encore. Crois à toute mon affection.

A SA MÈRE

Lundi 23 août 1909.

Oui, c'est vrai que je me tais depuis bien longtemps ; mais n'accusez que ma paresse. Vous me connaissez assez pour savoir combien de temps

je suis capable d'ajourner quelque chose que je veux faire. — Et voilà que la lettre de Madeleine, et votre petit mot, toujours tendre, bonne et chère maman, me rappellent que depuis quinze jours je n'ai pas donné signe de vie. Mais je vais très bien, croyez-le. Ma vie est très régulière mais non pas trop active. Je fais tranquillement le *Bulletin* et l'Almanach, et quand la chaleur est tombée, vers cinq heures, je vais me promener. Par exemple, je descends en bateau-mouche jusqu'aux belles verdures de Billancourt. Et je vois se coucher le soleil, et je trouve toujours cela magnifique. Je suis même remonté sur la Tour Eiffel. On a là-haut une impression de campagne parce qu'il y a beaucoup de vent.

Je voudrais bien aller vous voir encore, et je le ferai certainement. Mais, bien que je ne sois pas tenu ici comme dans un bureau et que Marc Sangnier me laisse toute liberté, je n'en dois pas abuser. Il faut bien que je me montre. Et d'autre part vous savez, car je vous l'ai dit, les petites difficultés que soulèvent toujours pour moi les vacances. Je tâche de faire pour le mieux. Si je suis heureux de vous revoir et de vous embrasser, vous le savez, chère petite maman. Voilà d'abord le principal : car l'important, c'est ce qu'on sent et ce qu'on pense. — Je ne tiens pas à aller à la Saulsaie, et il est probable que je n'irai pas.....

Bref, je tomberai à Fontenay un de ces matins. Et surtout ne vous inquiétez pas de ma santé.

Jamais elle n'a été meilleure, — sincèrement — et *je ne me fatigue pas.....*

J'ai honte de tant vous parler de moi, alors que vous avez tant de sujets d'inquiétude du côté des Z. ..... Que j'apprenne que tout va bien et que vous êtes rassurée — et que vous avez une mine reposée, ma pauvre petite maman ; parce que vous avez eu largement votre part de tristesse ; et que vos yeux ont bien assez pleuré comme ça...

A JEAN DES COGNETS

26 août 1909.

Je savais que nous étions d'accord, entièrement, au sujet du *Sillon*. Oui, nous pensons de même. Si nous agissons différemment, c'est que les circonstances l'ont voulu. Mais l'attitude intellectuelle et morale importe surtout. J'ai eu l'occasion d'écrire à X. ; j'en ai profité pour calmer ses inquiétudes, nettement, mais très brièvement. Tu sais que les épanchements ne me sont pas habituels. Je n'aimerais pas qu'on me reprochât de « porter mon cœur en écharpe » comme je ne sais quelle miss anglaise le disait à je ne sais lequel de nos poètes.

.....Merci de me citer, après une excellente phrase de Balzac que j'utiliserai sans doute, les belles paroles de Wagner. Etre *soi-même* ? C'est tout de même plus intéressant quand *soi-même* est un génie... Mais la connaissance et l'observation de

notre loi propre suffit peut-être à ennoblir notre vie à l'égal du génie.

Que je t'avoue en terminant une faiblesse. La lecture des comptes-rendus dithyrambiques de la Presse sur la Semaine d'Aviation a produit sur mon faible cerveau le plus fâcheux effet. Si bien qu'après quelques hésitations, je me suis décidé hier matin mercredi à 8 h. 5, en lisant le *Matin* dans mon lit, à prendre pour Reims le train de 9 h. 4, ce que j'ai fait au triple galop. Le soir, j'étais rentré avant minuit. Tu vois que ce n'est pas bien méchant. Le tout ne m'a coûté que 16 ou 18 francs, et une assez grosse mais saine fatigue.

J'ai été récompensé de mes peines par le raid de Paulhan (2 h. 43 m.) qui fait délirer les journaux et par la vue de quinze ou vingt appareils, de tous les types imaginables, volant aux allures et aux hauteurs les plus diverses. Latham glissait dans l'air à 80 mètres au-dessus de nos têtes de la façon la plus impressionnante. Et j'ai vu les Blériot, et les Wright, et les Farman (je parle des appareils), et les Voisin, bref, tous jusques et y compris Fournier qui fit une culbute magistrale.

J'ai quelque honte de prendre goût à ces spectacles, où l'art ni la pensée ne sont intéressés ! D'ailleurs cette sorte de curiosité nerveuse que m'inspire un sport si nouveau s'assouvit rapidement. Et vers sept heures, quand cinq ou six appareils volaient en même temps, cela me semblait aussi naturel qu'un conflit de tramways.

Peut-être là-dedans trouverai-je le sujet d'une courte nouvelle pour l'Almanach..... (1)

A SA MÈRE

30 août 1909.

Un cadeau est toujours le bienvenu, surtout quand il est aussi généreux..... Mais que j'ai de plaisir à relire votre lettre, tant c'est vous-même, tant je crois vous voir sourire — et un peu pleurer — entre les lignes. J'en suis un peu confus aussi. Hélas ! une si grande joie pour ma naissance, et puis quoi ? Une vie qui ne la justifie guère et qui n'est ni humainement brillante, ni surnaturellement méritoire..... Enfin, il reste toujours que je vous aime très tendrement, chère maman si bonne et si douce et si prévenante. Je suis tout joyeux de savoir que vous avez fait dix-sept kilomètres : vous n'êtes donc pas trop fatiguée ; vous n'avez pas la tête brisée par le joyeux tumulte de la maisonnée. Mais quand les préoccupations ne pèsent pas trop lourd, le reste, n'est-ce-pas, ne pèse rien du tout.

Je ne voudrais pas tomber dans les X. ; mais je leur succèderai. Ou plutôt comme le dimanche est un jour incommode, j'arriverai lundi matin, et qu'il fasse beau ou mauvais temps, ce sera une journée de soleil, puisque je vous verrai, et qu'elle sera tout illuminée d'affection.....

---

(1) Cf. *Pourquoi* (*Almanach du Sillon* de 1910), reproduit dans les *Essais et Nouvelles*, pp. 18-26.

A JEAN DES COGNETS

30 août 1909

.....Ton idée de dialogue est très bonne. Usée ? Pourquoi ? Toutes les formes sont usées. Mais alors il ne faudrait plus écrire ni prose ni vers. Et tes nouvelles ? J'en ai griffonné une où il est question de philosophie et d'aéroplanes ; mais mes aéroplanes sont terre à terre et ma philosophie est bien en l'air. Franchement, cela ne vaut rien, je le crains et la paresse de le recopier m'empêche de te l'envoyer. Or c'est illisible, même pour moi. Un grimoire.

Je ne t'ai jamais répondu au sujet du *Manuscrit de ma mère*. Oui, j'avais lu le passage dont tu me parles, cette admirable méditation, d'une si haute éloquence, et si vraie, si simple. Je l'avais lu avec émotion, fort tard dans la soirée, et, je crois bien, la veille du jour où j'ai reçu ta lettre. Tu vois que nos pensées continuent à s'unir ou à se prolonger.

Je te quitte pour travailler un peu, puis sortir une heure ou deux.

Le temps est beau, le soleil doux, les nuages dorés, le vent caressant. C'est déjà l'automne, l'automne, ô bonheur ! mélancolique et charmante saison ; conseillère de résignation, de sérénité et de foi.

.....Rappelle-moi, je te prie, très respectueusement au souvenir de Madame des Cognets ; je forme des vœux pour que ses deux charmants bébés (oh ! bébés ? Ils seront froissés) soient gais, et bien portants, et ravis de vivre. Ils auront bien le temps de changer d'avis.

J'ai eu 26 ans, hier, mon pauvre ami. 26 ans ! Tu serais bien aimable de me citer quelques-uns des grands hommes dont nous avons recherché les noms et qui n'ont eu de génie qu'après 30 ans.

AU MÊME

14 septembre 1909.

Voici l'automne, — et le temps du travail. Nos camarades sont revenus de la Saulsaie, nous commençons une nouvelle et bien rude campagne pour recueillir 5000 abonnements ; je prépare l'Almanach ; je rédige en hâte le *Bulletin* de septembre ; je corrige les épreuves des discours de Marc (huit cents pages) ; et ma thèse..... Enfin, pour moi, c'est l'hiver (je n'ajoute pas : « et son triste cortège ») — ne t'étonne pas, ne t'attriste pas si je ne bavarde guère.

Mais je sens que tu es triste, sans trop savoir pourquoi, et ces tristesses-là sont plus démoralisantes que les autres, et je voudrais t'être de quelque secours. J'ai remarqué d'abord que tu n'as pas assez confiance en toi, et que tu as tort. Tu es doué pour ce que tu aimes ; sais-tu que c'est la moitié du bonheur ? Je crois que c'est Ibsen qui dit quelque part : « Quand j'étais enfant, je riais parfois à l'idée d'un poisson hydrophobe ». Tu n'es pas un poisson hydrophobe. Tu ne vis pas dans un milieu ni dans des conditions d'existence qui te déplaisent ; et

surtout tu n'aspires pas précisément à être ce que tu ne sais pas être : coureur cycliste ou ténor ou politicien. Tu te plais dans le royaume de l'esprit ; et dans ce royaume-là on a pour relations toutes celles que l'on désire, à commencer par la foule complaisante, discrète, fidèle et délicieuse des morts. Tu vis donc entre Lamartine et Baudelaire, et tu en visites quelques autres. Et puis, tu as des idées et tu sais les exprimer ; des sensations, tu les traduis ; des émotions, tu les fais partager à ceux qui te lisent.

Il faut — crois-moi bien — *vouloir* être heureux. Tu n'as pas droit à la mélancolie. Et aussi il faut agir. Ce mot paraît bien à tort monopolisé par les journalistes de la bonne cause et les femmes sociales. Agir, ce n'est pas battre l'air de ses bras, ni pérorer, ni fonder toujours quelque chose de nouveau. Je crois bien que c'est avoir une âme saine, pénétrée de Dieu, et qui se communique. Ecrire, pour toi, est un devoir. C'est le devoir que tu as choisi. Rêve, réfléchis, médite, souffre, sois gai, et exprime-toi. Tout naturellement parce que ta vie est bonne et ta pensée droite, tu feras du bien, même si tu ne termines pas tes nouvelles ou tes strophes par quelque appel précis, le perpétuel : « Aux urnes, pas d'abstentions ! » d'une morale revêche et maladroite.

Voilà. En deux mots, j'espère m'être fait un peu comprendre. Et si non, eh bien ! tu me le diras. Car aujourd'hui je n'ai même pas le temps de relire ma lettre.

Tu m'as demandé quelques nouvelles du

Sillon. Il va bien. L'approche du grand travail de cet hiver surexcite suffisamment les esprits.....

La maison n'avance guère. Elle est terriblement haute, très étroite, bizarre, amusante, pas laide : des coins, des recoins, des tourelles. Un peu architecture en toc, moyen-âge de la Porte Saint-Martin ou du Châtelet (je parle des théâtres. Je sais que la Porte Saint-Martin n'est pas moyen-âgeuse) ; mais enfin pas mal, assez pratique.....

Mercredi. — Je reprends, avec découragement, ce matin à 7 h. 1/2, la lettre interrompue hier soir à 6 h. Je bavardais avec toi, on est venu me chercher, et je n'ai plus eu une minute. Je prévois que j'aurai quelque peine désormais à achever ma tâche quotidienne et que sous peu il faudra veiller.

En deux mots je te dirai que pour l'Almanach je voudrais bien avoir de toi deux nouvelles, mais très courtes ; il n'est pas nécessaire qu'elles aient un rapport direct avec le journalisme. Mais il faut qu'elles mettent en lumière une idée, un point de vue, une façon de sentir nôtre. J'en voudrais une tout à fait rurale, avec couleur locale, etc. Les paysans réclament leur place dans nos publications.

A. vient de m'en envoyer deux bien médiocres, mal charpentées, pas au point, écrites à la diable. Je ne sais comment les lui refuser.

J'ai fait aussi pas mal d'articles : il y en a chez l'imprimeur, d'autres chez Jacques, pour qu'il les illustre. Je t'enverrai ça dès que je pourrai.

Adieu. Réconforte-toi et travaille, et fais ton

devoir qui est d'épanouir ton cœur et ton âme et de ne pas laisser inutile ton talent, puisque tu es assez heureux pour en avoir.

Ne m'en veuille pas si je t'écris désormais au triple galop et crois à ma bien fidèle affection.

Marc va très bien. Bonnes excursions en Suisse. Très en train. Sais-tu que mon frère René va professer au Canada, cet hiver ?

AU MÊME

17 septembre 1909.

Non, mon cher Jean, je ne vais pas cesser de t'écrire ; seulement ne t'étonne pas si mes lettres sont courtes et irrégulières, et aussi si je te fais travailler.....

Je compte d'abord, n'est-ce pas, sur ta nouvelle. Une pour commencer. Si tu ne peux pas arriver à la faire assez courte, eh bien ! tu n'en feras qu'une. Mais à tout prix ne dépasse pas 5 pages. La disposition typographique ne me permettrait pas d'insérer.

Sujet ? Le journal au village, si tu veux. Brode là-dessus. Mais que ce soit bien paysan.

Je t'envoie une nouvelle que j'ai faite (trop longue aussi. Elle a juste cinq pages. Je vais tâcher de la raccourcir). Dis-moi ce que tu en penses.

Je compte insérer un « Dictionnaire de l'année 1909 », forme commode qui nous permettra de

parler de tout sans nous casser la tête pour trouver des transitions. Naturellement, les choses un peu importantes seront à part. Exemple du dictionnaire (mais ce sera classé par ordre alphabétique) :

Quinze-mille. — Ici quelques mots qui tâcheraient d'être justes.

Steinhel. — (affaire).

Marine. — (Scandales de la)

Aéroplane. — Ne pas prononcer « aréoplane ».

Leygues. — Quelques allusions à la succession Chauchard.

Fallières. — A continué d'être président de la République. Rien de plus à en dire.

Proportionnelle. — (Représentation).

C'est évidemment un peu fumiste, mais en n'en abusant pas, ça peut donner de bons résultats. Naturellement nous n'insérerons pas tout d'un coup. Il y aura plusieurs morceaux, trois ou quatre : A à D ; E à L ; etc.

Qu'en dis-tu ?

Et veux-tu, pour ce dictionnaire, m'écrire quelques mots, mais quelques mots seulement sur les cinq académiciens et les cinq morts dont tu trouveras les têtes ci-jointes. Il faut que ce soit prodigieusement court : *deux* lignes seulement pour certains, mais *lapidaires.* Je grouperai ces individus de noms divers sous des vocables tels que *Académie* et *Nécrologie.*

Dans la même note (mais très légèrement plus long) veux-tu me faire les scandales de la Marine,

ceux de la police russe, un Taft, un Bülow, un Gallifet, et si tu peux un cardinal Lecot.

Enfin deux machins encore un peu plus longs (hors du dictionnaire) mais ne dépassant pas 1/2 page au maximum sur la béatification de Jeanne d'Arc et sur Mistral. — Tu dois être très calé, maintenant que tu es le collaborateur le plus assidu et assurément le plus remarquable (je ne prétends pas te faire un compliment dont puisse s'offusquer ta modestie) de l'*Ouest-Eclair*.....

Je ferme provisoirement ma lettre, car peut-être vais-je trouver encore un travail urgent à te donner, et je te redis ma fidèle amitié.

AU MÊME

22 septembre 1909.

Un petit mot pratique. Je t'écrirai une lettre ce soir si je peux.

Je t'en prie, fais-moi mes cinq académiciens et mes cinq morts, non seulement Reyer, Brieux, Prévost, Mendès et Coquelin, mais Doumic, Aicard, Costa. A la rigueur, je ferai Caran d'Ache et Poincaré. Mais tout ça, court ! court ! court !

Je compte sur Gallifet et aussi Mistral et Jeanne d'Arc dont tu ne me parles pas. Pour Jeanne d'Arc, appuie sur la note religieuse.

L'idée des portraits de la campagne électorale est bonne. Renonces-tu aux scandales de la Marine

et à ceux de la police russe ? Veux-tu me faire les affaires *Steinhel, Marix, Renard,* et les articles *Guillotine, Espionnage, Pataud,* et *impôt sur le revenu.*

Il est entendu que tout ça est pour le dictionnaire, y compris Gallifet, mais non compris Jeanne d'Arc. Quant à Mistral, je ne suis pas fixé. Les cinq académiciens et les cinq morts sont beaucoup plus courts que tout le reste.

Communique-moi avant de les utiliser (de peur que je ne les aie déjà prises) des idées d'articles pour le dictionnaire.

J'approuve fort ta nouvelle rurale, en te demandant de glisser sur la deuxième partie (réclame pour la *Démocratie*) et d'appuyer sur la corde rurale. Tu vas faire un petit tableau campagnard dont on se lèchera les babines.

Fais d'abord ça avant de commencer l'autre, dont le sujet est pourtant plus séduisant. Mais il faut à tout prix une machine paysanne. Et pour la place je ne sais pas trop où j'en suis.

Il faut être court, parce que l'Almanach est divisé en 12 mois de 8 pages, dont 3 sont prises par l'en-tête et l'article sur la presse. Restent 5, y compris les titres et les illustrations, et autant que possible quelques articulets.

Ce que tu me dis de ma nouvelle me fait plaisir. Je sens bien que, malgré toi, ton amitié exagère terriblement ; mais enfin je crois que ma prose correspond à quelque chose. J'avais peur que ce ne fut

incompréhensible. C'est court, cinq pages, pour développer une idée, quand on est forcé d'y faire entrer par-dessus le marché des aéroplanes.....

Jacques est en train de faire une couverture qui me paraît très bonne : un camelot qui crie le journal, en quelques traits d'une simplification assez remarquable. Pour le papier, j'en ai trouvé un qui, avec le même poids donne exactement un volume double. Les gens croiront cette fois en avoir pour leur dix sous.

A LÉONARD CONSTANT

22 septembre 1909.

Mon cher Léonard, je viens de recevoir la visite inattendue de M. Nous avons causé très longuement, et avec une réelle confiance mutuelle. Il est bien près d'être catholique, s'il ne l'est déjà. Ce qui l'arrête encore, je ne saurais le dire et il ne le sait pas trop non plus. Qu'en penses-tu ? Je le comprends d'autant mieux que je sens en moi-même ce mélange de dilettantisme et d'ardeur croyante, de profondeur et de légèreté, de paganisme et de christianisme. Il me paraît s'acheminer à une vie foncièrement religieuse. Si j'ai bien compris, il a été privé jusqu'ici du bienfait quotidien de la vie religieuse. Les sacrements étaient pour lui quelque chose de lointain, d'un peu redoutable, de trop extérieur. Il n'a pas compris ni surtout expérimenté l'utilité pratique de la prière, de la communion. Il n'a pas accepté

d'être ce que nous sommes : un pauvre être imparfait, alourdi par une chair de péché et qui se traîne comme elle peut, trop humble et trop misérable pour dédaigner aucun secours. Sans doute une sorte de gêne, de respect humain, de gaucherie morale l'empêche d'égrener tout bonnement son chapelet, comme nous le faisons, sans penser à des choses bien transcendantes, sans parvenir même à réprimer nos distractions, mais offrant sincèrement cet humble effort, cet acte de bonne volonté sincère, presque toujours récompensé d'une réelle et profonde paix.

Un de ces jours il fera cela et je pense qu'il le fera pour toujours. Tu as bien travaillé quand tu l'as revu. Tu as sur lui une très profonde et persistante influence. Si je puis faire quelque chose pour t'aider, j'en serai heureux — bien que je sois honteux de me sentir en face de lui si bête, si incapable d'exprimer les vérités essentielles sur lesquelles, après tout, toute ma vie est fondée.

Je lui ai demandé tout de suite quelque chose pour l'almanach, afin de donner un commencement de satisfaction à son désir de travailler pour le *Sillon*. Il ne quitte Paris que dans une dizaine de jours et je dois le revoir. Ecris-moi à son sujet, dis-moi ce que je dois faire. Ne tarde pas !

Il m'a donné de ta santé des nouvelles qui m'ont à moitié rassuré. Il est clair que, si tu avais été raisonnable toujours, tu n'aurais pas été malade bien longtemps. Il est clair aussi qu'à présent encore tu dois être sage. Sois-le. Je t'en prie, avec toute

l'affection que tu sais que j'ai pour toi et qui est ancienne déjà. Sais-tu qu'il y a plus de cinq ans que nous allions ensemble, dans un méchant et obscur wagon, de Paris à Soissons ? Peut-être, dans ces cinq ans, avons-nous bien vieilli l'un et l'autre. — Que veux-tu ? Les choses ne sont pas si simples qu'on les voit à ces heures d'enthousiasme et de naïveté. Mais lorsqu'en y réfléchissant, on s'aperçoit qu'on croit encore tout ce qu'on croyait d'essentiel, qu'on aime encore tout ce qu'on aimait d'éternel, on est assez heureux tout de même. — Fidèlement à toi.

A JEAN DES COGNETS

27 septembre 1909.

Je suis bien peiné de te savoir endolori de corps et mélancolique d'âme. « Le Seigneur Jupiter nous fit tous besaciers de la même manière ». Cela pourrait se dire aussi des chagrins, des souffrances ou des ennuis. Il y a dans le monde un assez grand fardeau de choses pénibles. Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier. C'est pourquoi les mots de dévouement et de sacrifice n'ont pas toujours le sens que nous leur donnons. Il n'est pas nécessaire de s'immoler sur l'autel de la patrie ou de la société. Le sacrifice vient vous chercher à domicile. Que notre cher catholicisme soit béni, lui qui permet que nulle souffrance ne soit perdue, et qu'il suffise d'un élan de notre âme, d'une intention de notre esprit,

pour que nos plus intimes misères soient encore des travaux entrepris pour l'humaine et divine cité.

Je m'afflige avec toi et je ressens tes découragements et tes lassitudes. Il faut les surmonter pourtant, et agir au sens profond du mot. Mais je ne veux pas recommencer mon sermon de l'autre jour, bien inutile puisque tu l'avais devancé.

Je suis dans l'énervement de l'almanach. Ma chambre est un chaos. De petits bouts de papier volent autour de moi : dessins, coupures, épreuves, brouillons. Quelle mosaïque ! Quel jeu de patience ! Flâneur et indiscipliné comme je suis, j'ai grand peine à faire œuvre utile. Cependant j'avance un peu, mais je ne puis rien t'envoyer encore. Le dictionnaire est un cadre commode, mais je perds mon temps à chercher et ébaucher des articles nouveaux, alors que je n'en ai que trop à faire ! Enfin je ne suis pas content de moi.

Ne tarde pas trop à m'envoyer ta nouvelle. Tes Brieux, Reyer et Mendès sont excellents, entièrement conformes à ce que j'attendais. Donc, continue. Mon frère Jacques a crayonné une série de croquis qui me paraissent bons, originaux. Il n'a encore qu'une corde à son arc, mais c'est une bonne corde, et bien tendue. Nous verrons tout cela ensemble.

Il n'est que trop vrai que la Revue est lamentable. Quant à l'*Eveil*, il vient de faire hurler des gens à cause d'un article maladroit de L.

AU MÊME

6 octobre 1909.

On m'apporte à l'instant ta lettre. Je la lis. Ta rêverie mythologique est là, sous mes yeux, et je m'impose, avec un grand effort de vertu, de ne pas la lire maintenant ; car si je commence à errer avec toi dans les bois dépouillés de l'automne, qui sait quand je reviendrai vers la prose, le travail et l'almanach ? Or, je me suis mis en retard, et maintenant, l'inquiétude me prend, comme le voyageur qu'un fiacre trop lent traîne vers la gare du Nord. J'ai grand peur de manquer mon train. — Non, ce ne sera pas ce soir. A tête reposée, et dans une très agréable récréation je te lirai et je croirai t'entendre.

Je comprends l'intérêt que tu portes à ces pages. Il y a en nous des choses profondes et confuses qui veulent être exprimées, et que nous n'exprimons jamais comme nous voudrions. Et toujours nous recommençons, nous cherchons, nous souffrons. Comme ton jeune homme (car j'ai jeté sur le manuscrit tentateur un coup d'œil furtif), chacun de nous guette et poursuit son âme comme une amante. Ce n'est pas ce que le public aime le mieux. Notre souci de vérité ici lui paraît de l'artifice ; il doute de notre sincérité, précisément parce que nous nous refusons à rendre pour lui clair et simple, ce qui est encore en nous confus, inachevé ou finissant. — Mais qu'importe !

Il pleut ! il pleut ! Plus de feuilles aux arbres. C'est la tristesse des rentrées — mot mal choisi, car nos camarades s'en vont vers les casernes hostiles..... Moi, je prends des résolutions de travail et de régularité, que je ne tiendrai pas toujours, mais que je ne veux jamais perdre de vue tout à fait. Nul désir de réussir, nul souci d'art ne valent la conscience d'avoir fait à peu près son devoir, et je veux cette année, à défaut d'autre luxe, m'offrir celui de cette conscience-là.....

Voilà déjà trop de bavardage. Au travail. « Je suis ouvrier en livres » comme dit Chatterton. — Envoie-moi ta nouvelle lundi ; qu'elle ne soit pas trop longue, — et crois-moi tout affectueusement à toi.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

LETTRES

1900

1901

1902

1903

1904

1905

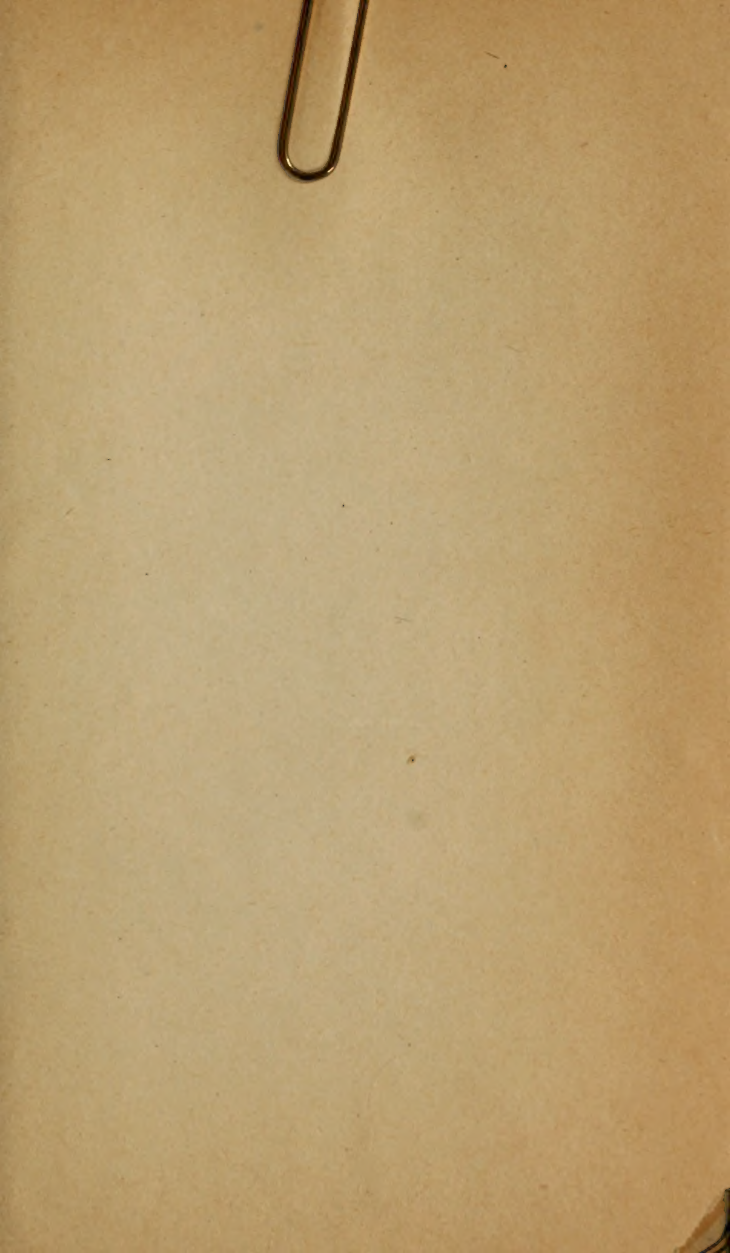
1906

1907

1908

1909

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT DÉCEMBRE
MIL NEUF CENT VINGT
PAR ALFRED LAJAT,
RUE DES FONTAINES
MORLAIX, FINISTÈRE




3 9003 01360707 1 6
NATIONAL LIBRARY OF CA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CA
WITHDRAWN RETIRÉ

